Ryll
S.L.

HISTOIRE

DU THÉATRE

DE

L'OPÉRA COMIQUE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue Chriſtine, près la rue Dauphine.

M. DCC. LXIX.

Avec Permiſſion & Privilege.

HISTOIRE
DE
LA GUERRE
DE
L'INDÉPENDANCE
DES
ÉTATS-UNIS

PRÉFACE

J'AI cru qu'il ſerait ridicule de traiter ſérieuſement l'Hiſtoire de l'Opéra Comique & de faire une diſcuſſion raiſonnée d'un genre qui ne l'eſt pas; je n'ai donc voulu procurer dans celui-ci qu'une lecture de ſimple amuſement & propre à délaſſer de plus ſérieuſes que fournit abondamment ce ſiécle, peut-être auſſi trop philoſophique : j'ai cherché à donner à l'analyſe de chaque pièce la forme d'un conte gracieux ou comique, mêlé de couplets agréables ou piquants. Cette maniere, la moins pénible, eſt ſans doute celle qui

procurera le plus de plaisir ; le travail de l'Auteur ne fatigue que trop souvent le Lecteur, qui perd patience en admirant celle de l'Ecrivain : mais celui qui tient la plume, comme celui qui monte dans la tribune, veut absolument qu'on s'occupe de lui, qu'on l'écoute, & qu'on l'admire. Mon but n'a point été le même : j'ai pensé que l'esprit de MM. le Sage, Fuzelier, Panard, Piron & Favart valait bien celui que je pourrais mettre dans ce volume ; je n'ai pas cru non plus que la partie chronologique de cette Histoire (1) fût bien importante, & qu'il fût très-intéressant pour le

(1) J'ai observé celle de la date des pièces, la seule qui m'a paru nécessaire.

Lecteur de savoir qu'Alard & Bertrand, associés avec la veuve Maurice & Decelles, furent d'abord seuls possesseurs des Spectacles de la Foire ; qu'ils les partagerent depuis avec Dolet & la Place, & furent remplacés par Octave & Dominique, à qui succederent Saint-Edme & la Dame Baron, en rivalité avec le Chevalier Pellegrin, que remplacerent Francisque & la Lauze, qui le furent, à leur tour, par Ponteau, qui obtint de l'Académie de Musique le privilege de l'Opéra Comique, qu'elle avait régi elle-même, & qu'il conserva jusqu'à sa suppression en 1742, &c. &c. &c. (1).

(1) Ceux qui désireront être plus particulierement instruits sur l'ordre de ces

Ce n'eſt pas que toutes ces viciſſitudes & ces rivalités, qui donnerent lieu à des procès très-plaiſans, ainſi que les perſécutions des deux Comédies, n'ayent produit des anecdotes aſſez intéreſſantes ; mais comme preſque toutes ces cataſtrophes comiques ont donné lieu à des pièces amuſantes, j'ai mieux aimé les montrer dans ce cadre plus ſaillant, que dans une liſte faſtidieuſe où le ſel ſe ſerait évaporé par la lenteur d'une froide analyſe. Une anecdote, pour conſerver ce qu'elle a de piquant, doit être préſentée avec tout ce qui lui appartient. Les

---

faits peuvent conſulter les Mémoires ſur les Spectacles de la Foire, que nous n'aurions fait que repéter, & qui ſuffiſent pour cette partie.

plus petites circonſtances en font ſouvent le prix. Celui que j'ai tâché de donner à ce recueil eſt d'y mettre ſous les yeux, d'une maniere agréable, des ouvrages qui ont longtems fait les délices du Public, & d'y conſerver un genre que la ſéchereſſe de celui qui l'a remplacé fera ſans doute regretter plus d'une fois.

Pour toute introduction je me contenterai de dire que le Théatre de la Foire a commencé par des farces que les Danſeurs de corde mêlaient à leurs exercices, ainſi que le pratiquent encore Nicolet & les autres qui, avec plus de goût & d'intelligence, viendraient à bout de le reſſuſciter. On joua enſuite des Fragmens de vieilles Pièces Italiennes au grand mé-

contentement des Comédiens Français qui firent défendre aux Forains de donner aucune Comédie par Dialogue ni par Monologue : ceux-ci eurent recours aux écriteaux que chaque Acteur présentait d'abord aux yeux des Spectateurs ; mais comme la grosseur, qu'il fallait nécessairement donner aux caractères, les rendait embarrassans sur la Scène, on prit le parti de les faire descendre du ceintre. L'Orquestre jouait l'air, & le Spectateur chantait lui-même les couplets qui lui étaient présentés. Les Acteurs imaginerent, avec raison, qu'ils acquéreraient plus de grace, chantés par eux-mêmes : ils traiterent avec l'Opéra qui, en vertu de ses privileges, leur accorda la permission

de chanter. Le Sage, Fuzelier & d'Orneval composerent aussi-tôt des Pièces purement en Vaudevilles, & le Spectacle prit de ce moment le nom d'Opéra Comique. On mêla peu-à-peu de la prose ou des vers avec les couplets pour mieux les lier ensemble ou pour se dispenser d'en faire de trop communs; car alors il n'en était pas ainsi qu'à présent, on pensait qu'il était nécessaire de mettre dans chaque couplet de l'esprit ou du sentiment : telles furent toujours les Pièces de l'Opéra Comique, jusqu'à ce qu'il ait succombé sous l'effort de ses ennemis, après en avoir toujours été persécuté.

Il ne nous reste plus qu'à engager à lire cet Ouvrage, non pas

avec attention, comme c'eſt l'uſage des Préfaces, mais avec gaité, & même à chanter les couplets que l'on trouvera ſur ſon chemin. Chanter une Hiſtoire ! La propoſition paraîtra ſinguliere : pourquoi non ? On chantait bien autrefois les Poëmes épiques ; on a depuis chanté les Tragédies ſur le Théatre Français ; on chante encore des Maximes ſur celui de l'Opéra. Le Peuple Français a toujours chanté ſes victoires & ſes pertes, ſa gloire & ſa misère, il peut bien chanter l'Hiſtoire de l'Opéra Comique.

HISTOIRE
DU THÉATRE
DE
L'OPERA COMIQUE.

LE RETOUR D'ARLEQUIN, A LA FOIRE.

Opéra Comique, en un acte; en Prose, mêlée de Vaudevilles, 12 *Février* 1712. (1)

THALIE, protectrice des Forains, implore, en leur faveur, le secours d'Apollon.

(1) Il y a bien quelques Piéces antérieures à celle-ci, mais elles ne méritent pas d'être citées.

THALIE.

AIR : *Des Pélerins.*

Avec raiſon mon cœur ſoupire,
Grand Apollon.
Il ne m'eſt plus permis de rire
Dans ce vallon.
Les Romains ont juré ma mort
Si je babille;
Pour le coup c'eſt fait de mon ſort,
J'étouffe, je ſuis fille.

Mercure annonce un Arlequin de la vieille Roche, qui, malgré le ſilence qu'il gardera, ne laiſſera pas d'exciter la curioſité du Public. Un Acteur Romain paraît & ſe moque de l'arrivée d'Arlequin.

MOMUS.

AIR : *Reveillez-vous, belle endormie.*

Il mérite la préférence ;
Chez vous tel qu'on entend parler,
Garderait ſouvent le ſilence,
S'il était permis de parler.

LE ROMAIN.

AIR : *Y avance.*

Quoi donc ce fade Poliſſon

Oſe attaquer Agamemnon.
Arcas, courons à la Vengeance.

ARLEQUIN.

Avance, avance, avance,
Avec ton ſceptre de fayance.

Arlequin & Pierrot ſe battent comiquement avec le Romain & ſon confident, & les chaſſent. Thalie aſſure les Forains que quoiqu'ils ſoient privés de la faculté de parler, ils plairont par leur jeu italien. On amene Pégaſe; Arlequin, avant de le monter, dit à Thalie, ſur l'air: *J'entens déja le bruit des armes.*

Sans parler faire un perſonnage,
Je ſuis novice en ce métier.
Mais à vous plaire tout m'engage,
Muſe, pour me fortifier,
Avant de faire le voyage,
Buvons le vin de l'étrier.

Ici on apporte une bouteille de vin, dont Arlequin boit pluſieurs raſades.

Ce divertiſſement n'était qu'une eſpéce de Prologue qui portait ſur la défenſe qui avait été faite aux Forains de parler cette année. Il précedait *Arlequin, Baron Allemand*, piéce en trois actes,

en Vaudevilles ; par Ecriteaux, & compoſée en ſociété entre MM. le Sage, Fuzelier & d'Orneval. Cette piéce qui fut jouée le même jour au jeu de la Dame Baron, n'avait ni plan, ni intrigue, ni comique ; elle ne ſe ſoutint que par le jeu des Acteurs, & ſur tout par celui de Dominique, qui y repréſentait le principal rôle, & qui fut depuis reçu au Théatre Italien, auquel il a rendu beaucoup de ſervices, tant en qualité d'Auteur que comme Acteur, réuniſſant ces deux talens dans un grand degré de perfection.

LA FOIRE DE GUIBRAI,

Prologue en Vaudevilles.

Le Théatre repréſente les fauxbourgs de Falaiſe. On voit dans l'enfoncement des tentes, des hommes, des chevaux, des bœufs, & tous les préparatifs d'une Foire.

Arlequin & Scaramouche, fameux Filoux, ſe propoſent d'y faire de bons coups de main. Pour y parvenir, ils ſe déguiſent en Comédiens Arabes. Un Muſicien vient offrir au Juge de Guibrai ſes talens, qu'il vante ainſi :

Au ſon de ma lyre admirable,
Tout rocher eſt inébranlable ;
Les arbres ſemblent m'écouter :
Et lorſqu'aſſis ſur la rive,
Ma voix commence d'éclater
Je vois l'onde fugitive
Couler toujours ſans s'arrêter.

AIR : *Des Trembleurs.*

Je ſçai faire des ſonates ;
J'ai compoſé des cantates.

LE JUGE.

Et bien d'autres piéces plates.

LE MUSICIEN.

Lulli rampe devant moi ;
Mes rondeaux ſont les délices

LE JUGE.

Des marchands de pain d'épices ;

LE MUSICIEN.

Sur-tout j'ai de beaux caprices.

LE JUGE.

Pour celui-là je le croi.

On entend un bruit de trompettes & de tymbales, & l'on voit paraître Arlequin burleſquement habillé. Il annonce Arlequin Mahomet, & le tombeau de Noſtradamus.

La ſcène de la premiere de ces deux Piéces ſe paſſe d'abord à Surate, & enſuite à Balſora, dans les jardins du Roi.

Arlequin ſe plaint de s'être ruiné dans le commerce, & Dahi, ſon voiſin, vient l'avertir que ſes créanciers ſont prêts à le faire arrêter ; heureuſement Boubekir le dérobe à leurs pourſuites, en lui offrant un coffre volant qu'il a imaginé, dit il, pour la commodité des Banqueroutiers. Les Archers paraiſſent, & Ar-

lequin, monté dans son coffre, les brave & disparaît.

Le Théatre change & représente un bois. Un jeune Prince paraît appuyé contre un arbre, dans l'attitude d'un homme accablé de douleur. Le sujet de la tristesse du Prince de Perse est qu'un Kam doit épouser la Princesse qu'il aime : il est prêt à se percer de son poignard lorsqu'Arlequin l'arrête & lui promet de le servir.

Le Théatre change encore & représente les jardins du Roi de Balsora, où la Princesse se promene avec sa suivante : pendant qu'elles déplorent leur sort, Arlequin paraît en l'air dans son coffre. La Princesse invoque l'assistance de Mahomet, ce qui fait naître à Arlequin l'idée de passer pour ce Prophéte. Le Roi paraît, suivi du vieux Kam qui vient épouser la Princesse. Arlequin remonte dans son coffre; assomme à coups de batte le Vieillard amoureux, & remplit l'air de fusées & de feux d'artifices qui effrayent le Roi, & l'obligent à consentir au mariage de la Princesse avec le Prince de Perse, ce qui termine la piéce. Elle fut suivie du Tombeau de Nostradamus; autre Opéra Comique, aussi en Vaudevilles.

LE TOMBEAU
DE NOSTRADAMUS.

Le Théatre repréſente la ville de Salon en Provence ; on voit dans l'enfoncement le Tombeau de Noſtradamus.

Octave, qui retrouve ſon valet Arlequin, lui apprend qu'après avoir épouſé Iſabelle qui l'aimait, il en eſt devenu jaloux, & que l'ayant ſurpriſe avec un homme il a tué ce téméraire ; mais que, preſſé par ſes remors, il craint que ſa femme ne ſoit innocente, d'autant plus qu'il a appris que cette épouſe infortunée eſt partie de Florence pour le ſuivre. Il la cherche de ſon côté, ne pouvant la trouver, il eſt réſolu d'ouvrir le Tombeau de Noſtradamus. Arlequin, effrayé, eſſaye envain de l'en détourner ; mais Octave frappe ſur le mauſolée, qui s'ouvre. Il en ſort un Monſtre affreux qui vomit des tourbillons de feu. Arlequin s'enfuit de peur ; l'intrépide Octave embraſſe le Monſtre, qui s'abîme auſſi-tôt ; & un Magicien noir paraît : il donne un coup de baguette ſur le tombeau, qui s'ouvre entierement &

laiſſe voir tout l'intérieur. Noſtradamus y paraît dans un fauteuil. Il écrit ſur une table d'ébene. Autour de lui ſont rangés pluſieurs bouquins. Il a la tête couverte d'un bonnet violet à longues oreilles ; une barbe blanche lui deſcend juſqu'à la ceinture, & il porte une robe de même couleur, parſemée de caracteres taliſmaniques.

Noſtradamus promet ſa protection à Octave. Il lui apprend que l'homme qu'il a tué n'eſt pas mort, & que ſon épouſe eſt innocente. Il l'envoie chercher par des Lutins, & la lui rend. Les deux époux, reconciliés & réunis, remercient le Prophéte & le quittent. Ils ſont remplacés par deux jeunes gens qui ſe diſputent ſur l'ancienneté de leur nobleſſe & qui preſſent, l'un & l'autre, Noſtradamus de décider en leur faveur. Celui-ci leur offre de faire paraître devant eux leurs aïeux ; dans le moment on voit paſſer un vieux Gentilhomme de campagne ; après lui, un Bailli de village qui eſt ſuivi d'un Meunier. Le ſecond jeune homme ſe moque du premier ; mais il a bientôt ſon tour, & l'on voit paraître pour ſon compte un gros homme richement vêtu ; un petit Commis aux Aides, & enfin un Cocher. Les deux

jeunes gens ſortent pleins de dépit & couverts de confuſion.

Une Meuniere vient avec Pierrot, ſon Garde-moulin, qu'elle aime, & dont elle voudrait faire ſon mari en place de celui qui l'a quittée depuis ſix ans, dont elle n'a point entendu parler depuis, & qu'elle croit mort; mais Noſtradamus lui apprend que ſon mari s'eſt fait agioteur, & qu'il a gagné des ſommes conſidérables. La Meuniere perd à l'inſtant le goût qu'elle avait pour Pierrot. Un accès conjugal la reprend, & elle part à l'inſtant pour aller trouver ſon mari. Arlequin, déguiſé en femme, lui ſuccéde; il vient, dit-il, debuter à l'Opéra, & ſe met à danſer (1). Noſtradamus lui promet une fortune brillante; lui nomme toutes les conquêtes qu'elle fera, mais l'horoſcope finit par la ſalpètriere.

Une troupe de Provençaux & de Provençales, qui arrivent en danſant, viennent féliciter Noſtradamus, & s'adreſſent à lui pour le conſulter.

UN PROVENÇAL.

Vous connoiſſez nos caractères;

(1) Ce perſonnage était rempli par Bakſter, Arlequin Anglais, qui danſait d'une maniere ſurprenante.

Nos esprits sont un peu Manseaux ;
Faites que tous les Provençaux,
A Paris, passent pour sinceres.

NOSTRADAMUS.

Pour Picards, ils seront reçus.

LE PROVENÇAL, *lui faisant la révérence.*

Vive Michel Nostradamus !

LE CHŒUR *repéte : Vive Michel Nostradamus !*

UNE PROVENÇALE.

Je cherche à me mettre en ménage ;
Mais je crains un mari jaloux.
Je voudrais trouver un époux
Qui, d'un ami, n'eût point d'ombrage.

NOSTRADAMUS.

Vous en trouverez tant & plus.

LA PROVENÇALE *faisant la révérence.*

Vive Michel, &c.

UN PAYSAN.

Je voudrais épouser Nicole,
Mais, tatigué, je fis trop fin :
Je m'apperçois qu'avec Colin
Tous les jours alle batifole.

NOSTRADAMUS.

Fais comme il fait, & rien de plus:

LE PAYSAN, *en le ſaluant.*

Vive Miché, &c.

UNE PAYSANE.

Un riche Fermier du village
M'a fait l'objet de ſes amours;
Mais le fripon dans ſes diſcours
Ne parle point de mariage.

NOSTRADAMUS.

Contraignez-l'y par vos refus.

LA PAYSANE.

Vive Michel, &c.

UN PROVENÇAL.

Calmez le trouble de mon ame.
Catin, dont les yeux m'ont ſoumis,
D'un vieux fermier de mes amis,
Catin va devenir la femme.

NOSTRADAMUS.

Crains que ces nœuds ne ſoient rompus.

LE PROVENÇAL.

Vive Michel, &c.

Ces deux Piéces, ainſi que le Prolo-

gue, sont de le Sage, & eurent beaucoup de succès.

LE TEMPLE DU DESTIN.

Opéra Comique, en un acte.
27 *Juillet* 1715.

La scène se passe d'abord dans la rue. Le Docteur, Pierrot son valet, Mezetin, Scaramouche & Arlequin, sont tous amoureux de Colombine. Les deux derniers veulent se battre, mais ils conviennent tous d'aller consulter le Destin & de s'en remettre à sa décision.

Le théâtre change, & représente le temple du Destin. On voit dans le fond un escalier à deux rampes, sur le haut duquel paraît le Tems avec sa faulx. Six Heures blanches & six Heures noires sont rangées le long de l'escalier. Sur les aîles, sont dépeints des événemens extraordinaires, comme autant de marques de la puissance du Destin. Au milieu du temple s'éleve un trône où le Destin est couvert d'un voile, & d'où il rend ses oracles.

Le Grand-Prêtre du Destin lui adresse ainsi sa priere :

Tu fais, quand il te plaît, une mere précoce ;
Ou dans le célibat tu laiſſes ſans pitié
Un beau tendron devenir roſſe ;
C'eſt toi qui fais aller cent faquins en caroſſe,
Et mille honnêtes gens à pié.

CHŒUR.

O deſtin ! quelle puiſſance
Ne ſe ſoumet pas à toi.

PREMIER MINISTRE.

Lorſqu'on voit un manant ſortir de ſon village,
Et peu de temps après ſe changer en commis,
Ce changement eſt ton ouvrage ;
Et l'on ſuit tes arrêts, quand on fait un outrage
Au front des ſujets de Thémis.

CHŒUR.

O deſtin, &c.

Un Comédien de campagne vient conſulter la Divinité, & ſaute au cou du Grand Prêtre à qui il offre ſon amitié : le Grand-Prêtre l'accepte, & interroge le Deſtin qui répond :

Le jeune Acteur on recevra ;
Et dans les rôles qu'il fera,
En lui-même il s'applaudira.
Le reſte eſt un profond myſtere
Que je juge à propos de taire.

Le Comédien ſort aſſez mécontent de la réponſe, mais toujours fort content de lui-même. Deux Amans viennent à leur tour demander ce qu'ils doivent eſpérer. Le Deſtin répond :

Leur amour deviendra ſi fort,
Qu'il mettra leurs parens d'accord.

Un vieux Frippier arrive avec ſa jeune femme, dont on lui promet qu'il aura bientôt un fils qui portera ſon nom. A la fin paraiſſent tous les Amans de Colombine, & le Deſtin les aſſure que celui qui l'épouſera augmentera la grande Confrérie. Cet Arrêt diſperſe les Amans ; le Docteur ſeul n'en eſt point effrayé, & ſe charge d'accomplir les Arrêts du Deſtin. Les Heures qui ſont autour de lui deſcendent des deux côtés de l'eſcalier, & forment une danſe qui eſt terminée par les couplets ſuivans :

UNE HEURE BLANCHE.

Maris, dont l'humeur jalouſe,
Au devoir prétend ranger
Une jeune & coquette épouſe,
Vous hâtez l'Heure du Berger.

UNE HEURE NOIRE.

Tel amant, qui, le jour pleure,

M'attend pour le ſoulager.
De minuit enfin je ſuis l'Heure,
L'Heure ordinaire du Berger.

UNE HEURE BLANCHE.

Il faut qu'un galand en France,
De ſoupirs ſoit ménager;
Mais qu'il prodigue la finance,
Il touche à l'Heure du Berger.

UNE HEURE NOIRE.

On voit des beautés diſcretes
Qui craignent de s'engager;
Mais à Paris, près des Coquettes,
Toute heure eſt l'Heure du Berger.

UNE HEURE BLANCHE.

Beauté qu'un amant obſéde,
Je vous vois fuir le danger;
Mais le moment qui me ſuccéde
Souvent fait l'Heure du Berger.

Cette piéce épiſodique eſt de le Sage, & réuſſit comme elle le méritait.

LES

LES EAUX DE MERLIN.

Opéra Comique, en un acte, en Vaudevilles, précédé d'un Prologue, le 25 Juillet 1715.

La scène est dans la forêt des Ardennes. On y voit deux fontaines.

Arlequin, outré des rigueurs de Colombine, veut se pendre; mais il en est empêché par Mézetin son camarade; & tous deux fort altérés vont soulager leur soif aux deux sources qu'ils apperçoivent.

Ces deux fontaines sont l'ouvrage de l'enchanteur Merlin : l'une, qui s'appelle la fontaine de la Haine, a le pouvoir d'éteindre la flâme de l'Amant qui en boit, & de changer son amour en aversion; l'autre, appellée la fontaine de l'Amour, allume cette passion dans les cœurs indifférens, & l'augmente dans ceux qui aiment déja. Ils en éprouvent tous deux l'effet subit, & Merlin paraît à leurs yeux; il s'intéresse à leur sort, & leur promet de faire transporter ses eaux par-tout où ils vou-

dront, & autant qu'ils en pourront débiter.

La ſcène de la piéce ſe paſſe à Paris où Arlequin & Mézetin ſont venus s'établir; & le théâtre repréſente une boutique où l'on voit une grande quantité de bouteilles d'eau rangées ſur des planches avec des étiquettes. La premiere Marchande qui s'offre à eux, eſt une Comteſſe qui demande des eaux, non pour ſe faire aimer parce que ſes appas ſuffiſent, mais pour faire oublier à ſon mari un amour qui la gêne. Jeannot, petit Laquais de la Comteſſe, en demande pour l'effet contraire de ſa Maîtreſſe & pour ſe faire aimer de Nicole, la Servante de la maiſon qui le pince toujours, lui tire les cheveux, lui donne de petits ſoufflets, lorſqu'ils ſont ſeuls. Mézetin & Arlequin lui diſent qu'il n'a pas beſoin des eaux d'Amour, & que, pour la faire ceſſer d'être méchante, il n'a qu'à ceſſer de faire l'innocent. Damis qui a dépenſé les trois quarts de ſon bien pour une Fille d'Opéra dont il n'a rien obtenu, vient demander des eaux de la Haine, en boit & eſt guéri. Il ſort, & Pierrot le remplace; il a épouſé une jeune fille de vingt ans qui eſt aimable & coquette:

après avoir long-tems balancé les avantages & les désagrémens de cette union, Mézetin lui demande en quoi le secours des eaux lui sera nécessaire.

PIERROT.

AIR : *Mon pere, je viens devant vous.*

Par l'eau d'amour j'attirerai
Les galands libéraux & riches,
Et par l'autre j'écarterai
Tous ceux qui sont gueux ou trop riches.

MÉZETIN.

Cela me paraît bien pensé,

ARLEQUIN.

C'est parler en mari sensé.

MÉZETIN.

Tu n'as pas besoin de nos eaux.

AIR : *Suivons l'amour, c'est lui qui nous mene.*

Va mon ami, ta fortune est faite ;
Oui, tu verras chez toi pleuvoir l'or :
Une jeune & charmante coquette
Pour son époux, en France, est un trésor.

Marinette & Colombine, Maîtresses d'Arlequin & de Mézetin, viennent

s'adreſſer à eux ſans les reconnaître, leur avouent qu'elles ont regret de les avoir maltraités, & qu'elles en ſont bien punies par l'amour qu'elles éprouvent depuis leur abſence. Elles demandent, pour ſe ſoulager, des eaux de la Haine; mais, au lieu de leur en donner, leurs amans leur préſentent les eaux d'Amour qui ne font que redoubler leurs feux. Ils ſe découvrent à elles, & leur reprochent leurs cruautés. Colombine & Marinette ont beau les careſſer, ils ſe refuſent à leurs empreſſemens. Ces Amantes rebutées, voyant qu'elles ne peuvent les ſéduire, leur font boire de force des eaux d'Amour, ils ſe reconcilient & s'épouſent.

Cette piéce eſt de le Sage, eut beaucoup de ſuccès, & a été repriſe en 1735.

ARLEQUIN,

DÉFENSEUR D'HOMÈRE.

Opéra Comique, en un acte, 27 Juillet 1715.

Léandre, Amant d'Angelique, fille du Bailli, pardonne à Arlequin & à Scaramouche toutes les friponneries qu'ils lui ont faites, à condition qu'ils le serviront dans ses amours.

Le Bailli qui est né en Italie, enferme sa fille & Olivette sa soubrette, suivant l'usage de son pays. Arlequin, déguisé en Revendeuse à la toilette, offre plusieurs bijoux au Bailli; il tire de sa poche une liste des effets qu'il a à vendre & une lettre de Léandre; mais il se trompe & donne la lettre amoureuse au pere & la liste à la fille. Le Bailli s'apperçoit de la fourberie, & chasse Arlequin à coups de bâton; mais celui-ci paraît bientôt en pédant, & dit au Bailli qu'il vient s'établir dans son village où il veut enseigner pour rien.

ARLEQUIN.

A l'inſtar de Dom Quichote
(*bis.*) Je cours les champs,
Pour la beauté d'Ariſtote
(*bis.*) Je bats les gens.
Je fais dire aux paſſans ſuſpects:
Vive les Grecs.

Arlequin fait ôter le chapeau au Bailli, & le force à répéter pluſieurs fois avec lui, Vive les Grecs. Il fait apporter deux bibliotheques, ſur l'une deſquelles eſt écrit *les anciens*, & ſur l'autre *les modernes*. Il fait approcher Angelique de la derniere, dans laquelle eſt Léandre qui lui donne un livre qu'elle fait ſemblant de lire, tandis qu'elle s'entretient avec lui. D'un autre côté, Arlequin amene le Bailli à la bibliotheque des Anciens, & l'oblige à baiſer reſpectueuſement Homere, Séneque & d'autres Auteurs; de ſon côté Angelique ſoupire, pendant que Léandre lui baiſe la main.

LE BAILLI.

AIR: *Quand le péril eſt agréable.*

Malepeſte! quel ſoupir tendre!
Ma fille lit quelque roman.

ARLEQUIN.

Elle le prendra sûrement
Par où l'on doit le prendre.

Arlequin amuse encore le Bailli par des balivernes; mais il s'échappe à la fin, & surprend sa fille avec Léandre qui se jette à ses pieds & se fait connoître pour le fils de Damis de Marseille, le plus intime ami du Bailli, qui lui accorde sa fille, & lui remet en même tems toutes ses clefs pour la garder. Mais Léandre plus délicat aime mieux s'en fier au cœur de sa Maîtresse; & c'est en effet une sauve-garde plus sûre.

Cette piéce est de le Sage, & fut faite à l'occasion de la dispute célebre qui agitait alors la République des Lettres divisée en deux partis, à la tête desquels était Madame Dacier pour les Anciens, & la Mothe pour les Modernes. Cette circonstance fit la petite réputation de la piéce dont nous venons de donner l'extrait, & à laquelle on n'aurait pas fait attention dans tout autre tems.

LE TEMPLE DE L'ENNUI.

Prologue en Proſe, mêlé de Vaudevilles,

1716.

Le théâtre repréſente un temple rempli de Chats-huans, de Chauve-ſouris, & d'autres animaux triſtes. On voit au fond un grand pavillon relevé avec des guirlandes de pavots, & un ſopha deſſous. Le Dieu de l'Ennui, vêtu d'une longue robe de taffetas feuille morte, avec une couronne de ſoucis, eſt ſur le ſopha; & derriere lui on lit des titres de Livres, comme, le Mercure galant, nouvelles Tragédies, Opéra nouveaux, &c. le Dieu bâille, & paraît plein d'inquiétude. Il envie le ſort des Auteurs qui s'amuſent en liſant leurs propres Ouvrages. Scaramouche lui amene un Muſicien qui lui chante une cantate à ſa louange, mais qui ne l'amuſe point. Un Poëte ne le divertit guère mieux; mais Arlequin & Mézetin arrivent en chantant, *Allons gay, d'un air gay:* ce qui ſcandaliſe fort le Dieu de l'Ennui. Ils eſſayent enfin de le faire rire, &,

voyant qu'ils ne peuvent en venir à bout, ils invoquent Momus qui change le Palais de l'Ennui en un lieu délicieux ; & le Prologue eſt terminé par les danſes que forme ſa ſuite.

LE TABLEAU
DU MARIAGE.

Opéra Comique, en un acte, en proſe, mêlé de Vaudevilles.

La ſcène eſt à Paris, & ſe paſſe dans un jardin.

Diamantine qui eſt d'un caractere inquiet, ne peut ſe réſoudre à donner la main à Octave qu'elle eſt prête d'épouſer, parce qu'elle craint d'être malheureuſe en ménage : mais M. Minutin ſon Notaire, & Francœur ſon Marchand de rubans, redoublent encore ſon effroi. Ce dernier entre dans une colere affreuſe en accablant ſa femme d'injures, parce qu'elle n'a pas encore apporté les rubans à Diamantine, qui lui repréſente que c'eſt un ſujet trop mince pour ſe mettre dans une ſi grande colere. M. Minutin, qui eſt d'un carac-

tere auſſi tranquille que l'autre eſt emporté, blâme cette conduite & ſe vante de vivre d'une maniere bien différente avec ſa femme. Il ajoute qu'il ne l'a jamais tant aimée; on lui en demande des nouvelles, & il répond en riant qu'elle eſt à l'agonie. Diamantine outrée, les congédie l'un & l'autre, en diſant qu'elle n'a beſoin ni de rubans, ni de contrat de mariage. Le Marchand ſort, en diſant qu'il va bien battre ſa femme, & le Notaire en promettant de bien payer le Médecin. Octave preſſe de nouveau Diamantine, qui lui promet de conclure ſi ſon oncle & ſa tante parviennent à la déterminer. Ils arrivent l'un & l'autre, & lui donnent des marques d'une union ſi parfaite qu'elle ſemble devoir ſe déterminer: mais une querelle, ſur la date de leur mariage, vient tout gâter; & , après s'être accablés d'injures, ils ſe chargent de coups. Diamantine renonce abſolument au mariage; & Olivette, qui n'a pas lieu d'être plus contente d'Arlequin emploie les violons qui étaient deſtinés aux fiançailles, à ſe réjouir de n'avoir point été mariée.

ARLEQUIN TRAITANT.

Opéra Comique, en trois actes, en Vaudevilles, 27 Mars 1716.

La scène est à Paris, & représente un riche appartement.

Léandre, Amant d'Isabelle, se plaint à Colombine sa suivante, que le Docteur, pere de sa Maîtresse, lui préfére Arlequin, nouveau parvenu, sorti depuis peu du rang le plus bas : Léandre propose à la Soubrette d'enlever sa Maîtresse; mais Colombine ne se charge qu'avec répugnance de cette commission qu'elle n'espére pas qu'Isabelle accepte jamais. Ils sortent l'un & l'autre & Arlequin arrive, vêtu d'une robe de chambre à fleurs d'or. La situation des affaires l'obligeant à réformer ses Commis, il les fait appeller & leur cherche querelle afin de ne les point payer. Bordereau, Bonnemain & Transparent, sont congédiés; mais le dernier reste parce qu'il est protégé de Mademoiselle Catin. Le projet d'Arlequin est de le marier avec elle. Barbarin, autre Finan-

cier, vient tout conſterné joindre Arlequin, & lui apprendre que l'on vient d'établir un Tribunal où ils ſeront ſévérement examinés. Arlequin s'en moque, parce qu'il a fait pacte avec un Diable qui lui a promis de le protéger.

Arlequin & Barbarin viennent à parler de leurs affaires; mais comme ils ne ſont pas de meilleure foi l'un que l'autre, ils ſe reprochent réciproquement leurs fourberies: & Barbarin, outré de colere, dit qu'il va tout déclarer au Tribunal, quelque choſe qu'il lui en puiſſe arriver. Le Docteur amene Iſabelle ſa fille à Arlequin, qui lui déclare ſa tendreſſe en termes de Finances:

Vous allez, ma belle maîtreſſe,
Recevoir dans cet heureux jour
Tout le produit de ma tendreſſe,
Dans la caiſſe de mon amour.

Iſabelle eſt peu touchée de cette galanterie; mais ſon pere l'emmene à ſa maiſon de campagne, pour y faire tout préparer pour la noce. M. Blazonnet vient apporter des armes pour choiſir à Arlequin, à qui il offre un champignon d'or en champ de ſable, ou un pourceau d'or en champ de gueule, avec

cette deviſe, *Virtuti debita merces.* Arlequin ne veut point de celle-ci dans la crainte qu'on ne diſe qu'il a débité de la Mercerie. D'ailleurs il trouve le Généalogiſte trop cher, & le chaſſe à coups de bâton. Madame Furet, Aventuriere, eſt introduite & demande un emploi pour ſon mari : Arlequin la careſſe, mais elle n'en emporte que des promeſſes, & ſort très-mécontente. Il n'en eſt pas de même de Belphegor, il vient préſenter à Arlequin ſon billet qui ne porte que 3 ans au lieu de 30 ; erreur fatale pour Arlequin, qui lui dit :

AIR : *Voulez-vous ſavoir qui des deux.*

Ce n'eſt pas là mon numéro ;
Remettez, de grace, un zéro ;
C'eſt de vos griffes charitables
Demander peu ; vous ſavez bien
Qu'entre nous traitans & vous Diables,
Un zéro ne nous coûte rien.

Belphegor ne veut point faire de quartier, dans le moment la terre s'ouvre, Belphegor s'abîme avec Arlequin & il ſort du gouffre quatre Démons qui forment une danſe, par laquelle ils expriment la part qu'ils prennent à la

tromperie que Belphegor a faite à Arlequin.

Au ſecond Acte, le théâtre repréſente le Tartare où l'on voit pluſieurs perſonnes dans différens ſupplices ; elles chantent l'arrivée d'Arlequin qui dit :

AIR : *Menuet de Grandval.*

Ah ! quelle muſique endiablée !
Quel chien de chorus eſt-ce là !
Je démêle en cette aſſemblée
Nombre de voix de l'Opéra.

On lui fait voir les plus fameux criminels, parmi leſquels ſont un Gaſcon qui a pris la place de Promethée, & a le cœur déchiré par un Vautour, pour avoir déchiré la réputation de pluſieurs honnêtes femmes. On lui montre enſuite ſur la roue d'Ixion, un Médecin qui circule ſans ceſſe pour avoir fait verſer tout le ſang de ſes malades, afin, diſait-il, de le faire circuler. Arlequin prend pour Syſiphe un Poëte Lyrique qui roule un rocher qui retombe ſans ceſſe, pour le punir de toutes les Piéces tombées qu'il a faites en ſa vie (1).

(1) Arlequin faiſait dans cet endroit le mauvais lazzi de montrer au doigt un homme aſſis

On montre encore à Arlequin le tonneau des Danaïdes, que s'efforcent inutilement de remplir des filles, qui ont ruiné un grand nombre d'Amans pour fournir à leurs folles dépenſes. Il voit enfin, ſous une montagne, les ennemis des Grecs foudroyés; & Aſtarot vient, de la part de Pluton, ordonner de ſuſpendre tous les ſupplices des coupables, pour célébrer le grand jour de ſa fête. Ils ſe livrent pour la premiere fois au plaiſir; Arlequin leur fait obſerver qu'ils devraient bien ſaiſir ce moment où les Diables ſont à ſe divertir pour tâcher de ſe ſauver. Les coupables veulent profiter de ce conſeil, mais Arlequin eſt le ſeul qui vienne à bout de ſe ſauver en ſautant par deſſus Cerbere; les portes de l'Enfer ſe referment avec un fracas horrible; les Démons

---

parmi les Spectateurs qui ſe levait tout en colere, & lui donnait de ſes gands par le viſage. La garde venait ſur le théatre, ce qui laiſſait le Public dans l'attente d'un événement ſérieux, qui ſe terminait cependant par une mauvaiſe plaiſanterie; l'offenſé n'étant autre qu'un Acteur qui ſe faiſait connaître & faiſait rire les Spectateurs de leur bévue.

reparaiſſent, & les criminels ſont renchaînés pour jamais.

Au troiſieme Acte, le théâtre repréſente une maiſon de campagne & une riviere dans l'enfoncement.

Iſabelle ouvre la ſcène avec Colombine qui ne peut la déterminer à fuir avec Léandre. Il paraît & joint ſes prieres aux leurs pour gagner le Docteur qui arrive; elles ſont ſi preſſantes que celui-ci en eſt touché, mais il ſe retranche ſur la parole qu'il a donnée à Arlequin. La Roſe, Valet de ce Traitant, arrive, & leur apprend qu'il eſt diſparu; ce qui détermine le Docteur à conſentir au mariage de ſa fille : lorſqu'il eſt prêt de la lui donner, Arlequin paraît, & dit qu'il a été enlevé par une Comteſſe qui étoit folle de lui. Léandre, outré de déſeſpoir, met l'épée à la main, & Arlequin ſe ſauve dans la maiſon où le Docteur fait rentrer ſa fille. Léandre, ayant perdu toute eſpérance, veut ſe percer de ſon épée, mais Pierrot, ſon Valet, l'en empêche; cependant il vient à bout de ſe débarraſſer de ſes mains, & il ſe jette dans la riviere. Vénus paraît à propos, & ordonne aux Nayades de le ſecourir; elles le prennent dans leurs bras & le po-

sent sur le rivage. Le Docteur, Isabelle & Colombine, viennent & trouvent Léandre étendu & sans connaissance. Isabelle s'évanouit dans les bras de Colombine qui essaye de la faire revenir, & presse le Docteur de la marier avec Léandre; en ce moment un Exempt arrive, arrête Arlequin & l'emmene. Arlequin se débat en criant: A moi, Traitant! à moi, la Livrée! & le Docteur consent à donner sa fille à Léandre.

Cette piéce qui est très-médiocre est de d'Orneval, & ne dût son succès qu'à la Chambre de Justice, qui venait d'être établie pour juger les Traitans.

L'ÉCOLE DES AMANS.

Opéra Comique, en un acte, en Proſe & en Vaudevilles.

Le théâtre repréſente une Iſle enchantée par le pouvoir de l'enchanteur Friſton.

Friſton apprend à Pierrot, ſon Valet, qu'il eſt amoureux d'Iſabelle qu'il a enlevée de Florence, ainſi que Léandre ſon Amant. Le moyen qu'il a employé pour les dégoûter l'un de l'autre, eſt de bon ſens & d'un ſuccès certain. Il les comble de plaiſirs, les en raſſaſie, & les oblige d'être ſans ceſſe enſemble. Pierrot qui eſt devenu amoureux d'Olivette, n'approuve pas qu'Arlequin, Valet de Léandre, ſoit toujours avec elle; mais ſon Maître rit de ſa ſottiſe & le rend inviſible ainſi que lui lorſque les deux Amans paraiſſent. Arlequin annonce le premier ſon dégoût, Léandre ne cache point ſa ſatiété, & tous deux prennent une autre allée, lorſqu'ils voient arriver leurs Maîtreſſes; leurs ſentimens ſont tout-à-fait ſemblables à

ceux de leurs Amans, l'ennui les accable, & Pierrot les aborde en leur annonçant une nouvelle fête de la part de l'enchanteur, ce qui redouble leur triſteſſe qui augmente encore lorſqu'elles voyent arriver Léandre & Arlequin: Pierrot s'amuſe de leur contrainte.

Il fait aſſeoir Léandre & Iſabelle ſur un banc, & Arlequin avec Olivette ſur l'autre. Les quatre Amans s'éloignent inſenſiblement les uns des autres, & en donnant des marques d'ennui. A-peine ſont-ils aſſis, qu'il paraît un vaiſſeau où ſont des eſprits déguiſés en Amours, qui en deſcendent au ſon de divers inſtrumens. Ils ſont accompagnés d'autres eſprits, ſous la forme d'Habitans de Cythere, qui forment des chants & des danſes, qu'Iſabelle & Léandre voyent & écoutent avec une attention ſtupide. De leur côté, Olivette & Arlequin ſe querellent & ſe brouillent; Iſabelle & Léandre ſuivent bientôt cet exemple, mais d'une maniere plus honnête. Friſton vient s'informer du ſujet de leur querelle, & Arlequin & ſon Maître le ſupplient de les ſéparer de leurs ennuyeuſes Maîtreſſes, qui conſentent de bon cœur à prendre

l'enchanteur & Pierrot pour ſe voir délivrées de leurs faſtidieux Amans.

Ces trois Piéces, qui ſont de le Sage & Fuzelier, ſont très-morales dans le fond, mais elles n'ont pas autant de gaîté que le ſujet ſemblait en promettre : elles eurent cependant du ſuccès, & ont été ſouvent rejouées.

LES ANIMAUX RAISONNABLES.

Opéra Comique, en un acte, mêlé de Vaudevilles, 25 Février 1718.]

La ſcène eſt dans l'iſle de Circé.

Uliſſe ſe ſépare de Circé qui, ennuyée d'être toujours ſeule avec lui, lui fournit un vaiſſeau pour retourner à Itaque. Il lui demande, avant que de partir, de rendre la forme humaine à ſes compagnons qu'elle a métamorphoſés en animaux. Elle le lui promet à condition cependant qu'ils y conſentiront eux-mêmes; &, afin qu'il puiſſe les interroger, elle lui remet une baguette qui a la vertu de leur rendre la

parole & la figure humaine, tant qu'ils seront avec lui.

Il va frapper dans le fond du théâtre & dans les coulisses sur plusieurs animaux, qui se dressent sur leurs jambes & viennent l'un après l'autre à Ulisse, avec une légere marque de l'espéce de bête dont ils sont.

Le premier auquel il s'adresse est un Loup, jadis Procureur. On pourrait dire avec M. Sedaine, *qu'il n'en coûta que la façon, qu'il en avait déja l'esprit.* Quoi qu'il en soit, l'animal ne veut point redevenir homme, & il aime mieux croquer tranquillement ce qu'il trouve sous la dent, que d'avoir des mesures à garder avec la Justice. Ulisse s'adresse ensuite à un Cochon, auparavant Financier, dont la métamorphose n'a pas plus coûté que la précédente, & qui refuse de redevenir homme de peur d'être esclave, aimant mieux rester avec ses compagnons avec lesquels il vit camarade comme Cochon. Une Poule qui lui succéde est du même sentiment, & préfére aussi son état présent, aimant mieux pondre des œufs que de faire des enfans, & préférant le Coq qui la caresse sans cesse au mari qui la grondait toujours.

LA POULE.

AIR : *Je reviendrai demain au ſoir.*

Troquer un mari contre un coq,
bis. N'eſt pas un mauvais troc ;
Un bon coq chante quand il veut,
bis. Un mari quand il peut.

Uliſſe commence à craindre que Circé n'ait raiſon : un Taureau qu'il conſulte encore, le confirme dans cette opinion, & veut garder ſes cornes, parce qu'il a peur d'en avoir de plus grandes en retournant avec ſa femme.

ULISSE.

Quel était ton emploi ?

LE TAUREAU.

J'étais cocu.

ULISSE.

L'honorable charge ! Elle ne te fatiguait pas.

LE TAUREAU.

Non ; car c'était ma femme qui exerçait.

Enfin Uliſſe s'adreſſe à Arlequin qui eſt métamorphoſé en Dauphin, & qui aurait mieux aimé l'être en Perroquet

afin de boire du vin, ou en Rat pour manger du fromage. Ulisse, enchanté de trouver vraiment un animal raisonnable, lui demande s'il n'a pas quelques autres camarades aussi las de leur métamorphose. Arlequin répond qu'il avait avec lui dans l'eau quantité de Musiciens qui ne se trouvent pas là dans leur élément, & beaucoup de femmes, métamorphosées en pucelles, qui s'ennuyent beaucoup de cet état. Ulisse ne doute point que ces gens ci ne profitent de la grace de Circé. En effet, aussi-tôt qu'il a frappé la Mer de sa baguette, quatre Musiciens & quatre Danseuses sortent & forment une danse, qui est terminée par un Vaudeville dont voici quelques couplets :

UNE DANSEUSE.

Le mari, chagrin & jaloux,
Est le plus ennuyeux des foux ;
L'époux aux galands favorable
Est un animal raisonnable.

UN MUSICIEN.

Fi d'un président de caffé,
Disputeur toujours échauffé !
Mais celui qui préside à table,
C'est un animal raisonnable.

UNE DANSEUSE.

Une prude au farouche ton
Eſt une très-ſotte guenon.
Mais une coquette agréable
C'eſt un animal raiſonnable.

Cette Piéce qui eſt très-vivement dialoguée, & dans laquelle les animaux parlent d'une maniere très-ſpirituelle, eut un prodigieux ſuccès. Elle eſt de le Grand & de Fuzelier ; mais elle avait déja été miſe au théâtre français en 1661, ſous le titre des *Bêtes raiſonnables*, par Monfleuri, qui l'avait tirée de Jean-Baptiſte Gilli, Florentin, Tonnelier de ſon métier, célebre Ecrivain, qui donna en 1550 un dialogue, ſous le titre de *la Circé*, qui a été traduit en français par du Parc, imprimé à Paris en 1572, 2e édition. Le Traducteur, dans ſa préface, aſſure qu'avant lui perſonne n'avait traité de la Philoſophie en français ; ce qui l'avait obligé d'employer des mots nouveaux dans une matiere nouvelle en cette Langue.

LA QUERELLE DES THÉATRES.

Prologue en proſe, mêlée de Vaudevilles. (1)

Le théâtre repréſente la ſalle de l'Opéra comique.

Mézétin apprend à la Foire que les Comédies françaiſes & italiennes viennent aſſiſter à l'ouverture de leur théâtre. En effet, la Comédie françaiſe paraît appuyée d'un côté ſur la Comédie italienne, & de l'autre ſur M. Charitidès. Elle déclame ces vers :

N'allons pas plus avant, demeurons ma mignone,
Je ne me ſoutiens plus, la force m'abandonne,
Mes yeux ſont étonnés du monde que je voi !
Pourquoi faut-il, hélas ! qu'il ne ſoit pas chez moi !

(1) Le dictionnaire des Théatres dit que ce fut au mois de Juillet, & les mémoires ſur les Spectacles de la Foire, au mois d'Octobre.

Les deux Comédies ſont prêtes à s'évanouir. La Foire leur fait donner des ſiéges. L'Opéra paraît & redouble l'indignation des deux Comédies, qui veulent le mettre en piéces : mais la Foire leur dit que c'eſt un ſoin réſervé à ſes Poëtes & à ſes Muſiciens. Les Suivans des deux Comédies & ceux de la Foire ſe battent : les derniers ſont repouſſés, & abandonnent le champ de bataille. Les vainqueurs briſent les décorations ; mais un bruit de trompettes & de timbales ſe fait entendre & annonce les Forains qui reviennent à la charge ; l'Opéra eſt à leur tête, il ſe bat contre un Acteur habillé à la Romaine, il le culbute. Les Comédies prennent la fuite, & les Forains forment des danſes qui terminent le Prologue, qui eſt ſuivi du Jugement de Paris qui ne mérite pas les frais d'une analyſe, & de la Princeſſe de Carizme dont nous allons donner l'extrait.

LA PRINCESSE DE CARIZME.

Opéra Comique en trois actes ; en Proſe, mêlée de Vaudevilles.

Le théâtre repréſente pluſieurs Tours iſolées & une Ville dans l'enfoncement.

Le Prince de Perſe qui voyage *incognitò* pour s'inſtruire, ſe trouve aux portes de Carizme avec Arlequin, ſon Valet. Le Geolier des Tours, auprès deſquelles ils ſe trouvent, leur apprend qu'elles renferment des malheureux qui ſont devenus fous pour avoir vû la Princeſſe Zelica, dont la beauté eſt ſi parfaite qu'on ne peut la voir ſans en perdre la raiſon. Un Garde amene un Vieillard qui vient de reſſentir l'effet de cette beauté redoutable ; mais ſa folie eſt gaie, & il veut faire danſer Arlequin, le Prince & le Geolier. Un Héraut vient annoncer que la Princeſſe ne paraîtra plus dans la Ville, parce que le Roi ſon pere n'aurait bientôt plus regné que ſur un peuple de foux. Le Prince de Perſe qui, juſqu'alors, n'a

ſenti qu'une profonde indifférence pour toutes les femmes, éprouve une extrême curioſité de voir celle-ci, qu'il eſpére braver comme les autres. Arlequin veut envain s'oppoſer à ce projet dangereux. Le Prince eſt réſolu de s'introduire dans le ſérail à quelque prix que ce ſoit. Il ſort, & les habitantes de Carizme terminent le premier acte en ſe réjouiſſant de ce que leur Princeſſe ne tournera plus la tête à leurs amans.

Au ſecond acte le Théatre repréſente la maiſon du Boſtangi. Le Prince s'adreſſe à lui & le prie de l'introduire dans le ſérail. Il en éprouve quelques difficultés; mais il en vient à bout au moyen d'un diamant & d'une bourſe de ſequins. Ils conviennent que le Prince & Arlequin ſe déguiſeront en femmes, & paſſeront pour des Actrices de l'Opéra de Congo. Tout s'exécute ainſi qu'ils l'ont projetté. Arlequin, qui ſe trouve le premier déguiſé, arrive dans les jardins du ſérail, & eſt rencontré par le Grand Viſir qui lui en conte, ce qui produit une ſcène très-plaiſante. Le Prince arrive enſuite auſſi déguiſé, & ne veut point écouter les remontrances qu'on lui fait, pendant qu'il en eſt tems

encore. La Princeſſe vient enfin avec ſa ſuite.

D'abord trois Eſclaves blanches & trois noires paraiſſent, & s'avancent en danſant. Enſuite deux autres Eſclaves marchent devant la Princeſſe, qui s'appuie ſur deux Eſclaves favorites. Pendant toute cette ſcène Arlequin fait pluſieurs lazzis pour ne pas voir Zelica. Le Prince, qui a bravé ſes charmes, ſe trouble peu-à-peu & perd totalement l'eſprit. La Princeſſe, qui s'apperçoit de ſon délire, ſe doute de ſon ſexe & ſe ſauve. Le Prince continue de ſe paſſionner pour Arlequin, qu'il prend pour la Princeſſe : lui adreſſe les diſcours les plus tendres ; enfin il tombe épuiſé de fatigue, & on le tranſporte dans la maiſon du Boſtangi.

Au troiſiéme acte le Théatre repréſente le Palais du Sultan, à qui l'on amene les coupables ; ce Prince irrité les condamne à la mort. Arlequin voyant que rien ne le peut fléchir, plaint le ſort malheureux du fils unique du Roi de Perſe. A ce nom, le Sultan étonné ſuſpend ſes ordres, & après s'être inſtruit ſuffiſamment de la vérité, il envoie promptement chercher un ſçavant Bracmane Indien pour travailler à la guéri-

ſon du Prince qui extravague toujours. Le Docteur arrive, & dit que pour guérir radicalement le Prince de ſa folie d'amour, il n'y a d'autre moyen que de le marier avec la Princeſſe. Le Sultan y conſent, & l'on amene la Princeſſe voilée, de crainte, dit Arlequin, qu'elle n'enflamme le grand Prêtre & ſa ſuite, qui eſt d'une matiere très-combuſtible. On dreſſe un autel. Le Prince & la Princeſſe y ſont conduits. Le grand Prêtre prend la main du Prince, & la met dans celle de Zelica. Le Bracmane, à terre devant l'autel, fait des contorſions de Magicien, qui donnent du jeu à Arlequin. L'Hymen, qui eſt l'Ellebore de l'Amour, produit un effet ſubit ſur le Prince, qui recouvre à l'inſtant ſa raiſon; & la piéce eſt terminée par les réjouiſſances des grands & du peuple, & par des fêtes convenables à la circonſtance.

Cette piéce, qui eſt de le Sage & Lafont, eut beaucoup de ſuccès. Le ſujet en eſt tiré des mille & un jour; & ce fut dans ſa nouveauté que la célèbre Mlle Salé y parut pour la premiere fois.

LE MONDE RENVERSÉ.

Opéra Comique en proſe.

A la Foire Saint-Laurent, 1718.

La ſcène eſt dans le royaume de Merlin, & le théatre repréſente une plaine remplie de tentes. On y voit des groteſques, des arbres & des animaux extraordinaires.

Arlequin & Pierrot arrivent à cheval ſur un griffon qui les amene en ce lieu par l'ordre de Merlin, dont ils ont été valets. Ils ſont fort inquiets de ſçavoir où ils ſont. Comme ils ont pris de l'appetit en chemin, ils diſent qu'ils voudraient bien manger, & auſſi tôt il ſort de deſſous terre une table avec des couverts; & il deſcend du ceintre toutes ſortes de mets, dont elle eſt auſſi tôt chargée. Après qu'Arlequin & Pierrot ont bien bû & bien mangé, ils craignent de s'ennuyer ſeuls, & deſirent des femmes. Auſſi-tôt il en paraît deux qui les abordent d'un air gracieux; ils s'approchent d'elles en leur faiſant des révérences ſur leſquelles elles rencheriſſent

encore. Elles répondent ſans cérémonie aux empreſſemens des deux galans, & conſentent à les épouſer ſur le champ; mais elles craignent qu'ils ne ſoient trop riches, parce que les loix du pays, pour repartir également les biens, défendent à ceux qui les poſſédent de s'allier enſemble. Arlequin & Pierrot les aſſurent qu'on ne peut être plus conforme qu'eux à l'eſprit de la loi, & que leur mariage eſt une choſe faite s'il n'y a pas d'autre inconvénient; mais elles leur apprennent qu'ils ont encore des rivaux à combattre, ce qui leur cauſe un peu d'inquiétude. Un Philoſophe arrive en habit galant, & leur apprend que tous ſes pareils ſont, comme lui, gays, de bonne humeur, ne diſputent jamais & poſſédent également les Arts agréables, tels que la Poëſie, la Danſe & la Muſique. Il leur montre un échantillon de chacun de ces talens, & leur donne une idée générale du pays, en leur apprenant que les Marchands ſont ſcrupuleux; les Juges incorruptibles; les Notaires pleins de probité; les Commiſſaires honnêtes; les Actrices des veſtales; les Comédiens modeſtes & regardant les Auteurs comme leurs maîtres. Après cela Arlequin & Pierrot conviennent

que rien ne les étonnera plus, & le Philosophe les quitte pour aller ordonner une fête.

L'Innocence & la Bonne-foi paraissent ; & les deux Comédiens ne les connaissant pas, veulent en agir avec elles comme avec leurs camarades.

LA BONNE-FOI.

AIR : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Quoi nous vous sommes inconnues !

ARLEQUIN.

Nous ne vous avons jamais vues.

PIERROT.

Si vous voulez j'en jurerai.

ARLEQUIN.

C'est un fait que je certifie ;
Nous avons toujours demeuré
En France ou bien en Italie.

Ces deux Divinités font un portrait des mœurs du pays, auquel Arlequin répond par celui de la France. Un Procureur paraît avec un habit galonné, une épée au côté & un plumet à son chapeau : tout ce qu'il dit aux nouveaux venus sur la candeur & la probité des gens de sa profession les surprend beaucoup ; mais

il n'eſt pas moins étonné lorſqu'après leur avoir appris qu'il a chez lui trois Clercs & deux Penſionnaires, Arlequin lui demande s'il n'eſt pas cocu. Il ne ſçait pas même ce que c'eſt qu'un cocu : il demande qu'on le lui apprenne.

ARLEQUIN.

Hé mais. . . Un cocu eſt un homme marié. . . Qui a une femme. . . . Qui ſe. . . . . Que diable, tout le monde vous dira cela.

LE PROCUREUR.

Expliquez-vous plus clairement.

PIERROT.

Oh! je vais vous le dire, moi : un cocu, Monſieur, eſt tout le contraire du coq. Le coq a plus d'une poule, & la femme d'un cocu eſt une poule qui a plus d'un coq.

Le Procureur inſtruit laiſſe les étrangers pour aller avec un de ſes confreres accommoder deux parties qui veulent plaider.

A cette ſcène ſuccéde celle d'un petit maître, grave perſonnage, nommé le Chevalier de Catonville, qui ne dit rien de ſaillant ; mais elle eſt ſuivie d'une

autre plus agréable. Hippocratine, jeune fille aimable, habillée en fourure de médecin, arrive en danſant, en chantant, & ſe vantant de rappeller à la vie un malade à l'agonie.

HIPPOCRATINE.

AIR : *Amis, ſans regretter Paris.*

Nous ſaignons très-légerement ;
(*Faiſant l'action de donner un remede.*)
Nous donnons avec grace ;
Nous purgeons agréablement
Sans nous ſervir de caſſe.

PIERROT.

A l'égard de çà nous avons auſſi en France des femmes qui ſçavent ſaigner & purger à merveilles.

ARLEQUIN.

Oui ; mais avec cette différence, que les nôtres ne ſaignent & ne purgent que les gens qui ſe portent bien.

Hippocratine leur apprend encore qu'au lieu de tâter le poulx aux malades, ce ſont les malades qui le lui tâtent ; elle leur paſſe la main ſous le menton, & tout d'un coup ils ſe trouvent convaleſcens, ce qui donne preſqu'envie à

Arlequin & à Pierrot de devenir malades ; mais Diamantine & Argentine leurs maîtreſſes arrivent en pleurant. Comme leurs pleurs redoublent, Arlequin & Pierrot ſe mettent auſſi à pleurer. Après qu'ils ont bien verſé des larmes ils demandent à leurs maîtreſſes le ſujet de leur affliction ; elles leur apprennent que leurs rivaux vont venir pour les diſputer, ce qui effraye d'abord ces poltrons ; mais ils apprennent enſuite qu'il n'eſt queſtion que de les tirer au ſort, & que pour obtenir leurs femmes il faut paſſer dix. La choſe ne leur paraît pas facile ; mais ils tentent le ſort. Arlequin n'amene que trois & Pierrot dix, ce qui eſt perdre à beau jeu : les habitans du pays amenent dix-huit, & ſe diſpoſent à emmener leurs maîtreſſes ; mais Merlin arrive, leur promet de les dédommager, & ils ſe ſoumettent à l'Enchanteur, qui unit Argentine avec Arlequin & Diamantine avec Pierrot.

Cette piéce, qui eſt très-morale & très-plaiſante, eut le plus grand ſuccès, & fut ſuivie des Amours de Nanterre, qui ne réuſſit pas moins & dont nous allons donner l'extrait.

LES AMOURS DE NANTERRE.

Opéra Comique, en un acte, en prose, mêlé de Vaudevilles.

Le théatre représente le village de Nanterre.

Mathurine demande à Colette sa cousine ce qui peut causer le chagrin dont elle paraît accablée, elle lui répond qu'elle n'en a d'autres causes que son état de fille, qui est plus difficile à supporter pour une fille d'honneur que pour une autre.

COLETTE.

AIR : *Trop de plaisir, cher Tircis.*

Même en dormant un faux hymen sait plaire,
Dans un sommeil je rêvais à Valere ;
On m'éveilla ; que j'en fus en colere !
Ah ! ah ! l'hymen s'allait faire !

Mathurine avoue qu'elle ne serait pas fâchée d'avoir aussi un amant ; mais celui de Colette, qui est Sous-Lieutenant d'Infanterie, est fils du Procureur Fiscal,

qui eſt brouillé avec Madame Thomas mere de Colette, & elle ſort pour prier le Magiſter Nicolas de les racommoder enſemble. Madame Thomas arrive & vante à Mathurine les bons ſervices que lui rend ſon valet Lucas, ſans lequel elle ne ſçaurait par quel bout s'y prendre. Comme Mathurine approuve tout ce qu'elle dit, Madame Thomas ne fait pas difficulté de lui avouer qu'elle compte l'épouſer; mais alors elle n'a pas ſon approbation : elle s'en conſole avec Lucas, qui arrive & qui lui apprend que tout le Village cauſe ſur eux. Madame Thomas trouve que le moyen de le faire taire eſt de demander le Tabellion; Lucas penſe de même, & ils ſortent chacun de leur côté. Colette arrive du ſien avec le Magiſter, qui lui promet de faire la réconciliation qu'elle deſire : en effet il parvient à les faire embraſſer; mais ils ſe brouillent bientôt de nouveau, & ſe ſéparent plus irrités que jamais. Le Magiſter n'ayant pû réuſſir, Colette projette de feindre de l'amour pour Lucas; ce qui donnera de la jalouſie à ſa mere, & l'obligera à la marier promptement pour ſe débarraſſer d'une telle rivale. Elles exécutent leurs deſſeins en voyant paraître Lucas, qui

les écoute & qui se croit adoré de Colette, qui feint d'être surprise en le voyant, & lui confirme les tendres sentimens que le hasard semble lui avoir découverts. Lucas, enchanté, dit qu'il aime beaucoup mieux être l'époux de Colette que son beau pere. Il ne s'épargne pas sur le compte de Madame Thomas, qui l'écoute, le surprend & entre dans une grande fureur contre lui; cependant elle s'adoucit lorsque sa fille & sa niéce sont parties, & ramene tout doucement Lucas à elle. Il consent à l'épouser, moyennant ses écus; & Madame Thomas sort enchantée pour aller chercher le Tabellion. Le Tambour de la compagnie de Valere arrive avec une bouteille de vin pendue à sa ceinture & un verre à son chapeau. Il fait boire Lucas à la santé de Madame Thomas, puis à celle de Colette; enfin il le fait boire à la santé du Roi & l'engage. Valere & Mme Thomas arrivent. Celle-ci veut racheter le congé de son prétendu; mais Valere refuse absolument toutes les offres qu'elle lui fait, & ne veut rendre l'engagement qu'en épousant Colette. Madame Thomas a bien de la peine à s'y résoudre; mais enfin elle est

obligée d'y conſentir, & la piéce finit par le double mariage.

Cette piéce, dans laquelle on trouve le ton & l'intrigue de la Comédie, eſt d'Autreau, en ſociété avec le Sage & d'Orneval. Elle eut beaucoup de ſuccès, & fut jouée enſuite ſur le Théatre du Palais Royal, par ordre de Son Alteſſe Royale Madame.

LES FUNÉRAILLES DE LA FOIRE.

Opéra Comique, en un acte; en Proſe, mêlée de Vaudevilles, 1718.

Le Théatre repréſente la ſalle de l'Opéra Comique.

Scaramouche demande à la Foire le ſujet de ſa triſteſſe, & elle lui apprend qu'elle touche à ſon dernier moment. M. Craquet Médecin, qu'elle a mandé & qui connaît, en lui tâtant le poulx, qu'elle a eu pluſieurs attaques violentes; qu'elle a ſouvent perdu la parole, & que ce n'eſt que les fréquentes ſaignées qui l'ont ſauvée; mais qu'elle s'en trouve ſi fort affaiblie, qu'elle eſt ſans eſpé-

rance de guériſon. D'après cette déciſion elle prie Scaramouche d'aller chercher le Notaire, d'avertir ſon couſin l'Opéra & de paſſer chez les deux Comédies, avec leſquelles elle veut ſe reconcilier avant que de mourir. M. Vaudeville, Poëte, lui apporte, à ce qu'il dit, une piéce excellente; mais elle lui répond que c'eſt de la moutarde après dîner, & l'invite à la porter à l'Opéra. Après y avoir ajouté quelques verbiages, M. Bontour, Notaire, arrive enfin; elle lui dicte le teſtament ſuivant.

Primo. Je donne à mes Auteurs,
Dont j'ai mal payé l'honoraire,
Mille écus, que mes airs flatteurs
A nos traités ont ſçû ſouſtraire;
Argent qu'ils n'auraient ſur ma foi,
De mon vivant, reçu de moi.

AIR: *On n'aime point dans nos forêts.*

Item. Je légue à mes Acteurs,
Qui vont jouer dans les Provinces,
Pour mieux plaire à leurs Spectateurs,
Et bien repréſenter des Princes,
Vieux taffetas, toile, baſin,
Tous les chiffons du magaſin.

même air.

Item. La Troupe Italienne,

Pour que de moi l'on ſe ſouvienne,
Aura ſoin de donner du bas.
Je lui laiſſe mes bagatelles,
Pour en faire, après mon trépas,
Des piéces françaiſes nouvelles.

Item. Et voici le grand *Item.*

AIR *De Joconde.*

Comme après moi ſur le pavé
Je laiſſe quelques filles,
Dont l'honneur s'eſt bien conſervé,
Quoiqu'elles ſoient gentilles;
Je crois que mon couſin voudra
Les prendre à mon inſtance.
Leurs bonnes mœurs à l'Opéra
Seront en aſſurance.

Elle ſort appuyée ſur M. Bontour pour aller lui payer ſes vacations.

Les deux Comédies arrivent, & ſe réjouiſſent de la perte prochaine de la Foire. Elle revient; les prie d'oublier le paſſé, ce qu'elles lui promettent en faveur de l'avenir. Elles l'embraſſent de bon cœur. Elles ſe retirent en voyant arriver l'Opéra. La Foire s'évanouit. L'Opéra, que ſon propre intérêt touche, s'efforce de la rappeller à la vie, mais inutilement. Elle expire dans ſes bras.

Il l'emporte derriere le théatre. Un inſtant après la Pompe funébre paraît, menée par l'Opéra, qui eſt en crêpe & en pleureuſes. Ils s'avancent tous d'un pas lent & conforme à leur triſteſſe. Pendant que l'Orcheſtre joue la marche d'Alceſte, les deux Comédies reviennent avec leur ſuite & terminent la piéce par des danſes.

Cette piéce, qui eſt de Leſage & d'Orneval, fut compoſée ſur le bruit qui avait couru que l'Opéra Comique ſerait ſupprimé. Elle fut remiſe le premier Septembre 1721 à la même occaſion, & fut ſuivie *du Rappel de la Foire à la vie* & *du Régiment de la Calotte*. On peut regarder comme une repriſe le Teſtament de la Foire, qui n'eſt autre choſe que cette piéce retouchée par le Sieur Pittenée.

Les mêmes Auteurs compoſerent auſſi, pour l'ouverture ſuivante du même Théatre, une piéce en un acte, intitulée : *le Rappel de la Foire à la vie*; mais elle n'eût pas lieu, parce que ce Spectacle ne fut rétabli qu'à la Foire Saint-Laurent de l'année 1721.

LE RÉGIMENT DE LA CALOTTE.

Opéra Comique, en un acte, en proſe, mêlée de Vaudevilles.

Le Théatre repréſente une ſalle, au fond de laquelle on voit les armes du régiment.

La Folie ouvre la ſcène avec Momus qui ſe plaint à elle d'un grand nombre de faux brevets qu'elle a délivrés, & il veut faire la revue de ceux qu'elle a enrollés.

Un Avocat paraît le premier. Momus lui demande comment eſt-ce qu'il a fait pour mériter l'honneur d'être calotiniſé.

L'AVOCAT.

AIR; *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Par une influence de lune,
D'himen j'ai pris le joug péſant. (*)

(*) Ce trait portait ſur un Avocat qui venait de faire des *Factums* chargés de paſſages latins pour prouver la mauvaiſe conduite de ſa femme.

MOMUS.

Cette folie est trop commune
Pour être un titre suffisant.

Mais après que l'Avocat a dit ses raisons, Momus le trouve très-digne d'être admis, & le nomme Trompette dans la brigade des Cocus. Céphise est ensuite amenée par la Folie qui lui sert de caution, & qui aurait bien mieux fait d'en servir à un Caissier que cette coquette a ruiné. Momus trouve l'action de fort bon sens & point du tout digne de la Calotte; mais un jeune homme, dont elle est tombée amoureuse, l'a ruinée à son tour, & c'est pour cette action que Momus la reçoit Vivandiere. La scène suivante avec M. Pluvio n'aurait aucun sel à présent, elle fut faite à l'occasion d'un fou qui paria cette année des sommes considérables qu'il pleuverait pendant quarante jours, à cause qu'il avait plû le jour de St Gervais. La suivante est encore médiocre, & regarde un Poëte que Momus fait Secrétaire du régiment. Dorimace, autre coquette, est reçue Inspectrice. Pantalon, député de la Comédie Italienne, vient demander des brevets pour tous

ſes camarades. Momus lui demande ſes titres : Pantalon cite leur déménagement de la Foire, ce que Momus regarde comme un trait d'eſprit & non de folie; mais il les reçoit, parce qu'ils ont donné des bals dans la canicule. Momus remet les autres receptions au lendemain, & invite ceux qui ſont reçus à ſe divertir. L'Orcheſtre joue une marche folle : on voit paraître trois Danſeurs & trois Danſeuſes que ſuivent une douzaine de Calotins tous vêtus de robes à longues manches, parſemées de rats. Ils ont la calotte en tête & la marotte à la main. Après eux marchent deux Enfans vêtus de même & portant à la main, l'un une groſſe calotte & l'autre une marotte. Momus, la Folie & Pantalon ferment la marche. Après quoi, on apporte une eſpéce de chaire de profeſſeur, dans laquelle ſe met Momus. Pantalon s'aſſied au bas de la chaire ſur un tabouret. Les Calotins Examinateurs ſe placent ſur des bancs qu'apportent les Danſeurs, & qu'on range des deux côtés de la chaire. Et lorſque chacun a pris ſa place, Momus prononce un diſcours bouffon à l'imitation de la cérémonie du *Malade imaginaire*. On fait enſuite la reception de Pantalon, & tous les Calotins

vont le saluer l'un après l'autre. Ils forment ensuite des danses qui sont terminées par un Vaudeville.

Cette piéce, qui est de Fuzelier, le Sage & d'Orneval, fut faite à l'occasion d'un de ces vertiges épidémiques qui de tems en tems, saisissent toutes les têtes françaises à la fois, tels que les Pantins, Ramponeau, &c... Le Régiment métaphysique de la Calotte, inventé par des esprits badins qui s'en mirent eux-mêmes les principaux Officiers, & distribuerent ensuite, tant en prose qu'en vers, des brevets burlesques à tous ceux qui s'étaient distingués par quelque trait singulier. J'en ai vu un recueil très-volumineux, dont cinq ou six au plus méritaient d'être lus, & ont servi de modèle à tous ceux qui ont été faits depuis.

LA BOÊTE DE PANDORE,

Opéra Comique, en un acte, en proſe.

A la Foire Saint-Laurent, 1721.

La ſcène eſt dans la Colchide auprès du Mont Caucaſe, & le théatre repréſente un hameau, où l'on voit, ſur leurs piedeſtaux deux Statues, qui ſont l'Innocence & la Bonne-Foi.

Pierrot, amant d'Olivette, ouvre la ſcène avec Pandore, à qui il demande s'il eſt vrai qu'elle ait été Statue; il le croit d'autant plus volontiers, qu'en la tâtant il trouve qu'il lui eſt encore reſté deux boules de marbre. Il voudrait auſſi voir ce qu'elle porte dans ſa petite Boëte. Pandore lui répond qu'elle ne ſçaurait le montrer, parce qu'il lui eſt défendu de l'ouvrir; mais elle aſſure que cela doit être fort beau, car c'eſt Jupiter qui le lui a donné, & les Dieux ne ſçauraient faire de vilains préſens.

Mercure, envoyé par Jupiter pour veiller ſur Pandore, arrive ſous la forme d'Arlequin, & apprend à cette jeune fille que la Boëte qu'elle porte doit cauſer

cauſer le malheur du genre humain, ſi elle la laiſſe ouvrir; mais Pandore n'en veut rien croire. Elle prétend, au contraire, qu'elle renferme de beaux bijoux; & comme on doit marier le même jour ſa bonne amie Olivette, elle eſpére y trouver dequoi faire un beau préſent à tous les gens de la noce. Cette Olivette arrive & fait avec Pierrot, ſon prétendu, une ſcène d'amour, de l'innocence de l'âge d'or. Celle des parens, qui la ſuit, n'eſt pas moins naïve: on y voit une tante qui céde ſon amant à ſa niéce, parce que l'union eſt plus convenable; un vieillard qui ſe réjouit de ce que ſa maîtreſſe en épouſe un autre, parce qu'elle ſera plus heureuſe avec ſon rival qu'elle aime, & qui lui a fait préſent d'une partie de ſes troupeaux en faveur de ce mariage; des parens qui donnent tous la moitié de ce qu'ils ont, & les époux qui les refuſent, parce qu'ils eſpérent trouver dans leur travail dequoi ſatisfaire à leurs beſoins, & dans leur amour dequoi combler leur félicité; malheureuſement ces articles de mariage n'ont pas ſervi de modèle aux contrats faits par la poſtérité. Pandore ne pouvant tenir à la curioſité qui la preſſe, ouvre la Boëte: il en ſort une infinité

de petits monſtres aîlés, au milieu d'une épaiſſe fumée qui ſe répand & obſcurcit le ciel ; le tonnerre gronde, & les Statues de l'Innocence & de la Bonne-Foi s'envolent aux cieux pour ne plus reparaître ſur la terre.

Les triſtes effets de la coupable curioſité de Pandore ne tardent pas à ſe faire ſentir. Le bonhomme Silene arrive tout courbé, & la tante Coronis toute ridée. Le premier ſe repent d'avoir cédé Olivette à ſon rival, & l'autre d'avoir abandonné Pierrot à ſa niéce : tous deux ſe livrent aux mouvemens furieux de la jalouſie.

Olivette & Pierrot paraiſſent à leur tour, & ne diſſimulent point leur indifférence. Olivette regrette déja Silène qui eſt plus riche ; & Pierrot inconſtant ſe donne à Chloé, qui le reçoit pour faire enrager ſa couſine. Mais de tous les changemens arrivés dans le cœur des Humains par l'ouverture de la Boëte de Pandore, le plus étonnant eſt celui du Laboureur Coridon. Son arrivée s'annonce par un bruit de tambours & de trompettes, & il paraît ſuivi d'un nombre de payſans armés. Ce villageois ſe trouvant plus riche & plus vigoureux que les autres, a ſenti l'ambition

s'emparer de son cœur, il a formé le dessein d'asservir tous ses égaux. Nous n'hésitons point à dire que cette scène est digne de Moliere, & de la plus grande beauté. Le premier abus que Coridon fait de son autorité, ou plutôt de sa force, est de faire saisir par les gens de sa suite le vieux Silène, qui d'abord a refusé de lui ôter son chapeau, & qui est encore moins disposé à lui céder Olivette.

MERCURE.

Effectivement cela crie vengeance: Olivette serait bien mieux le fait d'un brave Gentilhomme comme vous, du pere de la Noblesse.

CORIDON.

Jarnigoi, c'est ce que je viens de penser.

SILÈNE.

On m'arrachera plutôt la vie qu'Olivette.

CORIDON.

Comment donc! Il raisonne encore cet animal là! Qu'on le boutte en lieu de sûreté.

MERCURE *à part.*

En attendant, qu'on bâtisse des pri-

ſons. Courage, M. de la Coridoniere : Vous faites bien, morbleu, d'introduire la ſubordination parmi les hommes.

CORIDON.

Çà m'eſt venu tout-d'un-coup. J'ai ſongé qu'il était bien de commander aux autres.

MERCURE.

Ah la Boëte ! la Boëte ! Ma foi, Monſieur Coridon a eu le gros lot.

CORIDON *à Olivette.*

Çà, ma poulette, je vous prens pour ma ménagere ; vous ne pardrez pas au change. . . Vous varez toutes les femmes du pays au-deſſous de vous, & on vous portera la queue.

Olivette & Mira ſa mere reçoivent avec tranſport des offres ſi brillantes, & Mercure conſeille à Coridon de s'emparer d'une vaſte étendue de pays pour ſe former une belle terre ſeigneuriale.

CORIDON.

Bon, rien n'eſt ſi aiſé : qui peut m'en empêcher ? J'ai la force en main.

MERCURE.

Point de violence, quand on peut

prendre un moyen plus honnête. Vous n'avez qu'à établir de certains Officiers qui vous mettent juridiquement en poſſeſſion de toutes les terres que vous voudrez ſouffler à vos voiſins.

CORIDON.

Mais, où trouverai je ces Officiers ?

MERCURE.

Je vous les ferai venir du Maine & de la Normandie, où la chicane eſt allée s'établir au ſortir de la Boëte de Pandore.

Pierrot arrive joyeux, en tenant par la main Chloé qu'il vient d'épouſer. Il veut, dans ſon tranſport, embraſſer Coridon, qui lui a dit qu'il allait auſſi épouſer ſa couſine Olivette; mais celui-ci le repouſſe avec dedain, & Pierrot en eſt étonné. Mercure lui conſeille de ſe tenir toujours dans le reſpect, s'il veut être toujours couſin. Chloé n'eſt pas mieux reçue d'Olivette ſa couſine, & Coridon les quitte avec mépris, en diſant à ſa future : Retirons-nous, Madame, oublions que j'avons ces canailles-là pour parens.

Des Païſans & des Païſannes viennent pour exprimer, par des danſes ca-

racteriſées, les Vices, qui n'ont pas paru dans les ſcènes. L'agile Antoni, excellent Sauteur, ſe diſpoſe à danſer l'ivrogne pour montrer que l'Intempérance, ſortie de la Boëte de Pandore, n'eſt pas le moindre des vices, lorſqu'Arlequin l'arrête pour obſerver à ſes camarades qu'il leur eſt défendu de danſer; enſuite adreſſant la parole aux Spectateurs, il leur fait cette harangue.

Meſſieurs, nous vous avions préparé un divertiſſement complet; mais l'Envie, qui eſt ſortie de la Boëte de Pandore pour aller à l'Opéra, nous oblige à vous donner des Comédies toutes nues.

N'épargnez donc pas l'indulgence
A des Acteurs infortunés
Qui ſont aujourd'hui condamnés
A ſupprimer le chant, la danſe;
Et qui pis eſt, les décorations.
Cette ſuppreſſion, ma foi, n'eſt pas petite;
Les danſes & les chants ſont, dit-on, le mérite.
De nos voiſins les Hiſtrions.
Plaire à l'eſprit eſt donc notre unique reſſource;
Si nous nous tirons bien d'un ſi grand embarras,
Ce ne ſera par ma foi pas
Voler l'argent de votre bourſe.

Ainſi, Meſſieurs, cette piéce finira un

peu froidement, puiſque nous n'avons pas la permiſſion de vous chanter les couplets que nous allons vous réciter.

Vaudeville.

Mere qui vit trop librement
Devant ſa fille, neuve encore,
Ouvre au tendron imprudemment
La Boëte de Pandore.

Deux amans vivent dans l'erreur :
Tout eſt charmant quand on s'adore ;
Mais l'hymen ouvre par malheur
La Boëte de Pandore.

Cachez ſi bien vos ſoins jaloux,
Que votre femme les ignore,
N'ouvrez point, indiſcrets époux,
La Boëte de Pandore.

Cette piéce qui réunit la plus grande gaité à la plus excellente morale, eſt de le Sage, Fuzelier & d'Orneval, digne d'être jouée ſur le Théatre Français. Elle ne put manquer d'avoir le plus grand ſuccès ſur celui de l'Opéra Comique.

LE JEUNE VIEILLARD.

Opéra Comique en trois actes, en proſe,
25 Juillet 1722.

La ſcène ſe paſſe dans une maiſon de plaiſance de Cauſon, près de Surate, & le Théatre repréſente une belle cour au fond de laquelle il y a un périſtile magnifique.

Adis Eſclave, favori de Cauſon, fameux cabaliſte, eſt ſi fort attaché à ce Patron, qu'il ne veut pas ſe laiſſer racheter par Arlequin, qui eſt venu exprès pour cela de la part d'un de ſes oncles. Il eſpére acquérir toutes les ſciences de ſon maître & ſuccéder à tous ſes tréſors. Cauſon arrive & lui apprend qu'il va le quitter pour un an, afin de s'enfermer pendant ce tems dans la caverne de la Montagne Rouge, où il doit encore découvrir de nouveaux ſecrets dans des livres qui y ſont enfermés. Il lui recommande ſa maiſon, & ſur-tout ſa maîtreſſe. Farzana, cette jeune perſonne, arrive & paraît beaucoup regretter la préſence de ſon amant ſuranné.

Zorque, eſclave hideux & contrefait, mais d'un eſprit vif & d'un caractere joïeux, entreprend de la conſoler.

Farzana croit d'abord que la déclaration d'amour qu'il lui fait n'eſt qu'une plaiſanterie pour la diſtraire de ſon chagrin; mais elle ne peut plus douter de la témérité de cet Eſclave, & elle le congédie; il eſt remplacé par Adis, dont les conſolations ont un ſuccès plus favorable: car après quelques légers détours elle ne lui cache point la tendreſſe qu'elle a priſe pour lui. Adis, toujours pénétré des ſentimens de la plus vive reconnaiſſance pour ſon maître, reçoit cette déclaration avec un grand embarras. Farzana perſiſte, & Adis ſe jette à ſes genoux pour la prier de renoncer à cette idée coupable. En ce moment Cauſon, amené par Torgut, le ſurprend, & trompé par la ſituation où il trouve Adis & par le ſens équivoque qu'Adis adreſſe à l'infidèle Farzana, il entre dans une grande fureur. Il fait quelques geſtes cabaliſtiques: auſſi-tôt l'air s'obſcurcit; les vents ſifflent; le tonnerre gronde; la terre tremble; le palais ſe change en un déſert, & Cauſon frappe de ſa baguette Adis, qui devient tout-à coup un Vieillard: ſon dos ſe courbe; ſon

front ſe ride ; une barbe blanche lui ſort du menton, & ſes habits ſe changent en haillons. Envain, d'une voix caſſée, il ſupplie ſon maître de l'écouter : celui-ci n'ajoute point de foi à toutes ſes proteſtations, & lui dit qu'il n'en croira que ſon art ; en effet il fait une nouvelle conjuration, qu'il aurait dû faire d'abord, qui lui apprend l'innocence d'Adis. Il en marque des regrets d'autant plus vifs qu'il ne peut réparer ce qu'il a fait & rendre à ſon jeune Eſclave ſa premiere figure, à moins que ce malheureux ne trouve une fille au-deſſous de vingt ans qui devienne amoureuſe de lui. Cette reſſource paraît impoſſible à Adis ; mais Cauſon n'en déſeſpére pas attendu le caprice des femmes ; & après avoir pardonné à Torgut ſa trahiſon, à la ſollicitation d'Adis, il charge ce méchant Eſclave de publier à Surate qu'un riche vieillard deſire ſe marier, & que toutes filles au deſſous de vingt ans peuvent ſe préſenter. Arlequin, qui revient de la ville avec une valiſe, ne veut pas reconnaître ſon maître qui lui apprend la cauſe de ſon malheur & le ſeul remède qu'il y ait. Un Marchand d'Eſclaves paraît ſuivi d'un grand nombre, & Comodis lui propoſe de les acheter. Il

leur fait donner un échantillon de leurs talens par des chants & des danſes qui terminent le premier acte.

La ſcène change ; elle ſe paſſe à l'hôtel de Cauſon, à Surate, & le Théatre repréſente un riche appartement, dans le goût des Indes. Torgut, qui a exécuté avec promptitude les ordres de Cauſon, apprend à Arlequin que les filles accourent de tous côtés pour obtenir, non le cœur du Vieillard, mais ſes écus. Il en paraît deux, Fatime & Cadige, jeunes payſannes, dont la derniere a peine à ſe réſoudre à un tel mariage. Adis paraît, & eſt frappé de la vue de Cadige, qu'il a vue & qu'il aime depuis quelque tems ; mais Cadige n'éprouve pas, à beaucoup près, le même plaiſir, & elle ne lui cache point ſa répugnance. Elle lui avoue même, avec ingénuité, qu'elle aime un jeune Eſclave nommé Adis, qu'elle a vu, il y a quelques jours dans le même hôtel. Adis eſt tranſporté de cet aveu, mais il n'en reſſent que plus cruellement ſa circonſtance ; il dit à la jeune Cadige qu'il eſt le grand-pere de cet Adis, & lui promet de lui donner en mariage lorſqu'il ſera de retour d'un petit voyage qu'il vient d'entreprendre, & la jeune

fille conſent à demeurer avec le Vieillard ; & elle l'aſſure même qu'elle ſe ſent beaucoup d'amitié pour lui. Il l'a fait conduire dans le ſérail, & ordonne qu'on la ſerve avec la plus grande diſtinction. Il apprend ce qui ſe paſſe à ſon valet Arlequin, & lui fait part des eſpérances qu'il a que Cadige pourra confondre les images dans ſon eſprit, & l'aimer tel qu'il paraît. Arlequin penſe que les femmes trouvent ſouvent des Vieillards dans de jeunes gens, mais qu'elle ne cherche jamais de jeunes gens dans les Vieillards. Quoi qu'il en puiſſe arriver, Adis ſort pour préparer une fête brillante à la jeune Cadige, dont il eſpére toujours ſa métamorphoſe. Arlequin le regarde aller d'un air de compaſſion. Le vieux Banon amene ſa jeune fille Anime pour être préſentée à Adis. Comme elle a été bien inſtruite, elle montre beaucoup de tendreſſe pour le Vieillard ; mais comme elle n'eſt que feinte, Adis reſte toujours dans le même état. Pluſieurs autres filles ſont également amenées par leurs meres ; font les mêmes grimaces ; feignent les mêmes tranſports, mais ne changent rien au ſort du pauvre Adis qui les congédie avec indignation. Toutes ces ſcènes ſont

très-plaisantes par la maniere dont elles sont dialoguées ; mais on ne pourrait en donner une idée qu'en les copiant toutes entieres.

La jeune Cadige revient richement parée ; & plus sincere que les autres, elle montre son impatience pour le retour du jeune Adis. Adis lui répond qu'il ne tient qu'à elle de l'avancer, & il lui apprend la triste cause de sa métamorphose & le remède qu'elle peut y apporter. Cadige, avec sa bonne foi ordinaire, lui avoue qu'elle craint fort qu'il ne change jamais de figure ; cependant le désespoir d'Adis la touche, mais ce n'est que de compassion. Toute cette scène est faite avec beaucoup d'adresse, & Adis augmente l'intérêt de Cadige, en lui faisant craindre qu'il ne soit désenchanté par une autre qu'il sera obligé d'épouser par reconnaissance. Cette idée la détermine à le suivre dans un voyage dont il espére obtenir sa guérison. Ils se disposent à partir ; mais on exécute auparavant la fête qu'il a ordonnée pour sa chere Cadige.

Au troisiéme acte le Théatre représente une Isle. L'Orchestre joue une tempête, pendant laquelle on voit un vaisseau qui lutte contre les flots, & qui

porte Adis, Cadige, Arlequin & Surlumencé. Ils ſont tous de grands cris. Enſuite le vaiſſeau diſparaît. Un moment après viennent Adis, Cadige & Arlequin. L'Iſle dans laquelle ils ſont abordés eſt celle des Vieillards, où l'on ne fait aucun cas de la jeuneſſe, & où les plus décrépits ſont les plus eſtimés. Deux Inſulaires ſe ſaiſiſſent avec violence d'une vieille Eſclave, qui eſt à la ſuite d'Adis, & traitent avec mépris la jeune Cadige, qu'ils prennent pour la ſervir. On s'empare auſſi d'Adis, afin de le préſenter à la Reine, dont il ne peut manquer d'être le favori. Arlequin commence déja à en éprouver le crédit par un beau diamant qu'un garde lui donne pour obtenir ſa protection, & un Financier vient le prier de lui faire obtenir la ferme des lunettes, qui eſt la plus conſidérable du Royaume, parce que la Reine vient d'y réunir celle des bequilles & des cannes-à-bec de Corbin. Le Financier lui promet en reconnaiſſance deux mille roupies, qui ſont naturellement la monnoie des Vieillards. Arlequin eſt encore accueilli par une Marchande d'eſſence & de pomade, dont l'effet eſt de faire venir les rides aux jeunes gens & leur faire blanchir la

barbe & les sourcis. Elle l'en frotte malgré lui, & il la chasse à coups de batte. Un jeune homme de l'Isle, qui sort du collége, vient aussi lui demander sa protection ; & comme il se sent des talens pour le théatre, il le prie de le faire entrer dans la troupe de la Reine, où on le refuse, parce qu'il n'a encore que 60 ans ; mais comme il n'a point de roupies à donner à Arlequin, il n'en peut rien obtenir. La Reine de l'Isle vient ensuite avec Adis, lui fait une déclaration qui lui paraît très ridicule ; mais il est bien étonné lorsqu'il voit apporter le trône, qu'elle l'y fait asseoir, & que tout se prépare pour son couronnement.

Quatre Vieillards forment une danse. Après laquelle les deux enfans vont saluer Adis. Le Prince lui présente le sceptre, & la jeune Princesse lui met la couronne sur la tête.

Le Princesse est transportée d'amour, & Adis reprend tout-à-coup sa figure de jeune homme. Alors elle fait un cri, & tous les peuples disparaissent. La Princesse entre dans une fureur aussi grande qu'une femme qui verrait ses espérances trahies, en trouvant un vieillard dans un jeune homme qui lui ferait éprouver le sort de Tantale. Elle menace Adis de

le faire mourir avec toute ſa ſuite ; mais on entend un grand coup de tonnerre, & Cauſon paraît environné de Génies. Il apprend à Adis tout ce qu'il a fait pour réparer ſa faute en le faiſant échouer dans cette iſle, & il l'unit à la jeune Cadige en leur promettant d'employer toute ſa ſcience pour faire leur bonheur. Les Génies de la ſuite de Cauſon forment des danſes qui terminent la piéce.

Cette piéce, qui eſt de le Sage, d'Orneval & Fuzelier, eſt tirée des Contes Perſans. Elle fut repréſentée par les Comédiens Italiens ſur leur Théatre de la Foire Saint-Laurent ; ce qui était la faire regarder comme une piéce appartenante au Théatre de la Foire, d'autant plus qu'elle a été imprimée dans le recueil des anciens Opéra Comiques.

L'ENCHANTEUR MIRLITON.

Prologue en prose & en Vaudevilles,

21 *Juillet* 1725.

Olivette & Mézetin, Ambassadeurs de l'Opéra Comique, viennent chez l'Enchanteur Mirliton lui demander des piéces pour leur Théatre. Olivette parle ainsi de son pouvoir à Mézetin.

AIR : *Le bon Branle.*

C'est lui qui, de tout l'Univers,
Met les ressorts en branle ;
C'est lui le mobile des concerts ;
C'est lui qui, dans nos jeux divers,
Mene toujours le branle.
Sans lui, tout irait de travers ;
Sans lui, point de bon branle.

MÉZETIN.

AIR : *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

A son palais en diligence,
Frappons, pour avoir audience.

OLIVETTE *le retenant.*

Arrête, soit plus circonspect ;

Avec un Seigneur de ſa ſorte,
Il faut aller, plein de reſpect,
Doucement gratter à ſa porte.

Mirliton paraît, & les députés lui peignent le mauvais état de l'Opéra Comique, dont la perte entraînera néceſſairement celle de l'Opéra, qui ne ſe porte pas trop bien.

MIRLITON.

AIR : *Attendez à demain au ſoir.*

Tout Paris croit que l'Opéra
De ſanté crévera, *bis.*
En dépit des dérangemens
De tous les Elémens. *bis.* (1)

Mirliton, pour ſatisfaire à la demande de l'Opéra Comique, évoque le Demon Coupletgor.

On entend jouer, par un violon ſeul derriere le théatre, dans le goût des Chanteurs du Pont-Neuf, l'air courant. La petite Manon & Arlequin, tout couverts de livres bleus, arrivent à la fin de cette burleſque ritournelle, chantant, danſant & jouant du violon.

(1) On jouait en ce tems-là le *Ballet des Elémens*; & de plus, il pleuvait continuellement.

Coupletgor paraît & demande à l'Enchanteur ce qu'il y a pour ſon ſervice. Mirliton lui demande des piéces pour l'Opéra Comique. Coupletgor tire de ſon havreſac deux cahiers ; le premier, intitulé : *le Temple de Mémoire ;* & l'autre, *les Enragés.* Coupletgor fait danſer ſa ſuite, & le prologue finit par un Vaudeville, dont voici deux couplets.

Vous avez un fâcheux procès,
Et pour vous de grande importance ;
Près de Thémis un doux accès
Pourrait abréger votre inſtance.
Plaideurs, pour avoir audience,
A qui vous adreſſera-t'on ?
C'eſt à l'Enchanteur Mirliton.

Sans avoir, par de beaux écrits,
Gagné l'eſtime de la France,
Vous voulez près des beaux eſprits
Subitement prendre ſéance :
Pour avoir le don d'éloquence,
A qui s'adreſſera-t'on ?
C'eſt à l'Enchanteur Mirliton.

LE TEMPLE DE MÉMOIRE.

Opéra Comique, en un acte, en proſe, mêlé de Vaudevilles.

La ſcène ſe paſſe au bas d'une montagne, ſur laquelle eſt bâti le Temple de Mémoire; il paraît eſcarpé de tous côtés.

La Folie apprend à Pierrot le deſir qu'elle a de ſe marier, mais elle ſe plaint qu'aucun mortel ne s'empreſſe de s'unir avec elle. Pierrot lui dit qu'elle doit faire comme les filles à marier; qu'elle cache tous ſes défauts, ou du moins qu'elle les déguiſe ſous d'autres noms, & qu'au lieu de continuer à ſe faire appeller la Folie, elle ſe nomme la Gloire. La Folie ſaiſit cette idée, &, pour la mettre à exécution, elle appelle la Renommée qui lui promet d'exécuter ſes ordres, & lui aſſure le ſuccès de ſon entrepriſe. D'un coup de ſa marote, la Folie bâtit le Temple de Mémoire, qui s'éleve à l'inſtant ſur le ſommet du mont eſcarpé. Le premier qui ſe préſente eſt un Conquérant, qui

met tout ſon plaiſir à piller, à ſaccager, à brûler, enfin à détruire les Humains.

PIERROT.

L'étrange caractère !
Pour moi je dis qu'il eſt moins doux
D'en tuer que d'en faire,
Lanla,
D'en tuer que d'en faire.

Le Conquérant explique à Pierrot ce que c'eſt que le droit de conquête qui, avec force canon, diſpoſe librement du bien d'autrui. La Folie paraît ſous l'extérieur de la Gloire : le Conquérant lui parle de la paſſion qu'il a pour elle, & elle lui promet ſa main en le priant d'aller l'attendre dans le Temple de Mémoire, parce que ſon deſſein eſt d'examiner tous ceux que la Renommée lui enverra, afin de choiſir le plus fou d'entr'eux. Celui qui paraît le premier enſuite, eſt un Meûnier richement vêtu qui, ayant fait une fortune conſidérable, veut acheter de l'honneur, après avoir acheté la Terre de ſon Seigneur. La Folie l'envoie encore au Temple de Mémoire, & il eſt remplacé par un Peintre qui meurt de faim, mais qui eſt encore plus altéré de gloire. Il eſt

envoyé avec les autres, & eſt remplacé par pluſieurs Poëtes qui ont tous compoſé des poëmes depuis peu de tems. Ce ſont les Auteurs de Clovis, de la Ligue, de Fernand Cortez, & enfin celui de Cartouche. Tous ces Ouvrages paraiſſaient depuis très-peu de tems, & il ſemblait que l'épique fût une maladie contagieuſe. Le Conquérant, le Meûnier & le Peintre, impatientés, reviennent tous, la preſſent de tenir la promeſſe qu'elle leur a donnée. Alors elle déboutonne ſa robe de Gloire, pour faire voir ſon habit de Folie qui eſt deſſous, & leur chante :

AIR : *Je vous donne le Rondeau.*

Que la folie
Vous montre votre vanité, *bis.*
La gloire, à qui l'hymen vous lie,
N'eſt autre choſe, en vérité,
Que la folie.

La Folie prétend épouſer tous les Mortels ſous le nom de la Gloire, ce qui lui fait eſpérer que tous les jours ſeront pour elle des jours de noces. Ses Suivans forment des danſes qui ſont terminées par un Vaudeville.

LES ENRAGÉS.

Opéra Comique, en un acte, en prose & en Vaudevilles.

La scène se passe à Dieppe, & le théâtre représente la Mer dans le fond, &, sur le devant, une hôtellerie qui a pour enseigne le Chien verd.

M. Gabbanon, célebre Médecin Anglais, qui vient s'y établir, guérit radicalement toutes les rages de corps & d'esprit. On lui amene des filles possédées de la rage d'amour, & des maris attaqués de celle de la jalousie : il guérit les derniers avec du vin, & les premieres en les mariant. On amene un Poëte furieux dans une cage de fer : on l'a ainsi enfermé parce qu'il mordait tout le monde ; & M. Gabbanon qui désespére de le guérir, dit qu'il n'y a d'autre remede que de l'étouffer. Le Poëte casse les barreaux de sa cage, & se sauve. Une fille que son pere refuse de marier, feint aussi d'être enragée ; & le Médecin, qui est d'intelligence, trouve le moyen de la faire épouser à celui qu'elle aime.

Cette Piéce eſt terminée par une Danſe de Matelots, & par le Vaudeville ſuivant :

Un Robin du plus bas étage,
Plein d'une ſotte vanité,
Laiſſe regner dans ſon ménage
Un peu trop de frugalité,
Pour ſoutenir un équipage.
Chacun a ſa rage.

Un Bourgeois, que l'échevinage
Et de gros biens ont enivré,
Veut, pour illuſtrer ſon lignage,
Se donner un gendre titré ;
Il veut que ſa fille ait un page.
Chacun a ſa rage.

Une Veuve, déja ſur l'âge,
Chaque jour intente un procès,
A quelqu'un de ſon parentage ;
Et la plaideuſe mange en frais
Tous les fruits de ſon mariage.
Chacun a ſa rage.

De ſon épouſe belle & ſage,
Un jeune Seigneur dégoûté,
Va dans les foyers rendre hommage
A quelque Romaine beauté,
Dont les attraits ſont au pillage.
Chacun a ſa rage.

Ces

Ces deux Piéces, ainſi que le Prologue qui les précéde, ſont de le Sage, d'Orneval & Fuzelier. La premiere parut d'une morale très-gaie & très-agréable; mais la ſeconde, ainſi que le Prologue, ſemblait n'être faite que pour dire beaucoup de mal des Ouvrages & des Auteurs de ce tems: & quelques ſuccès qu'elles euſſent pu avoir, elles auraient rapporté plus de honte que de gloire à leurs Auteurs.

LE SAUT DE LEUCADE.

Opéra Comique, en un acte, en proſe, mêlé de Vaudevilles & ſuivi d'un Divertiſſement, 3 Juillet 1726.

Le théâtre repréſente le Promontoire de Leucade: Arlequin s'y trouve ſans qu'on ſçache par quel haſard, & y trouve de même Marton ſa Maîtreſſe. Mais cette fille, qui a certaines raiſons pour garder l'*incognitò*, lui ſoutient qu'elle n'eſt point Marton, mais Mirtillis, Confidente de la Prêtreſſe d'Apollon. Elle ajoute que cette éminence qu'on apperçoit eſt le fameux Promontoire de

Leucade, d'où ſe précipitent les Amans infortunés qui veulent ſe guérir de leur paſſion. Puiſque tu es dans ce cas, continue-t elle, je te conſeille de faire galamment ce ſaut, qui t'illuſtrera autant que le gain d'une bataille, ou un entrechat fait avec grace. Arlequin héſite beaucoup à prendre ce parti; la Prêtreſſe eſt obligée de lui citer des exemples célébres pour le déterminer.

Arlequin reconnaît Scaramouche ſon ancien ami, à qui il fait part de ſon deſſein : Scaramouche veut l'en diſſuader, & n'en pouvant venir à bout, il le recommande à Gondolin, Matelot de Leucade, dont l'emploi eſt de pêcher les malheureux qui ont fait le ſaut. Je le veux bien, répond Gondolin, pourvu qu'il ſoit diſcret.

GONDOLIN.

AIR : *Je ne ſuis né ni Roi, ni Prince.*

Que là-haut il n'aille pas braire
Et ſcandaliſer le vulgaire;
Empêchez-le de larmoyer
Pour ſes intérêts, pour les nôtres.
Et s'il ne veut pas ſe noyer,
Qu'il n'en dégoute pas les autres.

Eraſte, Petit-Maître Français, en-

treprend le voyage de Leucade par pure charité. C'eſt moi, dit-il à Gondolin, qui vous ai donné le plus d'occupation : plus de vingt aimables filles ont déja fait le ſaut pour l'amour de moi, & j'ai pitié d'une infinité d'autres qui ſeraient contraintes à ſuivre un ſi dangereux exemple.

ERASTE.

AIR : *Vous parlez gaulois.*

Dès que j'aborde quelque Dame,
Auprès de moi ſon cœur s'enflamme.

GONDOLIN.

Peſte il y fait chaud.

ERASTE.

Mon mérite, qui tout abrége,
N'a pas le tems de faire un ſiége,
Je prends tout d'aſſaut.

GONDOLIN.

AIR : *Landerirette.*

Oh ! par ma foi, l'amour eſt mal
S'il n'a pas un autre arſenal,
Landerirette,
Il ne paraît pas bien muni,
Landeriri.

D. Diégue, vieil Eſpagnol, ſe préſente enſuite : le motif qui le conduit eſt bien différent de celui du Cavalier Français. Il aime la jeune Liſette, ſon mariage eſt conclu avec le pere de cette Belle; mais il aime mieux faire le ſaut, que de forcer la répugnance de ſa Maîtreſſe.

D. DIÉGUE.

AIR : *Reveillez-vous.*

Depuis un an je lui fais grace ;
Si je l'avais bien réſolu. . . . .

GONDOLIN.

Depuis un an, à votre place
Un vieux Français ſerait cocu.

D. DIÉGUE.

AIR : *Vous m'entendez-bien.*

Et l'excès de ma flamme, hélas...

GONDOLIN.

C'eſt que la belle ne croit pas
Que votre ardeur parfaite...,

D. DIÉGUE.

Hé bien !

GONDOLIN.

Aux excès soit sujette ;
Vous m'entendez bien.

LISETTE *entre & chante.*

AIR : *Les filles de Nanterre.*

Ah ! quelle extravagance,
Qu'osez-vous déclarer ?
Vous n'êtes pas je pense,
En âge d'espérer.

Le petit Toinillon, Amant de Lisette, ose, malgré la faiblesse de son âge, tenter l'aventure.

TOINILLON.

AIR : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

Vous me donnez un collégue,
Qui ne me va nullement.
Oui, le Seigneur Dom Diégue,
Ne me vaut pas sûrement ;
Car tous les jours, ma charmante,
Il décline & moi j'augmente.

LISETTE.

J'ai mauvaise opinion
De votre augmentation.

TOINILLON.

AIR : *Pierre Bagnolet.*

Morbleu que j'ai d'impatience !
De n'être plus petit enfant !
Vous auriez plus de complaiſance
Pour Toinillon, s'il était grand.
S'il était grand, *bis.*
Vous ne le verriez pas, je penſe,
Avec un air indifférent.

L'Auteur a placé, dans les ſcènes ſuivantes, une critique faite à la hâte de la Tragédie d'Œdipe de M. de la Motte, & celle de Pyrrhus de M. Crébillon. Œdipe ſe confiant ſur ſon Taliſman, (c'eſt le nom d'une petite Comédie de M. de la Motte qui paraiſſait en même tems,) ſe précipite & coule bientôt à fond. A l'égard de Pyrrhus, il eſſuie quelque bouraſque, mais il a le bonheur de ſe ſauver à la nage.

Marton revient accompagnée de Liſette & du petit Toinillon. Elle conſeille à cette Belle de ſe rendre aux volontés du vieux Diégue. C'eſt, ajoute-telle, le ſeul moyen d'accorder les intérêts de vous trois.

MARTON.

AIR : *La Pétarde.*

Allez vous mettre en ménage,
Et bientôt un doux veuvage
De votre vieux perſonnage
Vous défera,
Et ce petit là,
Pour un ſecond mariage,
Grandira.

Il ne reſte plus qu'à fixer le ſort d'Arlequin. Marton, quoiqu'obligée de ſe démaſquer, s'obſtine à vouloir que ſon Amant faſſe le ſaut. Arlequin irréſolu, va, revient, & ſe détermine enfin à obéir.

ARLEQUIN *prêt à ſauter.*

AIR : *Lonla.*

Ecoute, ingrate Marton,
Je vais faire tout de bon,
Comme tu le vois
Le ſaut diſcourtois,
Et ſans en rien rabattre.

(*Il prend ſa ſecouſſe en deux fois.*)

SCARAMOUCHE.

Quoi! tu t'y reprens par deux fois?

ARLEQUIN.

Je vous le donne en quatre.

GRIVOIS.

Je vous le donne en quatre.

Marton ſentant quelques ſcrupules, prie Gondolin de repêcher ſon Amant avec ſon croc, mais de prendre bien garde de le mutiler. Arlequin reparaît dans le moment pour faire ceſſer ſon inquiétude. Heureuſement, dit Scaramouche, c'eſt un homme de paille qui a fait la culbute à ſa place. Marton eſt ſatisfaite de l'épreuve, & les Matelots & Matelottes viennent célébrer les noces d'Arlequin avec Marton, & de D. Diégue avec Liſette, ſuivies d'un Vaudeville, dont voici deux couplets :

Venez, jeunes amans,
Au cœur malade,
Sans perdre de momens
Droit à Leucade;
Et tôt, tôt, tôt,
Et ziſte & zeſte,
Et vîte & preſte,
Faites le ſaut.

Un Caiſſier fort épris
D'une Coquette,

Chefement à Paris
Fit cette emplette ;
Sa caiſſe auſſi-tôt,
Et ziſte & zeſte,
Et vîte & preſte,
Ne fit qu'un ſaut.

Lorſque Fuzelier fit cette piéce, il paraît qu'il n'était pas trop inſtruit de ſon Sujet, ni de la maniere dont il le traiterait. Il la donna avec l'*Amour brutal*, autre Opéra comique, qui ne fut joué qu'une ſeule fois ; & le tout était précédé d'un Prologue qui ſervait de Compliment d'Ouverture, & qui vraiſemblablement aurait été celui de la Clôture, ſi les Entrepreneurs n'avaient rien eu de mieux à donner.

LES PÉLERINS DE LA MECQUE.

Opéra Comique, en trois actes, en Proſe, mêlé de Vaudevilles.

Le théâtre repréſente une Place publique de la ville du Caire.

Arlequin, Valet d'Ali, Prince de

Balſora, maudit l'Amour qui, depuis deux ans, fait courir ſon Maître de Province en Province, & le réduit à la mendicité.

Un Calender l'accueille, & en eſt fort mal reçu lorſqu'il lui demande l'aumône, parce qu'il n'a pas ſeulement de quoi faire chanter un Aveugle. Le Calender l'invite à quitter ſon Maître, & à embraſſer ſa profeſſion. Arlequin accepte avec joie la propoſition, & il eſt à l'inſtant revêtu d'une robe que le Calender portait dans ſa beſace.

M. Vertigo, Peintre Français, arrive & les ſalue. Cet homme a été ſi malheureux avec ſa femme, qu'auſſitôt qu'il entend prononcer les mots de *marier*, de *mariage*, il entre dans une fureur que l'on ne peut calmer qu'en lui parlant de couleurs & de peinture. Cet homme ſingulier s'annonce ainſi modeſtement :

Mon pinceau tout divin, par ſa docte impoſture,
Semble, en vous ſéduiſant, ſurpaſſer la nature ;
Mes traits ſont pour les yeux autant d'accords touchans,
Qu'à l'oreille ravie en offre les doux chants.
Auſſi dans mes tableaux, d'un deſſein très-ſévere
Voit-on regner par-tout le mâle caractere ;

Proportion de corps, juſteſſe de contours;
Ménagement exact des ombres & des jours;
Vives expreſſions, attitudes ſçavantes;
Et l'on dirait, à voir mes figures parlantes,
Qu'en autre Promethée, illuſtre audacieux,
J'ai, pour les animer, volé le feu des Cieux.

M. Vertigo peint des perſpectives qui ont deux lieues de long; il peint auſſi le bruit du canon, & il a mis dans un payſage un torrent qui renverſe tout ce qu'il trouve, & un petit ruiſſeau qui fait cli, cla, clo, clou. Arlequin qui l'a déja troublé pluſieurs fois, en lâchant indiſcrétement le mot de *mariage*, s'aviſe encore de lui dire que, pour faire d'auſſi belles choſes, il faut ſçavoir bien marier les couleurs.

Vertigo entre en fureur, le renverſe, & court comme un inſenſé, ſans plus vouloir entendre parler de peinture. Ali arrive, & Arlequin déguiſé va lui demander l'aumône. Il le reconnaît à la fin, & le Calender reconnaît auſſi le Prince de Balſora dont il eſt né le Sujet, & dont il a quitté le pays pour une mauvaiſe affaire, quelque tems après qu'Ali fut obligé de fuir, pour ſe dérober à la fureur de ſon frere qui venait

de monter ſur le Trône. Arlequin apprend au Calender que le Prince, ſon Maître, a encore une autre raiſon pour garder l'*incognitò*, parce qu'étant amoureux & aimé de Rezia, fille unique du Sophi, cette Princeſſe a mieux aimé mourir que de ſe réſoudre à épouſer le Grand Mogol, qui la demandait en mariage. Arlequin & le Calender preſſent le Prince de prendre le même parti.

Un Eſclave, nommé *Balkis*, l'aborde avec myſtere, & lui apprend qu'il a touché le cœur d'une Belle qui l'a vu la veille ſous les fenêtres du ſérail, & qui lui a déja fait préparer une maiſon dans laquelle ils ſeront prévenus dans leurs moindres déſirs. Cette inconnue eſt aimée du Sultan à qui elle le préfére ; mais Ali, toujours fidele à la mémoire de ſa Princeſſe, refuſe les offres de l'Eſclave. Arlequin lui demande les clefs de la maiſon, & y entre pendant que Balkis preſſe encore Ali de voir ſa Maîtreſſe. Arlequin revient un moment après tout barbouillé de crême, & mordant dans un ſauciſſon dont il a la bouche pleine ; & voyant que ſon Maître ne veut pas abſolument entrer dans la maiſon, le charge ſur ſes épaules & l'y porte mal-

gré lui. Balkis sort pour avertir sa Maîtresse de tout ce qui s'est passé, & le théâtre change. Il représente une grande Salle dans le goût des Indes : on y voit entrer plusieurs Esclaves de l'un & de l'autre sexe, qui dansent & chantent :

Les revenan-bons du bel âge,
Quand on en sçait bien profiter,
Valent mieux qu'un riche héritage
Que la fortune peut ôter.
Jeune & beau garçon qui voyage
Trouve toujours à bien gîter.

Ali ouvre le second Acte dans la même Salle avec Arlequin, dont les importunités l'ont déterminé à voir la Dame. Elle paraît, & lui déclare sa tendresse sans cérémonie, & Ali y répond avec froideur, & ne lui cache point qu'il ne peut oublier le souvenir de sa Maîtresse. Dardané, au lieu de s'en offenser, éclate de rire, & leur apprend qu'elle n'est que la Suivante de celle qui va bientôt se présenter à lui. On voit paraître Amine appuyée sur Balkis : Amine, après l'avoir salué avec bonté, lui dit :

AIR : *La curioſité.*

On dit que vous pleurez d'une maîtreſſe morte
La beauté.
Peut-on trop admirer d'une douleur ſi forte
La rareté ?
Franchement, j'ai de voir un amant de la ſorte
La curioſité.

Amine paraît lui plaire davantage, elle le preſſe, il ſoupire ; mais l'image de Rezia vient s'offrir à ſon cœur, & triomphe de la préſence d'Amine qui s'en apperçoit & s'irrite : Arlequin fait tout ce qu'il peut pour excuſer ſon Maître.

AMINE.

AIR : *Attendez à demain au ſoir.*

Envain vous voulez l'excuſer,
On ne peut m'abuſer. (*bis.*)

ARLEQUIN.

Attendez juſques à ce ſoir,
Il fera ſon devoir (*bis.*)

Amine montre une grande colere, & finit comme Dardané par un grand éclat de rire, que ſa Maîtreſſe la vengera de l'outrage qu'il vient de lui faire. Arlequin va juſque dans la couliſſe par où

la Favorite doit entrer, & revient plein d'effroi en faisant de grands cris & des culbutes ; il saisit Ali & l'entraîne de façon qu'il l'oppose à Rezia qui entre. Ali, agréablement surpris, court au devant d'elle ; &, après les premiers transports, elle lui apprend qu'elle a feint d'être morte pour ne pas épouser le Mogol, & qu'avec le secours de sa nourrice, elle a trouvé le moyen de s'échaper du sérail pour le suivre, mais qu'elle a été prise par un Corsaire qui l'a vendue au Sultan. Elle n'oublie pas de lui dire que ce Prince l'a toujours traitée avec beaucoup de respect, & propose à son Amant de profiter de son absence pour s'échaper. Arlequin, qui a pris Rezia pour une Ombre, a bien de la peine à se résoudre de l'approcher ; mais elle le prend par les mains, & lui dit :

AIR : *Quand le péril est agréable.*

Que le courage te revienne.

ARLEQUIN.

Vous m'ôtez ma timidité ;
Vos mains ont une fermeté,
Qui rappelle la mienne.

Les Esclaves de Rezia forment des

danſes & chantent le bonheur des amans, lorſqu'Amine arrive, toute eſſouflée, les avertir que le Sultan eſt revenu de la chaſſe; qu'il l'a cherchée avec impatience, & que ne la trouvant point, il eſt entré dans une colere horrible; & qu'un Eſclave lui a découvert tout le myſtère. Balkis propoſe de profiter de l'obſcurité de la nuit pour fuir, & Arlequin leur conſeille de ſe retirer chez les Calenders, où ils paſſeront pour des Pélérins de la Mecque. Ces avis ſont acceptés, & ils décampent tous.

Au troiſiéme acte, le théatre repréſente une grande ſalle du Caravanſerail. Le Calender paraît avec le Prince & Rezia, auquel il marque la joie de pouvoir les obliger. Rezia lui fait préſent d'un diamant, & les amans remettent leur ſort entre ſes mains. Lorſqu'il eſt reſté ſeul avec Amine, il veut la careſſer; mais elle le repouſſe, & il quitte. Arlequin, qui a été dans la ville pour s'informer du bruit de la fuite de Rezia, rapporte au Calender que le Sultan fait crier par-tout dix mille ſequins d'or à qui pourra lui en donner des nouvelles. Le Calender lui demande l'affiche. Arlequin la lui remet : il la lit, & il ſort ſous prétexte d'aller leur faire apprêter

à dîner. Un autre Calender vient ; & trompé par le déguisement d'Arlequin, il lui conte fleurette, ce qui produit une scène fort plaisante par la maniere dont Arlequin se défend, & après s'en être bien diverti il trousse sa jupe, tire sa batte de dessous & le rosse d'importance. Amine arrive hors d'haleine, & apprend à Arlequin que la maison est investie par la garde du Sultan. Ali, Balkis & Rezia paraissent aussi tout éperdus, & ils n'ont pas encore eu le tems de se reconnaître, parce que le Sultan paraît. Il ordonne leur supplice en les accablant d'injures. Amine & Arlequin s'attendrissent sur le sort d'Ali & de Rezia, qu'ils nomment dans leurs plaintes ; & le Sultan, étonné, demande au Calender s'il est vrai que ces noms leur soient dus. Le Calender l'en assure, & la Princesse de Perse & le Prince de Balsora se jettent aux pieds du Sultan pour le prier de leur donner la mort plutôt que de les renvoyer à leurs parens. Le Sultan les releve, & après avoir fait quelques tendres reproches à Rezia il pardonne aux amans ; & montrant le Calender, il dit à un de ses gardes : qu'on lui délivre la somme promise pour m'avoir donné des nouvelles de Rezia, & qu'ensuite

on l'empale pour avoir trahi le frere de ſon Roi. Ce ſcélerat ſe jette aux pieds d'Ali & de Rezia, qui ont encore la généroſité d'intercéder le Sultan pour lui.

LE SULTAN.

Hé bien, je lui pardonne.
Puiſqu'un remors ſuffit pour appaiſer les Dieux,
Un Sultan aurait tort d'en exiger plus qu'eux.

(Arlequin, en cet endroit, s'approche du Sultan, le regarde ſous le nez & lui met la main ſur le front. Un des gardes veut le prendre par l'épaule pour le tirer d'auprès du Sultan.)

ARLEQUIN, *au Garde, déclamant.*

Donne-moi le loiſir de le conſidérer.

LE GARDE.

Et quel eſt ton deſſein? Que veux-tu?

ARLEQUIN.

L'admirer. (1)

Le Sultan ajoute à ſes bontés ſon amitié & un aſyle dans ſes états, que les amans acceptent avec reconnaiſſance.

---

(1) Ce trait tombait ſur la Tragédie de Pyrrhus; Tragédie de Crébillon, que l'on donnait alors.

Vaudeville.

(AIR : *De M. l'Abbé.*)

Un mari ſexagenaire
Et ſa femme de vingt ans,
Vont tous les deux à Cythere
Pour demander des enfans ;
Mais ils n'ont dans ce voyage
Point d'ami, point de voiſin,
Digue, digue, diguedin,
Diguedin, din, din, din, din,
Le mauvais pélerinage.

Pour une pareille affaire
Un vieux gouteux de Paris
Confia ſa ménagere
A deux de ſes bons amis.
Il ne fut pas du voyage ;
Elle en alla meilleur train ;
Digue, digue, diguedin, &c.
Le joyeux Pélerinage.

On voit ſans ceſſe aux guinguettes
Des Pélerins tant & plus,
Avec d'aimables fillettes,
Sacrifier à Bacchus ;
L'Amour reçoit leurs hommages,
Ainſi que le Dieu du vin,
Digue, digue, diguedin, &c.
Ah ! les bons pélerinages.

Pour Cythère jeune fille
Se mit un jour en chemin ;
Mais, paſſant par la Courtille,
Elle y rencontre un Blondin ;
Elle finit le voyage
Chez un gros Marchand de vin,
Digue, digue, diguedin, &c.
Ah ! le doux pélerinage.

Cette piéce, qui eſt pleine d'intérêt & de comique, eſt de le Sage, Fuzelier & d'Orneval. Elle eut le plus grand ſuccès, & le mieux mérité. Elle a toujours fait le même plaiſir aux repriſes qui ont été très-fréquentes.

LES COMÉDIENS CORSAIRES.

Prologue en proſe, mêlé de Vaudevilles.

Le théatre repréſente une iſle voiſine des côtes de Provence.

Mademoiſelle Piolard, Comédienne Françaiſe, demande à M. des Broutilles, auſſi Comédien du même Théâtre, ce qui peut l'engager à les avoir amenés dans ce-pays. Celui-ci refuſe de lui ap-

prendre ſes projets ; mais il eſt bien étonné d'appercevoir les Comédiens Italiens au même lieu : ils lui apprennent qu'ils ont été menés à Alger, & qu'ils ſe ſont tirés d'eſclavage en donnant au Bacha une piéce Comi-Tragico-Lyrique. (1) Ils ajoutent qu'ils viennent de rencontrer le vaiſſeau de l'Opéra Comique, qui vient jouer à Marſeille ; ce qui engage des Broutilles à tenir un conſeil dans lequel il admet les Comédiens Italiens.

DES BROUTILLES *déclamant ces vers parodiés de Mithridate.*

Approchez, mes amis ; enfin l'heure eſt venue,
Qu'il faut que mon ſecret éclate à votre vue.
A mon juſte deſſein vous devez conſpirer,
Il ne me reſte plus qu'à vous le déclarer.
Depuis qu'aux Tabarins les Foires ſont ouvertes,
Nous voyons le Préau s'enrichir de nos pertes ;
Et là les Spectateurs, de couplets alterés,
Gobent les Mirlitons qui les ont attirés :
Ils y courent en foule entendre des ſornettes.

(1) Arcacambis, Arlequin toujours Arlequin & l'Occaſion.

Nous, pendant ce tems-là, nous groſſiſſons nos dettes.
Moliere & les auteurs qui l'ont ſuivi de près,
De nos tables jadis ont ſoutenu les frais;
Mais vous le ſavez tous, notre noble Comique
Préſentement n'eſt plus qu'un beau garde-boutique.
Lorſque nous les jouons, quels ſont nos Spectateurs?
Trente contemporains de ces fameux Auteurs.
Ainſi donc, nous devons, ſans tarder davantage,
Pour rappeller Paris, donner du bâtelage.
Si vous me demandez où nous l'irons chercher;
Amis, c'eſt aux Forains que nous devons marcher.
Le Comique Opéra, pour ſe rendre à Marſeille,
Va paſſer par ici, vîte, qu'on appareille!
Attaquons ſon vaiſſeau, pillons tous ſes effets,
Ses morceaux poliſſons, ſes burleſques ballets:
Voilà quel eſt mon but. La Troupe Italienne
Secondera l'effort de la Troupe Romaine.
A notre bâtiment joindra ſon brigantin,
Et nous partagerons, entre nous, le butin.
Il faudra, dans la ſuite, en faire un tel uſage;
Que le Pariſien, voyant le bâtelage
Dans ſa ville regner de l'un à l'autre bout,
Doute où ſera la Foire & la trouve par-tout.

Les Comédiens, tant Français qu'Italiens, chantent en chœur :

Vous avez raiſon la Plante,
Nous goûtons ce projet-là.

Le Docteur vient les avertir que le vaiſſeau de l'Opéra Comique paraît. Ils courent tous aux armes. Un inſtant après on entend le bruit du canon, & l'on voit paraître le vaiſſeau de l'Opéra Comique, qui eſt abordé par deux autres. Les Comédiens Français & Italiens ſautent le ſabre à la main ſur les Forains, les font priſonniers ; & un inſtant après les amenent ſur le théatre, enchaînés, tandis qu'un Pantalon & un Acteur habillé à la romaine, portent ſur une civière leurs ballots, ſur leſquels on lit : *Opéra Comique*, *Parodies d'Opéra.* On ouvre une valiſe, & l'on en tire un habit d'Arlequin dont une Comédienne Françaiſe s'empare. Il s'en trouve auſſi un de Criſpin, dont une Comédienne Italienne ſe ſaiſit. (1) On ouvre un ballot dans lequel on trouve *le Roi de Co-*

(1) Une Comédienne Françaiſe venait de jouer un rôle d'Arlequin, & une Italienne venait de paraître dans celui de Criſpin.

cagne ; les Paniers ; le Triomphe du Tems ; l'Impromptu de la Folie, dont le Comédien Français s'empare. L'Actrice Italienne s'adjuge les Parodies d'Opéra, en diſant qu'elles appartiennent de droit à ſon Théatre.

PIERROT.

Leur appartient de droit, Dieux qui les connaiſſez,
Sont-ce leurs belles voix que vous récompenſez?

On trouve encore dans les effets de l'Opéra Comique l'*Obſtacle favorable & les Amours déguiſés*, qu'on oblige les Forains de jouer devant les Comédiens, afin de leur en donner le ton.

PIERROT.

AIR : *Je ne ſuis né ni Roi, ni Prince.*

Je ne fais plus de réſiſtance,
Je céde à votre violence.
Nous allons jouer devant vous,
Seulement pour vous ſatisfaire ;
Car vous jouerez tout comme nous,
En jouant à votre ordinaire.

Le Prologue finit par le Vaudeville ſuivant.

AIR

AIR : *De M. l'Abbé.*

Pourquoi tant de soins se donner
Pour procurer son avantage ?
Lorsque l'on permet le pillage,
Pourquoi s'amuser à gagner ?
Il est bien plus court de se faire
Un franc Corsaire.

En finance c'est une erreur
Que d'être scrupuleux à prendre :
La fortune fuit l'ame tendre ;
Et pour obtenir sa faveur,
Il est bien plus court de se faire
Un franc Corsaire.

Quand par des soupirs trop constans,
On veut fléchir une cruelle,
On sèche, on languit auprès d'elle ;
Pour voir couler de doux instans,
Il est bien plus court de se faire
Un franc Corsaire.

Pourquoi travailler à creuser
Quelque idée heureuse & nouvelle ;
Lorsque l'on voit la bagatelle,
Quoique rebattue amuser ?
Il est bien plus court de se faire
Un franc Corsaire.

L'OBSTACLE FAVORABLE.

Opéra Comique, en un acte, en Proſe & en Vaudevilles.

La ſcène ſe paſſe dans le château d'un Village des environs de Paris.

M. Trouſſegalant, Médecin, s'eſt retiré dans ce château dont le Fermier lui a loué une partie, afin de n'avoir plus rien à démêler avec les Chirurgiens qu'il déteſte, & il y a amené Valere ſon fils & Argentine ſa fille, qu'il tient enfermés de peur qu'ils ne parlent à Dorante & à Spinette qui les aiment & à qui il ne veut pas abſolument les donner, parce qu'ils ſont enfans d'un Chirurgien; que le jeune Dorante exerce lui-même cette profeſſion. Mais ces deux amans ſe ſont adreſſés à Maître Blaiſe, Fermier du château, qu'ils ont mis dans leurs intérêts & qui les a introduits dans le château; Spinette, déguiſée en berger ſous le nom de Colinet, & Dorante en Eſpagnolette ſous celui de Jacinte. M. Trouſſegalant qui eſt obligé de ſortir, prie Maître Blaiſe d'avoir l'œil ſur Valere; mais

celui-ci s'en défend par l'occupation que lui donne la noce de sa niéce. Il veut bien cependant lui céder Colinet, qu'il a pris pour garder ses moutons & qu'il lui prêtera pour garder son fils : il ajoute que c'est un garçon très-sage, à qui il confierait une troupe de filles comme un troupeau de moutons. Trouffegalant accepte ses services, & lorsqu'il est prêt à sortir, Arlequin Frater de Dorante, déguisé en Duegne, le lui présente comme sa fille, en lui disant qu'elle a de violens maux de cœur avec de fréquens étourdissemens. Le Médecin lui tâte le pouls, & prétend qu'elle est grosse. La fausse Duegne entre dans une grande colere ; mais sa fille la calme en lui rappellant qu'il n'y a que six semaines qu'elle a perdu son époux. La Duegne prétend qu'elle n'entend pas raillerie sur le chapitre de l'honneur, & assure que c'est sa sévérité qui l'a fait renvoyer en Espagne d'auprès de toutes les femmes qu'elle a servies, & qui, ne pouvant s'en accommoder, faisaient entendre le contraire à leurs époux ; ce qui engage le Médecin à l'arrêter pour faire compagnie à sa fille ; & il retient Jacinte pour la mettre auprès de sa filleule Nanette.

On vient avertir le Docteur que le

Bailli ſon malade empire à vue d'œil, & il part. Les amans mettent, comme on ſe l'imagine bien, ſon abſence à profit. Il revient. Maître Martin Maréchal, qui a panſé & guéri ſon cheval, lui demande s'il en eſt content. Le Médecin l'aſſure que oui, & veut lui payer ſon ſalaire ; mais le Maréchal ſe pique de généroſité & refuſe l'argent de ſon confrere. La comparaiſon offenſe le Docteur. Martin eſt, à ſon tour, piqué des hauteurs de Trouſſegalant : ils ſe diſent des injures, & le Docteur échauffé frappe le Maréchal qui tire un morailon de ſa poche & le met ſur le nez du Docteur. Ce n'eſt encore rien, tous les Valets du Bailli courent furieux, cherchant le Médecin qui a tué leur Maître qui vient de trépaſſer. Il ſe ſauve ; mais l'un d'eux l'atteint d'un coup de bâton à la tête & l'étend par terre. Dorante & Arlequin examinent la plaie, qu'ils trouvent conſidérable. Le Docteur enrage d'avoir beſoin du ſecours d'un Chirurgien, & il eſt obligé de recevoir celui de Dorante, qui le lui refuſe à ſon tour & ne veut point opérer avant que le Docteur n'ait ſigné leur contrat de mariage. Trouſſegalant conſent à tout, & finit la piéce en déclamant.

Ciel, aux Chirurgiens je vais devoir la vie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie.

Cette piéce, ainſi que le prologue, eſt de le Sage, Fuzelier & d'Orneval. L'idée du prologue paraît ingénieuſe, agréablement traitée & pleine d'une ſatyre vive & piquante. La piéce, qui eſt bien intriguée & ſpirituellement écrite, n'eut pas moins de ſuccès. Elle fut faite à l'occaſion de la fameuſe querelle qui diviſait alors la Faculté de Médecine & l'Ecole de Chirurgie, & qui donna lieu à beaucoup d'autres ouvrages burleſques & critiques.

SANCHO PANÇA, GOUVERNEUR; *OU LA BAGATELLE.*

Opéra Comique, en deux actes, avec un Prologue, des Divertiſſemens, & deux Vaudevilles, 28 *Août* 1727.

Le dernier de ces deux titres eſt proprement celui du Prologue. Les Acteurs Forains, très-embarraſſés, implorent

l'aſſiſtance de la Foire, qui eſt repréſentée par Arlequin. Elle la leur accorde avec plaiſir, & les congédie tous pour conférer avec Mezetin ſur le moyen de plaire au Public. Ce dernier annonce un demi-quarteron de Poëtes qu'il a, dit-il, à ſon ſervice; mais la Foire, comptant peu ſur ce ſecours, s'informe ſeulement ſi les Actrices ſont jolies, elle prend le parti de ne jouer que des rapſodies, & ajoute qu'elle va donner la Bagatelle ſuivante, pour ſon coup d'eſſai, en attendant un ambigu de danſes & de muſique.

Le ſujet de la piéce eſt ſi connu, & a été tant de fois préſenté ſur le Théatre, que l'extrait ne peut ſervir qu'à faire connaître le génie de l'Auteur. Dès la premiere ſcène, Sancho (qui eſt Arlequin) donne audience en qualité de Gouverneur de l'Iſle de Barataria. Une fille vient ſe plaindre qu'elle a été forcée par un homme plus petit & plus faible qu'elle, & cela pour amener le couplet ſuivant.

SANCHO.

AIR: *De tous les Capucins du monde.*

Il fallait Madame la prude,
Avoir le poignet auſſi rude,

En voyant hier le galant.

LA FILLE.

Vraiment la remontrance eſt bonne ;
J'ai de la force en querellant,
Quand je ris elle m'abandonne.

Madame Gargot, Aubergiſte, veut obliger le Chevalier de Cricrac à lui payer quelques mois de nourriture. Le Gouverneur décharge ce dernier, attendu qu'il eſt Gaſcon ; enſuite il ordonne qu'on lui ſerve à dîner. Vomitif, Médecin ordinaire des Gouverneurs, entre en même tems, & l'empêche de manger. Dans le moment un courier préſente à Sancho une lettre par laquelle le Duc lui fait ſçavoir qu'on veut dans peu ſurprendre ſon iſle & l'empoiſonner. Sancho, très-conſterné, & mourant de faim, voit entrer un Poëte, qui vient offrir ſes talens au Gouverneur, & termine le détail qu'il en fait par ce vers.

Nul mieux que moi ne fait des vers.

SANCHO.

Rincez-les je veux boire.

Sancho ajoute à ce joli jeu de mots, une volée de coups de bâton, & finit ainſi le premier acte.

La ſecond commence de la même façon. Sancho conſeille au Berger Silvandre d'abandonner l'inſenſible Doris; il veut enſuite faire pendre comme eſpion, un Caſtillan qui vient d'être ſurpris eſcaladant la fenêtre de la maiſon de ſa maîtreſſe, & ce n'eſt qu'avec bien de la peine qu'on le fait revenir de ſon erreur. Enfin tout-à-coup les lumieres s'éteignent. Sancho ſe trouve ſeul, tremblant dans l'obſcurité, lorſqu'à la lueur de quelques flambeaux, il voit paraître Merlin, qui lui ordonne de ſe donner quatre cent coups d'étrivieres, pour empêcher que l'iſle ne ſoit ſubmergée.

Merlin, voyant l'obſtination de Sancho, ordonne à ſa ſuite de lui appliquer les coups d'étrivieres. Cette cérémonie n'eſt pas plutôt finie qu'on vient annoncer une deſcente des ennemis; Sancho eſt obligé de s'armer, de ſe trouver au combat; il eſt jetté par terre, & pour comble de malheurs, croyant être ſauvé, il apperçoit Théreſe Pança ſa femme. C'eſt alors que ne pouvant tenir contre tant d'adverſités, il abdique le gouvernement, & demande avec inſtance ſon Griſon, pour regagner au plutôt ſon village.

La piéce finit par un divertiſſement.

Couplet du Vaudeville.

En amour ainſi qu'à la guerre,
Il faut ruſer pour être heureux :
Auprès de l'objet de ſes feux,
Qui veut ſe tirer bien d'affaire,
Tique, tique, tac, & tin, tin, tin,
Doit ſçavoir jouer au fin.

Cette Piéce, juſtement intitulée *la Bagatelle*, eſt de Thierry, & la muſique de Gilliers ; elle eut quelques ſuccès dans ſon tems, mais elle eſt abſolument oubliée. Le ſujet ingénieux du Roman de Don Quichote a fourni cinq piéces, dont aucune n'eſt reſtée au Théatre, ſans compter celle de M. Poinſinet, que la ſuperbe muſique de M. Philidor n'a pu y ſoutenir.

ACHMET ET ALMANZINE.

Opéra Comique en trois actes ; en Proſe, mêlée de Vaudevilles.

La ſcène eſt à Conſtantinople & le théatre repréſente un periſtile de la maiſon du Grand Viſir.

Amulaki, grand Viſir, qui aime paſſionnément ſa fille Attalide, apprend à ſon fils Achmet qu'il a eu l'indiſcrétion de vanter les charmes de ſa ſœur au Sultan, & que ce jeune Prince, enchanté d'un portrait ſi avantageux, veut abſolument l'avoir pour en faire ſa favorite. Achmet ne voit en cela qu'une fortune brillante pour ſa ſœur, & l'aſſurance d'un crédit ſans bornes pour ſon pere; mais le Viſir ne peut conſentir à ſe ſéparer de ſa chere Attalide; ce que voyant Achmet, il lui conſeille de conduire au Sultan une Attalide ſuppoſée. Pierrot, leur confident, leur offre d'en acheter une chez Uſbeck marchand d'Eſclaves, qui en a de charmantes à choiſir. Le Viſir obſerve qu'il faudra inſtruire cette Eſclave de la tromperie

que l'on fait au Sultan, ce qui n'eſt pas ſans inconvénient; mais ſon fils lui répond que l'honneur de paſſer pour la fille du grand Viſir & l'avantage d'être la favorite de Soliman, déterminera facilement l'Eſclave à cette ſupercherie, & que ſon intérêt propre aſſurera ſa diſcrétion; que d'ailleurs pour aſſurer encore ce ſecret, le Viſir n'a qu'à envoyer tous ſes Eſclaves à une maiſon de plaiſance, en prendre de nouveaux & faire paſſer Attalide pour ſa niéce. Tous les inconvéniens prévus & les obſtacles levés, Pierrot part pour aller chercher Uſbeck qui arrive bientôt avec un grand nombre d'Eſclaves, parmi leſquelles Almanzine & Zelica fixent l'attention du Viſir ſans pouvoir déterminer ſon choix. Achmet, qui a été frappé de la beauté d'Almanzine, déprime ſes appas & vante ceux de Zelica, qu'il voudrait faire préférer par ſon pere, afin d'acheter pour lui Almanzine; dont il eſt devenu ſubitement amoureux; mais le Viſir n'a pas de moins bons yeux que ſon fils. Il ſe détermine auſſi en faveur d'Almanzine, qu'il trouve plus propre à remplir ſes vues. Il charge Achmet de faire partir ſes Eſclaves, afin qu'ils n'ayent point de communication avec les nouveaux;

& comme ſon fils a paru montrer du goût pour Zélica, il l'achete pour lui en faire préſent. Le Viſir conduit la prétendue Attalide au Sultan qui en eſt charmé; mais Ali, chef des Eunuques & ennemi ſecret du Viſir, reconnoît Almanzine pour la fille du dernier Bacha de Babylone, & en inſtruit Soliman qui entre dans une grande colere, & ordonne au Viſir de conduire, ſur le champ, ſa véritable fille au ſérail pour y être l'Eſclave des Eſclaves. Achmet tâche de conſoler ſon pere, & lui offre de ſe déguiſer & de paſſer pour ſa ſœur. Amulaki, qui prévoit tous les dangers de cette nouvelle ſuppoſition, s'y oppoſe d'abord; mais ſon fils l'y fait conſentir en lui peignant l'image d'Attalide arrachée de ſes bras par les Janiſſaires. Achmet, reſté ſeul, apprend à Pierrot que le ſujet de ſon déguiſement eſt le deſir violent de voir Almanzine, ſans laquelle il ne peut plus vivre. Usbeck amene les nouveaux Eſclaves que le Viſir vient d'acheter qui, par leurs danſes, terminent le premier acte.

Au ſecond, le théâtre repréſente un magnifique appartement du ſérail, & l'on y voit Soliman empreſſé à obtenir le cœur d'Almanzine. Elle craint que ce

Prince n'ait quelques retours de tendreſſe pour la fille du Viſir ; mais il l'a raſſure en lui proteſtant qu'il ne la verra jamais, & qu'il va la lui envoyer pour ſçavoir d'elle-même ſi Amulaki ne l'a pas trompé une ſeconde fois. Ali, chef des Eunuques, amene Achmet en Sultane voilée. Almanzine eſt d'abord fort ſurpriſe ; mais elle prend ſon parti, & renvoie Ali en l'aſſurant que le Viſir eſt le pere de cet Eſclave. Auſſitôt qu'il eſt parti, Achmet ſe jette aux genoux d'Almanzine, & vivement touché de la généroſité qu'elle a eue de ne le point ſacrifier, il lui apprend le véritable ſujet qui l'a porté à s'introduire au ſérail & à outrager ſes charmes devant ſon pere. Almanzine, qui avait été ſenſible aux mépris d'Achmet, ne l'eſt pas moins à ſa tendreſſe, & ils ſe livrent tous deux au plaiſir de s'aimer & de ſe voir. Lorſque le Sultan revient, Almanzine fait promtement cacher Achmet dans ſon cabinet, & paraiſſant touchée du malheur de la fille du Viſir, elle demande ſa grace. Le Sultan, encore irrité, la refuſe: Almanzine inſiſte, & il conſent à la renvoyer à ſon pere. Nouvel embarras pour Almanzine qui répond au Sultan que c'eſt lui accorder plus qu'elle ne de-

mande, & que, pour punir le Viſir de ſa déſobéiſſance, il faut retenir quelque tems ſa fille dans le ſérail. Le bon Sultan y ſouſcrit, & la donne à Almanzine pour la ſervir.

ALMANZINE.

AIR : *J'avais, Liſette, un billet doux.*

C'eſt mon affaire,
Et je prétends
Fort bien lui faire
Paſſer ſon tems.
Nous broderons, & nous ferons des nœuds,
Pour votre uſage ;
Nous travaillerons toutes deux
Au même ouvrage. *bis.*

Un Eſclave vient annoncer au Sultan qu'une groſſe femme, qui ſe dit la nourrice d'Attalide, ſe déſeſpére. Almanzine prie le Sultan de la faire introduire, & elle obtient encore cette grace. Cette nourrice eſt Pierrot, déguiſé en femme, qui, par amitié pour Achmet, s'eſt introduit dans le ſérail pour l'aider à en ſortir. Le Sultan amene Almanzine pour lui faire voir un divertiſſement de Pêcheurs dont il veut la regaler.

Le théâtre change & repréſente, dans

l'enfoncement, un mur du ſérail, dont le pied eſt battu par les flots de la mer, & ſur le haut duquel eſt un balcon, où l'on voit Soliman, Almanzine, & Pierrot derriere eux. Le devant repréſente un rivage où la fête des Pêcheurs s'exécute.

Au troiſiéme acte le théâtre repréſente les jardins du ſérail avec un pavillon dans l'enfoncement.

Achmet & Almanzine s'y déſeſpérent, parce que le Sultan commence à ſe laſſer des rigueurs de cette Eſclave; mais Pierrot vient les tirer d'embarras, en leur apportant une échelle de ſoie pour deſcendre par le balcon ſur le rivage de la mer où une chaloupe les attend. Auſſi-tôt qu'ils ſont partis, Pierrot jette des cris épouvantables, & court, comme un fou de tous côtés, ſans faire ſemblant de voir ni d'entendre le Sultan. A la fin il interrompt ſes ſoupirs & ſes ſanglots pour lui apprendre qu'Attalide & Almanzine ſe ſont jettées dans la mer. Soliman ſe déſeſpére d'avoir cauſé un ſi grand malheur; mais un Eſclave lui apprend que la Ronde vient d'arrêter ſur le rivage deux femmes qui ſe ſauvaient du ſérail. Soliman entrevoit la fourberie & oblige Pierrot à lui tout découvrir. Il entre dans une

effroyable colere, qui augmente encore par les conſeils d'Ali, ennemi du Viſir; mais la bonté de ſon cœur reprend le deſſus : il ne voit dans Amulaki qu'un pere à qui ſa fille eſt chere, & dans Achmet un étourdi qu'un fol amour rend téméraire. La véritable Attalide, qui vient ſe jeter à ſes genoux pour obtenir la grace de ſon pere, acheve d'attendrir ſon cœur, & il leur pardonne à tous. Ali, en habile courtiſan, a fait préparer une fête qu'il fait exécuter & qui termine agréablement la piéce par ce Vaudeville.

Un Sultan d'un Viſir veut enfin ſe venger ;
Pour le tirer de ce danger,
Il paraît un tendron, crac, il n'eſt plus en faute.
L'amour n'oſe parler ; eh oui !
Ma foi quand nous comptons ſans lui,
Nous comptons ſans notre hôte.

Si d'un objet avare, amour touche le cœur ;
Il n'eſt pas longtems ſon vainqueur :
Il paraît un Caiſſier, crac, le cœur on vous ôte.
Plutus perd ſon enchere ; eh oui !
Souvent quand nous comptons ſans lui,
Nous comptons ſans notre hôte.

Souvent un fier objet annonce à notre ardeur
L'heureuſe fin de ſa rigueur ;

Mais ce que l'amour promet, crac, un hasard
nous l'ôte.
Le caprice se taît ; eh oui !
Belles, quand vous comptez sans lui,
Vous comptez sans votre hôte.

Dans les premiers momens du bonheur conjugal
Vous ne craignez rien de fatal ;
S'il survient un soupçon, crac, un souris nous
l'ôte.
Vulcain vous paraît loin ; eh oui !
Epoux, quand vous comptez sans lui,
Vous comptez sans votre hôte.

Vieux galans, supprimez vos transports amou-
reux,
Que sert-il de flater vos vœux ?
Dès qu'on les satisfait, crac, vous tombez en
faute.
Le rhume vous respecte ; eh oui !
Barbons, quand vous comptez sans lui,
Vous comptez sans votre hôte.

Cette piéce, qui est de le Sage & d'Orneval, eut le succès le plus brillant & le mieux mérité. Les couplets des vaudevilles qui terminent chaque acte sont de Fuzelier. L'intrigue est adroitement conduite ; les scènes agréablement dialoguées & le dénouement très-inté-

reſſant. Elle eſt juſtement regardée comme le chef-d'œuvre de l'ancien Théâtre de la Foire. Le ſujet vient d'en être retraité par M. des Boulmiers pour être mis en muſique, dans le goût des Intermedes d'aprésent, & cette piéce doit être repréſentée inceſſamment ſur le Théatre Italien, qui ne devrait pas négliger de s'enrichir des bons ouvrages de l'ancien Théâtre.

LES ROUTES DU MONDE.

Opéra Comique, en un acte, en proſe, mêlée de Vaudevilles.

Le Théatre repréſente, dans les aîles, les jardins d'Hébé, Déeſſe de la Jeuneſſe; dans l'enfoncement, trois portiques qui commencent les trois chemins que prennent les hommes, en ſortant de la Jeuneſſe. Le portique du milieu eſt compoſé de rochers & couvert de ronces, avec cette inſcription : *Le Chemin de la Vertu.* Le ſecond à droite, plus large, ainſi que le troiſiéme qui eſt à gauche, eſt orné de tous les ſymboles des Honneurs & des richeſſes, & a pour

titre : *le Chemin de la Fortune.* Le troisiéme, intitulé : *le Chemin de la volupté*, paraît chargé des attributs des Plaisirs, du Jeu, de l'Amour & de Bacchus.

Le Tems conduit Léandre, jeune homme, amant d'Angelique, vers les trois portiques, qui sont les trois Routes du Monde, & l'invite à fuir la débauche qui rodera sans cesse autour de lui pour le séduire sous des formes charmantes. Léandre l'assure qu'il l'a toujours eue en horreur. Il voudrait encore consulter le tems, mais il s'échappe de ses mains. Léandre est prêt à sortir lorsque la Débauche l'appelle & se présente à lui sous le nom de la Galanterie; mais elle ne peut le séduire. La Sagesse & la Richesse sortent chacune par leur porte & tachent de s'emparer de la jeune Thérese qui se laisse emmener par la sagesse. La Richesse & la Débauche se consolent de cette perte, par l'espérance qu'elles ont de lui enlever un jeune héritier qui paraît en grandes pleureuses : l'une veut qu'il augmente ses richesses; l'autre, qu'il les dissipe. La Richesse lui crie, Amassez : la Débauche, Dépensez. Il ne sçait à laquelle entendre; mais il se détermine enfin en faveur de la Débauche. La Richesse, à son tour, a la

victoire ſur Quillot, gros Payſan, qui promet à la Débauche qu'il lui donnera bientôt ſon tour.

Araminte coquette, un peu ſur le retour, paraît avec du rouge, des mouches, des fleurs & des diamans; & Lolotte ſa fille eſt en griſette & en linge uni, & elle lui recommande de toujours conſerver la ſimplicité qu'elle lui a fait obſerver; mais l'exemple de la mere a d'avance corrompu le cœur de cette jeune fille, à qui ſa mere montre envain le ſentier de la vertu. Elle préfére la route des plaiſirs, & la mere voyant qu'il eſt impoſſible de l'en détourner, ſe charge de l'y conduire elle-même. La ſcène qui ſuit eſt celle d'un tuteur avec ſa pupille: cet homme, qui ſe prétend raiſonnable, dit qu'il veut laiſſer à ſa jeune Angelique le ſoin de ſe choiſir elle-même un époux; mais le plus jeune de ceux qu'il lui propoſe eſt un jeune homme de quarante-neuf ans & demi. L'Amour qui arrive congédie ce radoteur, & ne propoſe qu'un ſeul amant, mais qu'il eſt ſûr de voir accepter; c'eſt Léandre, en faveur duquel il a déja prévenu le cœur d'Angelique.

ANGELIQUE.

Vous n'y penſez pas. Ce mariage m'écarterait du chemin de la *Vertu.*

L'AMOUR.

Bon ! ce ſont les mariages faits ſans l'aveu de l'Amour qui écartent du chemin de la *Vertu.*

Léandre paraît & obtient facilement la Victoire. La Débauche revient encore à la charge ; mais ſon éloquence trompeuſe ne peut ſéduire deux cœurs que l'Amour & la Vertu viennent d'unir.

Les Plaiſirs Libertins ſortent par les portiques de la Volupté & de la Fortune. Ils danſent, & s'efforcent d'étaler leurs charmes aux yeux des deux amans; enſuite ils ſe rangent devant le portique de la Vertu pour en fermer le paſſage.

Mais la Sageſſe & les Plaiſirs innocens les obligent de leur céder la place, & par leurs charmes ſéducteurs remportent une victoire complette ſur les cœurs des jeunes amans.

Vaudeville.

LA SAGESSE.

Heureux qui fuit dès ſa jeuneſſe
Du Vice le ſentier batu,

Et qui, formé par la Vertu,
Se fait mener par la Sageſſe;
Elle ſçait le payer enfin
De la fatigue du chemin.

LA DÉBAUCHE.

N'écoutez pas la voix ſévére
Qui condamne l'amuſement;
Voulez-vous voyager gaiment,
Que le plaiſir ſeul vous éclaire;
Si vous ſuivez ce Pélerin,
Vous irez droit au bon chemin.

LOLOTTE.

Autrefois, dit on, l'art de plaire
Coûtait bien des ſoins & du tems,
Et l'on mettait douze ou quinze ans,
Pour ſe rendre au port de Cythère;
Mais à préſent on eſt plus fin,
On ſçait accourcir le chemin.

LA SAGESSE.

Vous qui, du Dieu de la Bouteille,
Suivez aſſidument les pas,
Que vous vous plaindrez des appas
Qui vous amuſent ſous la treille!
Lorſqu'on cherche toujours le vin
On trouve la goutte en chemin.

LA DÉBAUCHE.

Maris, si vous trouvez vos femmes
Tête à tête avec leurs galants,
N'allez pas faire les méchans,
Et manquer de respect aux Dames;
Sans dire mot, d'un air benin,
Passez, passez votre chemin.

Cette piéce, qui est de le Sage, Fuzelier & d'Orneval, est d'une morale très-douce & très-agréable. Elle fit beaucoup d'honneur aux Auteurs; &, quoique les êtres métaphysiques paraissent bannis du Théâtre par l'abus qu'on en a fait, il serait à souhaiter qu'on les y vît reparaître quelquefois, & d'une maniere aussi utile & aussi séduisante.

LA FAUSSE RIDICULE.

Opéra Comique, en un acte, en prose, mêlé de Vaudevilles.

12 Février 1731.

Lucile, fille de M. & de Madame Jaquelin, est promise par son pere à un Gentilhomme de province, qui a un

château & une métairie, & qui ne prend une femme que pour en avoir ſoin. Sa mere veut la marier à un Marquis qui cherche une femme intriguante, qui pourra contribuer à le faire vivre plus à ſon aiſe; & Orgon, oncle de Lucile, vient lui annoncer qu'il a donné ſa parole à Dorante pour être ſon époux, ſans quoi il deshéritera ſa niéce, à laquelle il ne laiſſe ſon bien qu'à cette condition. Lucile eſt fort intriguée d'apprendre de ſon pere, de ſa mere & de ſon oncle, qu'on veut la marier à l'une de ces trois perſonnes, qu'elle n'a jamais vues. Valere, qui eſt l'amant aimé, eſt très-alarmé d'apprendre cette nouvelle; il trouve le moyen de parler à Lucile, & de concerter enſemble ce qu'on pourra faire dans cette cruelle ſituation. Lucile raſſure Valere, & lui dit qu'elle trouvera bien le moyen de ſe défaire de tous ceux que ſes parens veulent qu'elle épouſe.

Dorante arrive le premier, & trouve Lucile, à qui il dit qu'Orgon lui a donné ſa parole. Lucile prend un air de précieuſe & de ridicule dans toute la converſation qu'elle a avec Dorante, lequel eſt tout-à-fait déconcerté de trouver dans Lucile un eſprit ſi extraordinaire, & ſort pour

pour aller retirer sa parole d'Orgon. Le Gentilhomme campagnard vient complimenter Lucile sur son futur mariage. Celle-ci affecte un air de coquette outrée, propose au Gentilhomme de vendre son château, sa métairie & tout le bien qu'il a en province, pour venir le dépenser à Paris, qui est la source de tous les plaisirs. Le Gentilhomme, aussi étonné que Dorante, du caractere de Lucile, la quitte & va trouver M. Jacquelin pour lui dire qu'il ne veut plus de sa fille. Le Marquis arrive enfin, & trouve Lucile qui prend un air d'innocente & d'Agnès dans tout ce qu'elle lui dit. La conversation n'est pas longue. Le Marquis en est si rebuté qu'il quitte sa future pour aller dire à Madame Jacquelin qu'il n'en veut point.

Le pere, la mere & l'oncle arrivent un moment après avec les trois futurs époux, qui déclarent qu'ils ne s'accommodent nullement du caractere de Lucile, & se retirent. Valere survient pour demander Lucile en mariage à son pere, à sa mere & à son oncle; on la lui accorde sur le champ, d'autant plus que la famille de Valere est connue de tous les parens.

Cette Piéce, qui est de Panard & de

Fagan, n'eut qu'un ſuccès médiocre ; quoiqu'elle parût vivement intriguée & agréablement dialoguée, elle n'a jamais été repriſe.

LA FRANCE GALANTE.

Opéra Comique, en trois actes, en proſe, mêlé de Vaudevilles, 28 *Juin* 1731.

Cette piéce était précédée d'un compliment qui était terminé par ce couplet.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Sur la ſcène qui ſuit par fois
Les ordres de Thalie,
Vous avez ſouffert plus d'un mois
La galante Italie.
Sur-tant l'on avait compté ;
Si vous avez même indulgence,
Pour notre France,
Meſſieurs, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

ACTE PREMIER. *Paris.*

Une Comteſſe Pariſienne & coquette prétend, par le grand uſage du beau

monde, être en état d'en donner des leçons, non-seulement à de jeunes gens de province, mais aussi à des Cavaliers de Paris, qu'elle veut amuser, sans terminer avec aucun d'eux. Elle se trouve enfin trompée par un Chevalier Normand qui a l'adresse de lui faire signer un contrat de mariage, dans lequel est inséré un dédit de cent mille écus. Les rivaux du Chevalier sont, M. Nigaudinet Champenois, M. Grosmuid Financier & un Marquis Gascon. Le divertissement est terminé par un Vaudeville, dont voici deux couplets.

Le mariage a quelques jours heureux,
Lorsque l'amour en a serré les nœuds
On va droit comme en Picardie;
Mais souvent au bout de six mois,
On dispute à l'hymen ses droits,
On prend le ton de Normandie.

Quand le Public, attentif à nos jeux,
Sortait sans bruit, quoique mécontent d'eux,
On le croyait en Picardie;
Mais difficile à gouverner
Depuis qu'il vient nous chicanner,
Cela sent fort la Normandie.

ACTE II. *Montpellier.*

Dorante, jeune Cavalier de Paris,

nouvellement arrivé à Montpellier, y a fait connoiſſance de deux aimables Languedociennes, Angelique & Julie. La vivacité & l'enjouement de ces Demoiſelles; les chanſons, en langage du pays, qu'elles debitent avec un certain air agaçant, tout cela lui fait croire qu'il ne lui ſera pas difficile d'en faire la conquête. Charmé de cette aventure, il en fait part à Cléante ſon ami qui, depuis quelque tems, a fixé ſon ſéjour dans cette ville. Sur ce portrait Cléante reconnaît la premiere pour ſa ſœur, & l'autre pour une perſonne très-ſage, & dont il fait la recherche. Dorante avoue qu'il s'eſt trompé, prie Cléante d'excuſer ſa mépriſe & de lui accorder la main d'Angelique. Il l'obtient ſans peine : Cléante épouſe Julie, & la piéce finit par ces deux mariages. Le Vaudeville du divertiſſement n'a point de refrein.

Le rôle d'Angelique, qui eſt celui qui domine dans la piéce, était joué par Mademoiſelle le Grand.

Acte III. *Strasbourg.*

Lucile, aimée de Rimberg ſon couſin, attend de Paris un époux qu'on lui deſtine & qui s'appelle Damon. Hortenſe,

amante de ce dernier, voulant empêcher ce mariage, se rend à Strasbourg, où, sous l'habit de Cavalier & le nom de Damon, elle en conte à toutes les belles. Lucile en devient épriſe dès la premiere entrevue. Rimberg, jaloux, aborde le faux Damon, & veut lui faire mettre l'épée à la main. Hortenſe reçoit ce compliment avec un air ſi ferme & ſi peu décontenancé, que le bon Allemand, changeant de ton, lui propoſe un autre genre de combat, qui eſt de ſe voir le ſoir-même le verre à la main. Dans le moment Lucile vient avertir le prétendu Damon que le Notaire eſt arrivé, & qu'il va dreſſer le contrat de mariage. Cette nouvelle jette Hortenſe dans un embarras extrême; heureuſement le véritable Damon paraît. Il eſt fort ſurpris de voir Hortenſe en Cavalier. Elle lui fait de vifs reproches ſur ſon infidélité; Damon s'excuſe de ſon mieux; lui demande pardon, & enfin ces amans ſe reconcilient. Lucile, qui eſt préſente à cette ſcène, ſe trouve fort confuſe; elle offre ſa main à Rimberg qui la reçoit avec bien de la ſatisfaction.

Cet acte, ainſi que le précédent, eſt terminé par un double hymenée. Panard y a travaillé en ſociété avec Boiſſy, qui

a compoſé ſeul les deux autres. La piéce en général, fut faite à l'imitation de l'Italie Galante donnée nouvellement au Théâtre Français par la Motte, & qui n'avait pas eu plus de ſuccès que celle-ci n'en obtint ſur celui de la Foire.

LA NIÉCE VENGÉE

OU LES PETITS COMÉDIENS.

Opéra Comique, en un acte; en Proſe, mêlé de Vaudevilles & de Divertiſſemens, avec un Prologue & un Epilogue; 27 *Août* 1731.

PROLOGUE.

La Rancune, Comédien de campagne, arrive dans un château où il eſt attendu avec ſa Troupe pour y donner une repréſentation d'Iphigénie. Cet Acteur paraît, le bras en écharpe & l'œil couvert d'un emplâtre : il raconte ainſi le malheur arrivé à ſes camarades, & adreſſe le recit ſuivant à Julie Dame du château.

LA RANCUNE.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse ;
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse :
Madame, je comptais que ma Troupe aujourd'hui
De cet heureux séjour viendrait chasser l'ennui.
Chacun s'était flatté de la douce espérance
D'étaler à vos yeux son art & sa science ;
Mais un malheur subit a trahi nos desirs,
Renversé notre espoir & détruit nos plaisirs.
Nous avions presque fait les trois quarts du voyage,
Et nous voyions déja les cloches du village,
Quand un maudit chasseur, que le Ciel en courroux,
Pour punir nos forfaits, fit approcher de nous,
Vit un oiseau perché sur la branche d'un hêtre.
Sa main, dans le moment, mit l'amorce au salpêtre ;
Il approche ; il ajuste, & d'un coup effrayant,
Fait voler dans les airs le métal foudroyant.
La Terre s'en émeut, les antres en frémissent,
De nos coursiers fringans tous les crins se hérissent ;
La terreur les saisit, & de colere ardents,
Soudain nous les voyons prendre le mors aux dents.
Du guide consterné la voix faible & tremblante

Tâche envain d'appaiſer leur fougue violente;
La voiture entraînée au gré de leur fureur,
Va donner contre un roc d'une énorme groſſeur;
L'eſſieu crie & ſe rompt ; ô ſpectacle terrible !
Capable d'attendrir l'ame la moins ſenſible.
Dans un marais bourbeux, Ragotin renverſé,
Et dans ſes brodequins lui-même embarraſſé,
Après avoir longtems, dans un confus mélange
De livres, de paquets, de pouſſiere & de fange,
Lutté contre la mort, la fortune & les Dieux,
Reſte à la fin ſans force & périt à nos yeux.
J'ai vû, Seigneur, j'ai vû les ronces dégoutantes
Porter, de ce Héros, les dépouilles ſanglantes.
Comme lui, maint Acteur dans ſon ſang eſt baigné,
Et c'eſt moi que le ſort a le plus épargné.

Pour réparer ce triſte accident, la Rancune offre une petite Troupe compoſée de ſa famille, qui donnera une piéce faite exprès pour ces Acteurs, & intitulée : *la Niéce vengée* ou *la Double Surpriſe*. L'aſſemblée accepte ſa propoſition, & la Rancune (1) s'adreſſe au Parterre & lui demande ſon indulgence en faveur des petits Comédiens. Il finit en chantant.

(1) C'était le ſieur Drouin qui jouait ce rôle.

AIR : *Pour paſſer doucement la vie.*

S'ils n'ont pas l'honneur de vous plaire,
Epargnez-les ; c'eſt moi, Meſſieurs,
Qui doit porter votre colere,
J'ai fait la Piéce & les Acteurs.

LA NIÉCE VENGÉE ou *la Double Surpriſe.*

Criſpin valet de Clitandre, pour favoriſer l'amour de ſon maître & de Liſette niéce de Madame Argante, s'eſt préſenté à cette derniere ſous le titre de domeſtique, & s'y fait paſſer enſuite ſous celui du Chevalier de Plumoiſon. Madame Argante donne dans ce panneau, prend du goût pour le prétendu Chevalier, & conſent non-ſeulement à l'épouſer, mais encore à ne plus s'oppoſer au mariage de Clitandre & de Liſette. Au dénouement, Criſpin ſe fait connaître. La tante, au déſeſpoir, après quelques plaintes, s'adreſſe au Parterre, & dit :

MESSIEURS,

Si quelqu'un de vous veut épouſer une petite veuve, je ſuis à lui, & je vous aſſure qu'il trouvera mieux qu'il ne croit.

AIR : *L'Amour eſt un voleur.*

J'ai, ſous des cheveux gris
L'humeur aſſez jolie,
Sans trop de flatterie,
Je vaux encor mon prix ;
Vive, fringante & preſte,
On me trouve encor des appas,
Et zeſte, zeſte, zeſte,
Bien des jeunes filles n'ont pas
un ſi beau reſte.

EPILOGUE.

La Rancune vient recevoir les complimens qu'on fait à ſes petits Acteurs, & pour rendre le Spectacle complet, il fait exécuter, par ces mêmes Acteurs, un très-joli ballet. On voyait dans ce divertiſſement un enfant de quatre ans qui danſait & parodiait avec une juſteſſe & une grace infinie la danſe du Sabotier, exécutée aux précédentes Foires par Nivelon, fameux Danſeur pour ces ſortes d'exercices.

Les différens rôles de cette piéce étoient tous remplis par des enfans, dont le plus âgé n'avait pas alors treize ans. Ils ne manquerent pas auſſi d'être fort applaudis ; ce qui donnait lieu au

vaudeville suivant par lequel la piéce finissait très-agréablement.

JULIE.

AIR : *Les petits toure lourette.*

Par l'âge ni par la grandeur,
Ne jugeons jamais d'un Acteur.
Ceux-ci dont je suis satisfaite
Font voir que, pour être amusans,
Les petits valent bien les grands.

LA RANCUNE.

Quand du cothurne les Héros
Lassent la Cour par leurs grands mots;
A Paris, la Troupe cadette
Reçoit des applaudissemens,
Les petits, &c.

LE CHEVALIER.

De la bravoure des soldats
La taille ne décide pas;
Bien souvent, lorsque la trompette
Appelle au feu les combattans,
Les petits, &c.

Mars ayant insulté l'Amour,
L'Amour à l'instant eut son tour;
Apprends, dit-il, par ta défaite,
A ne point railler les enfans,
Les petits, &c.

Cette piéce agréable eſt de Panard. Elle fit pendant longtems rafoller tout Paris, qui ne ſe laſſait point de voir & l'ouvrage & les charmans Acteurs; mais comme ils grandirent par la ſuite, & que la piéce était faite pour leur taille, il n'a pas été poſſible d'en faire uſage depuis.

LES ÉVEILLÉS

DE POISSI.

Opéra Comique, en un acte, en proſe, mêlé de Vaudevilles & ſuivi d'un Divertiſſement, 27 *Août* 1731.

René, ſur le point d'épouſer Colette, s'aviſe indiſcrettement de vouloir ſçavoir ſi elle lui ſera fidèle. Julien, ſon ami, pour l'en diſſuader, lui chante envain ce couplet.

AIR: *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

La femme auprès de l'homme,
Voyez-vous, mon couſin,
Eſt juſtement tout comme
La paille au magaſin;
Avec une chandelle,

Si l'on approche un peu,
Qu'il tombe une étincelle,
La grange eſt toute en feu.

René, qui a ſon idée en tête, la conduit avec tant de fineſſe que Colette, qui ne ſongeait à rien, prend du goût pour Léandre, jeune homme prié à la noce. Cette paſſion ſubite eſt cependant aſſez forte pour l'engager à rompre avec René; tout le monde le raille ſur ſon imprudence, & la piéce finit par un divertiſſement & le vaudeville qui ſuit:

De l'objet qui nous a ſçu plaire,
Parlons diſcretement,
Ne le vantons point tant,
Aux amis même il faut s'en taire;
En prônant ſes attraits ſi fort
On reveille le chat qui dort.

Fiers objets qui, d'un ton trop rude,
Parlez contre l'Amour,
Souvenez-vous du tour
Qu'il fit à Diane la prude;
En criant contre lui ſi fort
On reveille le chat qui dort.

Un mari qui dit à ſa femme:
Remarquez-vous Damon,
Tous les jours ce garçon

Vous ſuit pour vous marquer ſa flamme :
Cet époux eſt un franc butor ;
Il reveille le chat qui dort.

Cette piéce, qui n'eſt qu'une copie du *Curieux impertinent*, eſt de Fagan, & fut donnée à la ſuite des *Petits Comédiens* & de la *Tante Dupée ;* mais elle eut bien moins de ſuccès.

LE TEMPLE DU SOMMEIL.

Opéra Comique, en un acte, en proſe, mêlé de Vaudevilles.

20 Septembre 1731.

Damon, au déſeſpoir qu'on lui ait défendu la maiſon d'Agathe ſa maîtreſſe, va chercher quelque conſolation au Temple du Sommeil. Il eſt accompagné de Mézetin ſon valet ; le bruit qu'ils font, reveille le Confident du Dieu qu'on révére. Paix-là, leur dit il ? Apprenez que quoique je ſois un petit Dieu de nouvelle fabrique, je peux vous rendre juſtice. Je ſuis, ajoute-t'il, Surſaut : j'ai ſeul la permiſſion d'éveiller le Dieu du Sommeil, & je ſuis toujours dans

ſon antichambre. Damon le prie de lui être favorable. Dans le moment le Dieu ſe reveille ; mais, comme il ſe ſent extrêmement aſſoupi, il ordonne à Surſaut de tenir l'audience. Cet uſage eſt aſſez ordinaire au Théâtre de l'Opéra Comique, où les Divinités ne répondent ordinairement que par l'organe d'un Subſtitut. Surſaut rempliſſant ſa fonction, conſeille à Damon & à ſon valet d'aller faire un tour dans la forêt de Pavots & de Mandragores ; il diſtribue enſuite ſes ordres aux Songes heureux & malheureux, & après leur départ il donne audience à Dorimene, jeune femme qui, ayant un extrême deſir d'aller au bal, prie le Dieu du Sommeil d'endormir ſon mari. Surſaut le promet, & ajoute dans un *à parté* qu'il va faire tout le contraire. Ce procédé eſt de mauvais exemple, à moins que les Auteurs n'ayent voulu faire entendre que les Dieux ont tort de ſe fier à des Miniſtres infidéles, & de ne pas agir eux-mêmes. Paraiſſent enſuite une Plaideuſe, qui vaudrait aſſoupir ſon Juge ; & un Jaloux. Surſaut conſeille à la Plaideuſe de s'adreſſer à Plutus ; & au Jaloux, de dormir tranquillement.

Rime platte, faiſeur de Comédies,

Tragédies, Tragi-Comédies, Ballets, Ambigus, & autres ouvrages dans le genre dramatique, vient ſe plaindre de ce qu'une Divinité auſſi bienfaiſante que le Sommeil, prend plaiſir à ſe déclarer contre lui.

SURSAUT.

Comment donc ?

RIME-PLATTE.

AIR : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Dès que dans un Spectacle
Mon ouvrage paraît,
Serait-il un miracle,
Votre Dieu toujours prêt,
Se gliſſant dans la ſalle,
Courant de rangs en rangs,
Contre mes vers cabale,
Et fait dormir les gens.

SURSAUT.

Mais il eſt certaines piéces qui ont pour lui une vertu attractive, & où il ne peut ſe diſpenſer de ſe trouver.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Serait-ce de vous qu'on publie,
Que fatigué d'une inſomnie,
Un ſeigneur, qui s'était ſervi

De tout l'art de la Pharmacie,
S'était à la fin endormi
En lisant votre Comédie.

Rime-platte ne sçaurait comprendre par quelle raison ses ouvrages ne peuvent réussir. Ils sont pourtant très-corrects; soyez moins exact, répond Sursaut.

SURSAUT.

AIR : *Puisqu'un style noble.*

Sans craindre les mauvais succès,
Faites les plus hardis essais;
Osez tout entreprendre;
Il vaut mieux entendre les sifflets
Que de ne rien entendre.

RIME-PLATTE.

Le remede est bon.

Un Ivrogne succéde au Poëte Dramatique; c'est Grégoire que Bacchus amène tous les jours rendre régulièrement hommage au Dieu du Sommeil. Sa femme ne peut souffrir qu'il goûte longtems cette tranquillité.

ALISON.

Comment infame!

AIR:

Tandis qu'au franc pinot
Tu remplis ton jabot,
Qu'à tire larigot
Tu ſçais humer le piot,
Et que dans ce tripot
Tu dors comme un ſabot,
En attendant, je croque le marmot,
Et tu veux qu'on ne diſe mot.
Grand libertin,
Viens, ſac-à-vin,
Manant, faquin,
Double coquin,
Notre fruſquin
S'en va grand train;
Le verre en main
Dès le matin
Tu bois, tu manges tout mon bien,
Et tu veux qu'on ne diſe rien:

Au lieu de ſonger à tes enfans!

GRÉGOIRE.

Mes enfans! à propos deçà, ne me fais point jaſer; chacun a ſes faibleſſes; tu m'entends bien?

ALISON.

Que veux-tu dire, ivrogne? Mort de ma vie, je t'arracherai ta maudite langue.

GRÉGOIRE.

Il te sied bien, ma foi, de te mettre en colere;
Après que je t'ai vue un jour sur la fougere
Batifoler avec Lucas.

ALISON.

Avec Lucas ! quelle chimere !
Chien de menteur, c'était avec Thomas.

GRÉGOIRE.

Avec Thomas, eh bien ! soit.... Le Temple du Sommeil est ordinairement le lieu où les époux finissent leurs débats; touche-là.

ALISON.

Allons donc.

Plus de guerre, faisons la paix;
Quelle dure à jamais,
Va, va, je te passe le vin.

GRÉGOIRE.

Moi, je te passe le voisin, *bis.*

Agathe, amante de Damon, vient se présenter pour avoir l'explication d'un songe; Sursaut la satisfait, appellant Damon & Mézetin. Nos amans se jurent une tendresse & une fidélité éternelle. Agathe baille en achevant ses

ſermens, & s'endort. Damon, très-ſurpris, eſt lui-même, dans le moment, obligé de céder au Sommeil; c'eſt un tour que le Dieu, qui veut les favoriſer, leur joue, pour prévenir l'arrivée d'Orgon. Ce bon pere, à qui le ſoin de garder ſa fille ôte le repos, la trouve ici endormie auprès de ſon amant. Il faut, lui dit Surſaut, que vous conſentiez à ſon mariage. Eh bien! Seigneur, répond Orgon : je la donne, puiſque je ne ſçaurais faire autrement. A ces mots, l'obligeant Surſaut reveille Damon & Agathe.

DAMON.

AIR : *Changement pique l'appetit.*

Quel bonheur pour moi, chere Agathe :

AGATHE.

Ah! que cette union me flatte.

ORGON.

Vous éprouvez en ce moment
Que le bien vous vient en dormant.

LE DIEU DU SOMMEIL.

Que l'on célébre la fête, & qu'il ſoit dit que mes bienfaits ne ſont pas toujours imaginaires.

Vaudeville.

J'ai cru voir Tircis l'autre jour,
Après l'aveu de ma tendreſſe,
Reſſentir encore plus d'amour
Qu'avant qu'il connut ma faibleſſe,
Ture lure lure & lon lan la,
C'eſt un rêve que cela.

On m'a dit que dans ce canton
Le négoce a changé de face,
Et que les billets d'un Gaſcon
Gagnoient dix pour cent ſur la place,
Ture lure, &c.

On dit que le *je ne ſçai quoi*,
Qui de plaire par-tout ſe pique,
A plus amuſé chez le Roi
Que la jeune Troupe comique,
Ture lure, &c.

On trouve dans cette piéce épiſodique, qui eſt de Panard en ſociété avec Fagan, pluſieurs ſcènes très-plaiſantes & des couplets fort bien faits; elle n'eut cependant pas un grand ſuccès, & n'a point été imprimée.

LA COMÉDIE SANS HOMMES OU L'INFIDÉLITÉ PUNIE.

Opéra Comique, en un acte, avec un Prologue & un Divertiſſement,

3 Février 1732.

PROLOGUE.

Une Marquiſe & quatre ou cinq de ſes amies imaginent entr'elles, pour paſſer agréablement la journée (que les cavaliers de leur compagnie ont conſacré à une partie de chaſſe) de jouer, ſans leur ſecours, une Comédie qu'elles ont appriſe le mois précédent, & qui eſt intitulée : l'*Infidélité punie.* Pendant qu'elles s'y préparent, Javotte, petite fille du village, vient annoncer le mariage de ſa couſine Suſon, qui épouſe le vieux Bailli. La Marquiſe ſaiſit cet événement, & ordonne à Javotte de faire venir les gens de la noce au château, pour former le divertiſſement de la piéce qu'elle s'eſt propoſée de repréſenter

avec ſes amies, & dont voici en peu de mots le ſujet.

L'INFIDÉLITÉ PUNIE.

La ſœur de Clitandre voulant guérir ſon frere de ſon entêtement pour Julie, s'offre, dans l'eſpace de trois jours, de lui donner la preuve que cette fille qu'il aime n'eſt qu'une franche coquette. Pour cet effet elle s'eſt déguiſée en homme, &, ſous le nom d'Eraſte, elle a déja gagné le cœur de Julie dans un bal, où elle paraiſſait pour la premiere fois. Le faux Eraſte, après s'être fait annoncer par Scapin, qui n'eſt autre que ſa Suivante traveſtie, vient trouver Julie, & joue ſi adroitement ſon rôle, qu'elle acheve de l'enflammer : alors il feint un évanouiſſement à la vue du portrait de Clitandre, que la belle porte à ſon bras. La coquette ne balance pas à lui en faire un ſacrifice, & le faux Eraſte, ſous prétexte de quelque commiſſion, le donne ſecrettement à Scapin, qui va le porter à Clitandre, & revient peu de tems après avec une lettre adreſſée à Julie, par laquelle elle apprend le tour qu'on lui a joué; & que ſon amant, convaincu de ſa perfidie, renonce à elle pour tou-

jours. Julie & Spinette ſa ſuivante qui, de ſon côté, avait écouté les cajolleries du prétendu Scapin, reſtent un peu ſurpriſes; mais elles prennent bientôt leur parti, & ſe conſolent par l'eſpérance de retrouver de nouveaux amans.

Le divertiſſement, annoncé dès le Prologue, arrive; on voit entrer le Bailli, la mariée & les autres perſonnes de la noce, & en même-tems les Cavaliers qui, de retour de leur partie de chaſſe, rejoignent la compagnie des Dames & ſe mêlent au divertiſſement. Le Vaudeville eſt une eſpéce de Dialogue pour prouver que la ſociété ne peut être agréable ſi l'on exclut l'un des deux ſexes.

UN ACTEUR.

Où l'on ne voit point de chapeaux,
L'ennui ſe mêle à tous propos;
Sans nous, que feriez-vous, Meſdames?

UNE ACTRICE.

Où l'on ne trouve point de femmes,
Ce n'eſt que langueurs & dégouts;
Sans nous, Meſſieurs, que feriez-vous?

UN ACTEUR.

Cet eſprit fin, ces mots flatteurs,

Dont

Dont vous ſçavez charmer les cœurs,
Sans nous, les auriez-vous, Meſdames ?

UNE ACTRICE.

Ces Madrigaux, ces Epigrammes,
Que vous chantez à nos genoux ;
Sans nous, Meſſieurs, les feriez-vous ?

LE PETIT BOUDET.

Il faut, par un remerciment,
Payer votre applaudiſſement ;
Tenez voilà pour vous, Meſdames.
(*Il fait un entrechat.*)

LA PETITE CARON.

Si Pierrot danſe pour les femmes
Que vos cœurs n'en ſoient point jaloux ;
Tenez, Meſſieurs, voilà pour vous.
(*Elle fait un entrechat.*)

Cette piéce fut remiſe le 3 Février 1735 à l'ouverture du nouveau Théâtre conſtruit dans le cul de ſac de la rue des Quatre-Vents ; elle fut alors précédée d'un nouveau Prologue du même Auteur, rempli de couplets critiques : en voici un ſur la petiteſſe de la ſalle du Spectacle.

AIR : *Philis, en cherchant ſon amant.*

Février & Mars ſont des mois
Qui, pour l'ordinaire, ſont froids ;
On ſouffle bien moins dans ſes doigts
Lorſqu'on habite des endroits,
Qui ſont étroits.

Sur la différence qu'on peut obſerver entre les deux Opera.

AIR : *Reveillez-vous, belle endormie.*

Au grand Opéra l'on demande
Du grave, & du beau qui ſoit bon ;
On y va pour la ſarabande,
Et chez nous pour le cotillon.

Ce Prologue était terminé par un Vaudeville, dont un couplet va ſervir d'exemple.

Juſqu'à douze ans, une bergere,
Dans ce qu'elle dit eſt ſincere,
C'eſt tout de bon.
Dès qu'elle penſe, elle en impoſe,
Tout ſon langage ſe compoſe,
C'eſt une chanſon.

Cette piéce eſt de Panard, & eut du ſuccès.

L'ACTE.

Pantomime, 13 *Février* 1732.

C'eſt le titre du Prologue de l'Opéra Comique : intitulé : le *Pot Pourri*, *Pantomime*, dont on parlera à ſon rang. La piéce qui fait le ſujet de cet article, n'a jamais été imprimée. L'idée en eſt neuve. Elle était en ſcènes muettes ; les Acteurs, par leurs geſtes, en exprimaient le ſens, & l'Orcheſtre les accompagnant jouait les airs des Vaudevilles les plus connus. Le Public ne goûta pas ce divertiſſement. Après quelques repréſentations l'Auteur ajouta des paroles aux Vaudevilles joués par l'Orcheſtre ; mais la piéce eut encore moins de ſuccès de cette façon qu'à la premiere.

La ſcène ſe paſſe ſur le Théâtre de l'Opéra Comique. Les Acteurs & Actrices y ſont aſſemblés pour examiner une piéce qu'un Auteur de Bordeaux doit leur procurer. M. de Couſignac, *c'eſt ainſi que l'Auteur s'appelle*, arrive avec un air de confiance & ſe flatte du plus brillant ſuccès. Je ne crains rien pour ma piéce, dit il.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

La façon dont j'ai ſçû l'écrire
Eſt au-deſſus de la ſatyre,
Rien ne la ſçaurait attaquer ;
Ceci n'eſt point une hyperbole ;
Je défierais de critiquer
Dans tout l'ouvrage une parole.

On le prie de vouloir bien faire la lecture de ſa piéce. Couſignac répond qu'il veut auparavant faire ſes conventions. *Primo*, dit-il, je veux que ma piéce ſoit appriſe, répétée & repréſentée dès aujourd'hui, ſans cela rien de fait. A ce mot, tous les Acteurs ſe récrient ſur l'impoſſibilité de le ſatisfaire. Oh ! je vais vous en apprendre le moyen, répond Couſignac ; & ce petit morceau, ajoute-t'il, ne fatiguera ni votre mémoire ni votre poitrine. Il tire en même-tems de ſa poche un petit carré de papier, qui contient, dit-il, les paroles de ſa piéce, & montre un gros paquet qui en renferme la muſique. Les Acteurs croient qu'il veut plaiſanter. Ne vous inquiétez de rien, replique l'Auteur Bordelais.

COUSIGNAC.

AIR : *L'Amour eſt un voleur.*

Il ſuffit pour cela
D'un peu d'intelligence,
Sans goſier ni cadence
On l'exécutera.
Il ne faut qu'être preſte,
A ce que l'Orcheſtre jouera,
Et zeſte, zeſte, zeſte,
Chacun de vous l'exprimera
Avec le geſte.

LE POT POURRI.

Pantomime, Opéra Comique, en un acte,

13 Février 1732.

Un amant vient ſe plaindre pendant la nuit ſous le balcon de ſa maîtreſſe; on joue l'air : *Reveillez-vous*, &c. Elle devient ſenſible à l'amour du cavalier, & deſcend pour l'entretenir & pour lui parler de plus près; ils ſe déclarent réciproquement leur paſſion, toujours avec des geſtes convenables aux paroles dont la ſymphonie joue les airs.

La ſuivante de la mere ſurvient un

moment après pour annoncer à ces deux amans ſon arrivée; cette mete les ſurprend enſemble, querelle ſa fille & l'emmene ſans être touchée des plaintes de ſon amant. Le valet du Cavalier trouve ſon maître déſeſpéré de ce qui vient d'arriver; celui ci ordonne à ſon valet de chercher quelque expédient pour favoriſer ſes amours, &c.

La mere, la fille & la ſuivante reviennent; la fille fait de nouveaux efforts pour engager ſa mere à accepter pour gendre l'amant qu'elle aime; elle eſt inflexible, & annonce à ſa fille un autre époux qu'elle lui a deſtiné. C'eſt un campagnard, grand nigaud, à peu près comme M. Vivien de la Chaponardiere qui arrive ſur ces entrefaites, accompagné de ſon valet, qui eſt auſſi niais que ſon maître. L'amant Idiot fait une déclaration à ſa maîtreſſe d'une maniere comique; elle la reçoit avec mépris, ce qui oblige ſa mere de prendre le parti du Campagnard, & de l'emmener dans ſa maiſon avec ſa fille & la ſuivante pour y conclurre le mariage.

L'amant aimé revient, & un moment après, ſon rival ſort de chez ſa maîtreſſe. Le premier veut obliger l'autre à mettre l'épée à la main; le Campagnard

penſe mourir de frayeur ; la ſuivante accourt au bruit, & empêche l'autre de pouſſer plus loin la querelle & ſe retire ; mais il revient bientôt accompagné de la mere, qui eſt toujours bien réſolue de lui donner ſa fille. Elle a fait venir même un Notaire. Dans le tems qu'on eſt prêt à ſigner le contrat, & que le Campagnard s'applaudit du bonheur dont il croit bientôt jouir, l'amant aimé vient faire encore une tentative auprès de la mere, & lui fait voir une lettre (qui a été ſuppoſée) par laquelle on lui mande le gain d'un procès qui le rend maître de biens conſidérables. Il la ſupplie de lui accorder ſa fille en mariage. Celle-ci ſe joint aux inſtances de l'amant aimé ; ſon Valet & la Soubrette ſe jettent auſſi aux pieds de la mere, qui ſe rend enfin à leurs prieres : le Campagnard ſe retire, peu content de ſon voyage. Les Valets de l'amant aimé & de l'autre ſe diſputent enſuite la conquête de la Suivante ; elle les met d'accord tous les deux ſur le champ, en leur déclarant qu'elle ne veut ni l'un ni l'autre, & la piéce finit par un très-joli divertiſſement. Cet Opéra Comique, Pantomime, réuſsît très-bien. Il eſt de Panard, & le Programe que nous en avons

trouvé dans le dictionnaire des Théâtres nous a paru mériter d'être tranſmis ici, tant par la maniere dont il eſt fait que pour donner une idée de ce genre de Spectacle, auxquels les différens Théâtres de la Foire ont ſouvent été réduits.

LE TRIOMPHE DE L'IGNORANCE.

Opéra Comique, en un acte,

20 Mars 1732.

L'Enjouement perſonnifié s'étonne que l'Ignorance vienne fixer ſon ſéjour à Paris, qui eſt, dit-il, le rendez-vous des Sçavans.

L'IGNORANCE.

AIR; *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Ces Meſſieurs, dont je ſuis l'amie,
Font tout l'ornement de ma cour,
Et dans plus d'une Académie
Je vais préſider chaque jour.

AIR: *Robin ture lure lure.*

Je vois
Sous mes drapeaux ſouverains
Des gens de toute nature;

Marquis, Abbés, Médecins,
Ture lure,
Perſonnages à fourure,
Robin ture lure lure.

La précieuſe Eliante eſt la premiere qui ſe préſente à l'audience, & vient, au nom de ſon ſexe, demander les mêmes prérogatives que les hommes, puiſqu'il poſſede les mêmes talens. La Déclamation, ajoute-t'elle, la Muſique & la Danſe ſont de notre appanage.

Et quel Acteur jamais acquit autant d'eſtime,
Au Théâtre Français, que l'Illuſtre Monime. (1)
Qui porta jamais l'art auſſi loin qu'elle fit,
Et ſoumit la nature au pouvoir de l'eſprit ?
Son goût ſçut le premier bannir la pſalmodie
Et faire ſimplement parler la Tragédie.

Dans la Muſique, n'avons-nous pas à l'Opéra deux Actrices inimitables, les Demoiſelle Péliſſier & le Maure.

AIR : *On n'aime point dans nos forêts.*

Elles charment différemment,
L'une tient notre ame captive
Par ſon art, par ſon jeu brillant,
Et par ſon expreſſion vive ;

(1) Mademoiſelle le Couvreur.

L'autre, par ſes ſons enchanteurs ;
Maîtriſe, enleve tous les cœurs.

Eliante fait l'éloge des Demoiſelles Camargo & Sallé, en rapportant des exemples pour la danſe.

ELIANTE.

AIR : *Des ſept ſauts.*

Pour les entrechats.
Et les caprioles,
Pour les entrechats
Tout lui céde le pas.
Jamais ſi juſte & ſi haut,
Perſonne n'a fait un ſaut,
Deux ſauts, trois ſauts, &c.

AIR : *Chantez, petit Colin.*

Pour l'air noble & décent,
Pour la danſe légere,
Pour l'air noble & décent,
L'autre eſt un modèle charmant.
Prodige de notre âge,
Elle eſt jolie & ſage,
Applaudiſſons-la,
La vertu lon la,
Danſe à l'Opéra.

Malgré cela l'Ignorance lui conſeille

de demeurer sous son empire & de ne songer qu'à plaire.

Jephté vient ensuite reprocher à l'Ignorance d'avoir nui à son succès ; celle-ci répond par quelques traits critiques & veut se retirer. Restez, lui dit Jephté, je n'aurai pas quitté inutilement le sacré séjour de Maspha ; je me fais un sacré devoir de vous faire entendre mes sacrés concerts.... Finissez vos juremens, replique l'Ignorance, en l'interrompant. Je vous défie, continue Jephté, de n'être pas sensible aux regrets de ma fille.

AIR : *Ma raison s'en va beau train.*

Qui pleure un feu criminel,
Et qui portant à l'autel
Un cœur tout nouveau,
Qu'Amour, le bourreau,
En secret persécute,
S'apprête à descendre au tombeau,
Au doux son de la flute
Lon la,
Au doux son de la flute.

L'IGNORANCE.

Ce n'est qu'un lazzi ; elle en est quitte pour la peur & un repentir.

Jephté, piqué des railleries de l'Igno-

rance, ſort au bruit de ſon tonnerre, & fait place à Fanchonnette, petite fille qui s'adreſſe à l'Ignorance pour ſe faire inſtruire. Comme cette ſcène, au reſte, n'a rien de neuf, nous paſſons à la ſuivante, où Eriphile expoſe pathétiquement ſes plaintes contre le Public.

ÉRIPHILE.

Arbitre des ſuccès, Reine du Genre humain,
Vous, dont le tribunal ſans régle eſt ſouverain,
Qui, dans tous vos arrêts où l'inſtinct ſeul préſide,
Prenez le cœur pour juge & le plaiſir pour guide;
Ignorance, pour qui j'étale mes brillans,
Défendez Eriphile en butte aux faux Sçavans.
Ces traîtres vont par-tout, déchirant ma conduite,
Dire, pour écarter la foule qui me quitte,
Que malgré mon éclat, dont on eſt étonné,
Je ne ſuis dans le fond qu'un monſtre bien orné.

L'IGNORANCE.

Ils n'ont pas tout le tort.

ERIPHILE.

Que l'on voit à travers toute ma draperie,
De deux originaux que je ſuis la copie;
Que mon fils Alcméon, au crime réſervé,
Que ce fils, comme Œdipe, eſt un enfant trouvé,

Et que, vengeant sur moi le meurtre de son pere,
Comme Oreste il devient l'assassin de sa mere.
Qu'en moi, d'abord pour peu qu'on m'observe de près,
De Jocaste, ma sœur, on reconnaît les traits.

L'IGNORANCE.

A dire vrai, vous avez un grand air de famille.

ERIPHILE.

Qu'on lit en même-tems dans mon regard funeste,
L'adultere noirceur de la mere d'Oreste.

L'IGNORANCE.

Plus je vous regarde & plus je trouve qu'ils ont raison.

ERIPHILE.

Ne ferez vous point taire un discours qui m'offense?
Il est de votre honneur de prendre ma défense;
Justifiez, Madame, en combattant pour nous,
Les applaudissemens que j'ai reçus de vous.

L'IGNORANCE.

Vous m'embarrassez : il est vrai que j'ai beaucoup applaudi le premier jour;

mais c'eſt moins l'enſemble de la piéce que la beauté des détails.

AIR : *Il faut que je file.*

Et ſans détour inutile,
Diſons le fait comme il eſt ;
Si nous admirons le ſtyle,
La conduite nous déplaît,
Eriphile, file, file,
File mal ſon intérêt.

L'ignorance ajoute pluſieurs objections, dont la principale tombe ſur le duel d'Alcméon & d'Hermogide, qui s'eſt paſſé de nuit près du tombeau d'Amphiaras, époux d'Eriphile & pere d'Alcméon ; mais par quel haſard, continue l'Ignorance, votre fils, qui avoit peut-être choiſi ce lieu pour vous éviter, a-t'il pû vous y porter le coup mortel ?

ERIPHILE.

C'eſt ſur le monument, quand je ſuis en priere,
Qu'il me tue à tâtons, & faute de lumiere,
Je lui pardonne, hélas ! de s'être ainſi mépris ;
Dans la nuit on ſçait trop que tous les chats ſont gris.

Le Médecin Eraſte termine l'Audience. A ſon ajuſtement l'Ignorance l'au-

rait pris pour un officier s'il avait eu une épée.

ERASTE.

Vous ne ſerez plus ſurpriſe, Madame, quand vous ſçaurez que je ſuis un Médecin du bel air, plus propre à bleſſer qu'à guérir. Autrefois la Médecine était une ſcience ſombre, pédanteſque & remplie de termes durs & barbares; elle était le partage de la vieilleſſe, & la longue barbe était ſon enſeigne. A préſent ce n'eſt plus cela, grace à M. de la Forêt, dont je ſuis le brillant éleve, tout a changé de face, il a dépouillé la Médecine de toute ſa barbarie; les graces enjouées & les ris badins l'accompagnent; ſon langage eſt riant & figuré; elle offre par-tout de brillantes images, & répand des fleurs ſur les matieres qui en ſont le moins ſuſceptibles. Aujourd'hui il faut avoir le ſuffrage des Dames: ce ſont elles qui font les grandes réputations; par conſéquent il faut poſſéder toutes les qualités d'un joli homme. . . . Entre-t'on chez une belle indiſpoſée: Eh! bon jour, Madame, je n'ai jamais vû une malade ſi charmante. Mais la fiévre vous embellit; elle vous donne un vermillon qui efface le plus

beau carmin; elle augmente la vivacité de vos yeux. En vérité, vous êtes ſi belle en cet état, que ſi je n'en craignais les ſuites, j'entretiendrais votre fiévre, au lieu de vous l'ôter; enſuite lui prenant doucement le bras, & lui tâtant le pouls, avec l'air d'un homme qui va lui faire une déclaration, il s'écrie: Ah! voilà un pouls velouté qui me charme & qui m'annonce le retour d'une ſanté brillante.... En un mot, tout notre art, je le répéte, eſt de ſçavoir gouverner une belle.

AIR: *Quand le péril eſt agréable.*

En trois points conſiſte l'affaire;
Malade, il faut la conſoler;
Convaleſcente, l'amuſer,
Dans la ſanté lui plaire.

Je vous dirai bien plus; mais vous n'en parlerez pas?

L'IGNORANCE.

Je ſuis diſcrette.

ERASTE.

Je vous dirai donc que je ne me borne pas toujours à la Théorie. Dans les grandes occaſions, & ſur-tout quand la malade en vaut la peine, je ne me contente

pas d'ordonner, j'opére en ſecret ſouvent moi-même, &, ſans vanité, je brille dans l'opération; je m'y porte d'autant plus volontiers, que j'ai pluſieurs belles malades qui ont une averſion invincible pour tout ce qu'on appelle Apothicaire ou Chirurgien, & qui ne ſçauraient rien prendre que de ma main. Entr'autres, j'en ſoigne une de dix-huit ans.... Elle a allumé dans mon ſang l'amour le plus corroſif. Il y a deux mois que cet amour circule dans mes veines. . .

L'IGNORANCE.

Voilà ce qu'on appelle ſe bleſſer de ſes propres armes; mais vous n'êtes pas ſi fort à plaindre, la malade a de la confiance en vous, & me paraît très-docile à vos ordonnances.

ERASTE.

Oui; mais elle eſt ſous la garde d'une tante ſévere.

L'Ignorance lui promet ſon ſecours pour tromper la tante. On annonce le divertiſſement qui a été préparé par l'Enjouement. Nous ajoutons deux couplets du Vaudeville.

Tandis qu'au bal,
En carnaval,
Climene s'amuſe à la danſe,
Dans un bon lit
Son époux gît,
Il dort, il ronfle en aſſurance.
A qui doit-il ce repos-là ?
Landerirette, ô lironfa,
C'eſt à l'Ignorance.

Dans l'ancien tems,
Les cœurs conſtans
Suivaient les loix de l'Innocence ;
La paix regnait,
Chacun s'aimait,
Point de rang ni de dépendance.
A qui devait-on ces biens-là ?
Landerirette, ô lironfa,
C'eſt à l'Ignorance.

On reconnaît dans cette piéce critique la maniere toujours épigrammatique de Boiſſy. L'idée en eſt ingénieuſe. Elle eſt bien écrite, & la plûpart des couplets ſont très-bien faits : elle eut du ſuccès & n'a point été imprimée.

LA RECONCILIATION DES SENS.

Opéra Comique, en un acte,

28 Juillet 1732.

Nous avons déja parlé de cette piéce sous le titre de *l'Instinct* & de *la Nature* : ces deux personnages ouvrent la scène ; la Nature prenant très à cœur la Réconciliation des Sens, ordonne à l'Instinct, qui paraît sous la figure d'un payſan, de les faire venir.

L'INSTINCT.

Par la vantredienne, que vous feriais bian d'étouffer, comme un ſarpant, ce maudit procès-là ; y ruine quantité d'honnêtes gens qui ne l'approuvions pas.

L'arrivée de l'Opinion fait fuir l'Inſtinct.

LA NATURE *à part.*

Je me propoſe de ne pas écouter longtems le ſtyle de Madame l'Opinion.

AIR : *Le tems ſe barbouille.*

Elle ſe croit fort gentille,
Avec le jargon qu'elle a,
Par le clinquant elle brille,
Cette précieuſe-là.
Son diſcours tortille tille tille,
Et toujours tortillera.

Ma bonne femme, dit l'Opinion, je viens vous remercier de la paix que vous vous efforcez de rendre aux Sens, qui ſont nos ſujets communs; car vous n'ignorez pas que je ſuis la Souveraine des Goûts & des Modes qui ſubjuguent les quatre parties du Monde. La Nature, piquée de ce début, & ne pouvant ſupporter le langage affecté de l'Opinion, la prie de ſe retirer. Dès que l'Opinion s'en va, l'Inſtinct rentre. La Nature lui demande s'il s'eſt acquitté de ſa commiſſion. Avons-nous des Poëtes, dit elle?

L'INSTINCT.

J'en ons reluqué de fort loin un ou deux qui s'efforciant d'arriver, mais y faiſiant ſouvent des faux pas.

LA NATURE.

Je ne m'en étonne point, les Poëtes

d'aujourd'hui n'attrapent pas aisément la Nature.

L'INSTINCT.

AIR : *Oreguingué.*

J'avons vû des Muſiciens,
Mais par ſaint peu.

LA NATURE.

S'ils ſont des miens,
Ils ne ſont pas Italiens.

L'INSTINCT.

Et queuques faiſeux de peinture.

LA NATURE.

Oh ! ceux-ci ſuivent la nature.

Les Peintres me cherchent tous; il y en a qui ne me trouvent pas, mais il faut leur tenir compte de leurs bonnes intentions.

Scaramouche, Commis de l'Inſtinct, annonce l'arrivée des Sens.

LA NATURE.

Allez, & que ces Dames ne paraiſſent devant moi que dans l'ordre où elles ont paru à l'Académie Royale de Muſique. Je veux ſuivre ſon cérémo-

nial, quoique depuis peu le Bon Sens l'ait accuſée de ne le conſulter jamais.

Leucothoé ſe préſente la premiere.

LA NATURE.

AIR : *Quand la Mer Rouge.*

Quelle eſt votre qualité?
Nommez-vous, ma mie.

LEUCOTHOÉ.

Vous voyez Leucothoé,
La ſœur de Clytie;
Nous ſortons d'un noble ſang,
Filles d'Orchame le Grand,
Roi de ba, ba, ba,
Roi de bi, bi, bi,
Roi de lo, lo, lo,
Roi de ba, roi de bi, roi de lo,
Roi de Babylone.

LA NATURE.

Combien en vaut l'aune?

Je n'ai jamais vû de nom ſi pretintaillé.

LEUCOTHOÉ.

AIR : *Comme v'là qu'eſt fait.*

Le brillant Dieu de la lumiere,
Qui, dit-on, voit tout ici bas,
De ma ſœur dûement rancuniere,

Puiſqu'il a trahi ſes appas,
Ne voit pas la rage inquiéte.
Apollon, ce devin parfait,
Mon apothéoſe projette,
Tandis que je meurs en effet.

LA NATURE.

L'habile Dieu, comme v'là qu'eſt fait!

LEUCOTHOÉ.

On a ſifflé ma mort; la Critique m'a rendu la vie avec uſure. A préſent je ſuis Déeſſe de par Apollon.

LA NATURE.

AIR: *La jeune Iſabelle.*

Vous êtes Déeſſe
De par Apollon;
Il vous fait, Princeſſe,
Un très-rare don:
Apollon, ma chere,
Très-décrédité,
Ne donne plus guère
L'immortalité.

AIR: *L'horloge du Berger.*

Vous n'avez pas
Exrenné ſur la terre
De vos appas
Au ſéjour du tonnerre

Portez l'air ennuyeux,
Allez, allez, allez, faites bailler les Cieux.

La triſte & déſolée Laodamie ſuccéde à Leucothoé.

LA NATURE.

AIR : *Des Pendus.*

Quelle eſt cette pleureuſe-ci ?

LAODAMIE.

Hélas !

LA NATURE.

J'en ai le cœur tranſi.

LAODAMIE.

Hélas ! je ſuis Laodamie,
Célébre par ma prudhommie,
Ci-devant veuve, helas ! helas !
Du pauvre roi Proteſillas.

LA NATURE.

La douleur vous trouble l'eſprit, je ne comprends point votre ci-devant veuve.

LAODAMIE.

Ecoutez, & vous le comprendrez.

AIR

AIR : *Ton himeur eſt Cateraine.*

Protéſilas devant Troye
Etait mort criblé de coups :
L'Enfer bientôt me renvoie
Cet illuſtre & cher époux.

LA NATURE.

Et c'eſt lui qui, de votre ame,
Fait la déſolation ;
Mais vous ne pleurez, Madame,
Que ſa réſurrection.

Ceci eſt naturel.

LAODAMIE.

Hélas ! mon petit homme eſt revenu des bords du Styx en ſi piétre état, qu'il a fait grande pitié à tout le monde.

Nous vous banniſſons de la Fête, dit la Nature, on n'y veut point de lamentations.

LAODAMIE.

AIR : *Je ſuis la fleur.*

Dieux ! quel affront ! que faites-vous, barbare ?

LA NATURE.

Ce que Paris approuvera.

LAODAMIE.

Quoi ! vous chaſſez la reine de Mégare,

LA NATURE.

Je me moule ſur l'Opéra.

Après un court monologue, la Nature voit paraître Iris d'un air fort réſolu, ce qui l'engage à rabattre cette vanité par quelques traits de critique.

LA NATURE.

Eh quoi, belle Iris ! Suffit-il à l'Amour d'ôter ſon bandeau pour reſſembler à Zéphyre ? Et votre mépriſe n'eſt-elle pas bien fondée, ſur ce que tous les deux portent des aîles ? C'eſt comme ſi on ſe trompait entre deux Pages, à cauſe qu'ils auraient chacun un nœud d'épaule : la phyſionomie du Souverain des cœurs peut-elle être confondue avec une autre ? Et vous, de Junon l'aimable Confidente !

AIR : *Eſt-ce que ça s'demande ?*

Vous voyez ſouvent Cupidon,
Son ſéjour eſt le vôtre ;
Parce qu'il n'a pas ſon brandon,
Le prendre pour un autre ?
Avouez-nous,
Que c'eſt chez vous
Une erreur de commande.

IRIS.

Allez mon cœur,
C'eſt à l'Auteur
Que tout çà ſe demande.

Malgré cela, la Nature l'admet à la Fête en faveur de l'Amour chantant, & donne audience à la Reine des Sirènes, qui eſſuie des reproches aſſez vifs ſur ſon étourderie.

LA NATURE.

AIR : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

Que devient l'adreſſe d'Uliſſe ?
Ses procédés ſont indiſcrets,
Vous ſemblez, tous les deux exprès,
Vous jetter dans le précipice.

LA SIRÈNE.

Trop heureux qui ſçait bien choiſir
Les chemins qui vont au plaiſir.

LA NATURE.

Voilà une maxime de Sirène... Allez achever votre rôle à l'Opéra, & vous précipiter dans la Mer; c'eſt ce que vous faites de plus ſenſé, & vous le faites avec grace... Mais je ſonge que nous avons beſoin d'une bonne Chanteuſe dans la Fête; reſtez ici, auſſi bien vous

jetter dans la Mer, c'eſt tout de même que ſi l'on jettait une Carpe dans la riviere.

La Nature apperçoit enſuite le premier Amour, à qui elle demande lequel doit être préféré, celui qui paraît à l'Opéra, ou celui de la Comédie Françaiſe.

PREMIER AMOUR.

AIR : *Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.*

Pour moi j'entens tous les jours
Cent diſcours
Sur ces deux aimables Amours ;
Sans me ſembler fort téméraire,
Sur leur merite on ne peut rien régler ;
Car l'un n'a qu'à chanter pour plaire
Et l'autre n'a qu'à parler.

Soit que j'aille au Fauxbourg Saint Germain, ajoute t-il, ſoit que j'aille au Palais Royal, j'entends chanter ſur les deux routes :

Suivons, ſuivons l'Amour, laiſſons-nous enchanter ;

Mais, dit la Nature, je n'apperçois pas l'Amante du Dieu du vin.

LA NATURE.

AIR : *Il faut que je file.*

Erigone reſte en ville...

PREMIER AMOUR.

N'attendez pas ſon départ ;
Cette Princeſſe tranquille
Ne ſe montrera que tard ;
Car l'Opéra file, file,
File ſa corde avec art.

Les Sens paraiſſent enſemble avec leur ſuite, *l'Odorat* en Bouquetiere, *l'Ouïe* avec une trompette parlante, *la Vûe* en Aſtrologue, *le Goût* en Cuiſinier, & *le Toucher* en Arlequin. Ils forment un Divertiſſement, qui eſt ſuivi d'un Vaudeville dont voici un couplet :

Que de biens nous offrent les ſens !
Contr'eux ne prenez point les armes ;
Mortels, de vos beſoins preſſans,
Ils font naître les plus doux charmes ;
Que de biens nous offrent les ſens !

Cette Piéce morale & critique eſt d'un Auteur anonyme, & eut du ſuccès. Elle peut être regardée comme une Parodie du *Ballet des Sens* & du *Procès*

des Sens, autre critique que Fuzelier en avait donnée au Théatre Français.

LE DÉPART
DE L'OPÉRA COMIQUE;

Piéce en un acte, en proſe, mêlée de Vaudevilles.

28 Juillet 1733.

La Foire conſeille à ſes Acteurs d'aller chercher fortune en Province, parce que l'Opéra Comique, ſon fils, eſt très-incommodé d'une chûte qu'il a faite il y a quelque tems. Cependant Scaramouche va chercher un petit Médecin qu'il amene & qui entre en chantant; *rions, chantons, &c.*: & tandis que la Foire le mene voir l'état de ſon fils, Olivette reçoit pour elle les ſujets qui ſe préſentent pour la Troupe de Province. Le premier eſt M. Bémol, Muſicien, qui préſente deux Ecolieres qui chantent un Vaudeville.

Que dans Alger on trouve des ingrats,
Et que chez le peuple Tartare
La reconnaiſſance ſoit rare,

Cela ne me surprend pas ;
Mais qu'à Paris mainte & mainte personne
Qui vient nous demander lundi,
Un plaisir qu'on lui fit mardi,
N'y pense plus le mercredi,
C'est-là ce qui m'étonne.

Sur cet échantillon, Olivette reçoit M. Bémol & ses deux Eleves. Suit une scène d'Ivrogne, qui se trouve être un Acteur, qui n'a feint cette ivresse, que pour faire connaître le talent qu'il possède dans ces sortes de rôles.

L'IVROGNE.

AIR : *Jupin, dès le matin.*

Moi, je suis grand Seigneur,
Monarque, Empereur,
Roi, Prince, Usurpateur,
Gouverneur,
Visir, Sénateur,
Consul, Commandeur ;
Ministre, Ambassadeur,
Maltotier, Laboureur,
Soldat, Docteur,
Banquier, Agioteur,
Marchand, Traiteur ;
Greffier, Sergent, Plaideur,
Solliciteur,

Juge, Avocat, Procureur
Et Voleur.
Médecin, Enchanteur, Opérateur,
Muſicien, Auteur,
Poëte, Orateur,
Du Public ſerviteur,
Et le reſte ; enfin je ſuis Acteur.

OLIVETTE, *ſur le ton des derniers vers.*

Et ſur-tout grand Buveur,
Vous oubliez le Seigneur,

Hamoche & Rebours ſe préſentent enſuite, & ſe vantent d'avoir ſervi à l'Opéra : le dernier, en qualité du *Cintre*, a pendant plus de deux années fait rouler le tonnerre ; & le premier, employé dans le ſoûterrein depuis trois ans, était chargé de repréſenter les Monſtres. Pour preuve de ce qu'ils avancent, les deux aſpirans font le récit des merveilles qu'ils ont remarqué à ce magnifique Spectacle.

HAMOCHE.

AIR : *Menuet d'Héſione.*

J'ai vu des guerriers en allarmes,
Les bras croiſés & le corps droit,

Crier plus de cent fois aux armes
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu Mars descendre en cadence :
J'ai vu des vols prompts & subtils :
J'ai vu la Justice en balance,
Et qui ne tenait qu'à deux fils.

J'ai vu le Soleil & la Lune
Qui faisaient des discours en l'air :
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cytherée,
Aux doux regards, au teint fleuri,
Dans une machine entourée
D'Amours natifs de Chamberi.

J'ai vu le Maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu du ténébreux empire,
Accourir avec un petard,
Cinquante Lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu des Dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser :
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu l'amant d'une bergere,
Lorſqu'elle dormait dans un bois;
Preſcrire aux oiſeaux de ſe taire,
Et lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu la Vertu dans un temple
Avec deux couches de carmin,
Et ſon vertugadin très-ample,
Moraliſer le Genre humain.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des Tritons, animaux marins,
Pour danſer, troquer leur nageoire
Contre une paire d'eſcarpins.

J'ai vu Mercure en ſes quatre aîles,
Trouvant trop peu de ſûreté,
Prendre encor de bonnes ficelles
Pour voiturer ſa déité.

J'ai vu ſouvent une Furie,
Qui s'humaniſait volontiers:
J'ai vu des faiſeurs de magie
Qui n'étaient pas de grands ſorciers.

J'ai vu des ombres très-palpables
Se trémouſſer aux bords du Stix:
J'ai vu l'enfer & tous les Diables
A quinze pieds du paradis.

J'ai vu Diane en exercice

Courir le cerf avec ardeur :
J'ai vu derriere la couliſſe
Le gibier courir le chaſſeur.

REBOURS.

AIR : *Tu croyais en aimant Colette.*

J'ai vu troter d'un air ingambe
De grands Démons à cheveux bruns :
J'ai vu des morts friſer la jambe,
Comme s'ils n'étaient pas défunts.

HAMOCHE.

AIR : *Reveillez-vous.*

Dans des chaconnes & gavottes,
J'ai vu des fleuves ſautillans :
J'ai vu danſer deux matelottes,
Trois jeux, ſix plaiſirs & deux vents.

REBOURS.

AIR : *Pour paſſer doucement la vie.*

Dans le char de monſieur ſon pere,
J'ai vu Phaëton tout tremblant,
Mettre en cendre la terre entiere,
Avec des rayons de fer blanc.

HAMOCHE.

même air.

J'ai vu Roland dans ſa colere
Employer l'effort de ſon bras ;

Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui ne tenaient pas.

REBOURS.

AIR : *Quand je bois de ce jus d'Octobre.*

J'ai vu des gens à l'agonie,
Qu'au lieu de mettre entre deux draps,
Pour trépaſſer en compagnie,
L'on amenait ſous les deux bras.

HAMOCHE.

Même air.

J'ai vu, par un deſtin bizarre,
Les Héros de ce pays-là,
Se déſeſpérer en bécare,
Et rendre l'ame en à mi la, &c.

OLIVETTE.

AIR : *Des fraiſes.*

Tout ce que vous dites-là
Me fait aſſez connaître
Que vous ſçavez l'Opéra;
Allez, on vous recevra...
à part.
Peut-être, peut-être, peut-être.

A la ſuite de ce badinage ſur le Spectacle de l'Opéra en général, paraiſſent une Actrice Françaiſe, qui ſe dit excel-

ler dans les rôles de Soubrettes, & une Actrice Italienne, qui se vante d'être une parfaite Colombine. La jalousie de leur profession les engage dans une querelle assez vive, qui heureusement est interrompue par l'arrivée d'un Acteur Français qui, déclamant d'abord pour faire connaître son mérite dans le genre tragique, jette en passant quelques traits de satyre sur la Tragédie de Gustave & celle de Pelopée. Olivette lui trouve les talens suffisans; mais elle est assez embarrassée au sujet de l'Actrice Française. Il faudrait un Valet pour jouer un bout de scène avec elle; l'Acteur s'offre à remplir ce personnage, &, quittant son habit à la Romaine, il paraît sous le nom & la casaque de Frontin, & joue de tête à tête avec l Actrice Italienne. L'Acteur Français y remédie en se métamorphosant en Arlequin, & composant avec la nouvelle Colombine une espéce de Parodie des Jeux Olympiques, premiere entrée du Ballet des Fêtes Grecques & Romaines. Ce n'est pas tout : Scaramouche vient dire que le Maître de Ballets de la Troupe s'est démis la jambe. L'Acteur Français promet de réparer cet accident, & fait voir qu'outre les talens dont il a donné

les preuves, il excelle auſſi dans la Danſe; & il exécute celles d'Arlequin, de Polichinelle, de Scaramouche & de Pierrot. De ſorte qu'Olivette, également ſurpriſe & ſatisfaite, lui dit ſur l'air de Joconde :

Quoiqu'ici les yeux ſuivent tous
Votre danſe légere,
L'on voit pourtant auprès de vous
Moins d'amours qu'à Cythère :
Si Terpſicore aux pieds charmans
Exige qu'on l'admire,
Tous ſes pas ſont des ſentimens ;
Les votres feront rire.

Enfin la Foire revient avec ſon petit Médecin, qui a déjà commencé à rétablir la ſanté de l'Opéra Comique. Voyant qu'elle ne peut ſe paſſer d'une telle perſonne, elle lui demande ſa demeure. Je demeure par-tout, répond le Médecin.

LA FOIRE.

Par-tout ! Vous avez là un grand logement.

LE MÉDECIN.

AIR : *Tuton tutaine.*

Je fais cependant mon ſéjour ;

Plus à la ville qu'à la cour ;
Et tu, tu, tu,
Qui ne m'a pas vu ?
J'habite souvent
Avec le Marchand
Qui, sans crédit, vend ;
Avec l'officier
Dans un bon quartier ;
Avec l'héritier
D'un riche banquier ;
Avec le tuteur
Qui vole un mineur,
Et le Procureur
Qui pille un plaideur.
Que dirai-je ? enfin
Avec Vulcain
Qui porte gaïement
Aigrette & croissant,
Tuton, tuton tutaine.

LA FOIRE.

Je ne comprends pas encore qui vous êtes, parlez plus clairement.

LE MÉDECIN.

AIR : *Des fraises.*

Le jour que meurt un époux,
Chez sa femme j'emploie
Tout ce que j'ai de plus doux,

LA FOIRE.

Qui diantre donc êtes-vous ?

LE MÉDECIN.

La Joie, La Joie, La Joie.

LA FOIRE.

Soyez la bien-venue, nous vous remercions de votre viſite, la joie ne va pas à tous les Théatres.

LE MÉDECIN.

AIR : *Du confiteor.*

Je ſuis fille de la Santé,
Ergò, je ſuis mieux avec elle
Que la ſçavante Faculté,
Et ſa purgative ſéquelle ;
Tous mes remédes favoris
Sont faits par les jeux & les ris

Je leur en ai commandé un pour votre héritier, qui ne ſera pas, je crois, rebutant. Terpſicore y a mis la main ; vous ſçavez qu'elle eſt en vogue préſentement pour la cure des maladies de Théatre. Il ſe vante par ce moyen de rétablir la ſanté de la Foire, quoiqu'elle ſoit extrêmement affaiblie, & il annonce ainſi le Ballet des Ages.

AIR : *J'entens déjà le bruit des armes.*

C'eſt un ballet qui, des quatre âges
Faiſant tour à tour le tableau,
Peindra leurs goûts & leurs uſages ;
Je ſouhaite que le pinceau
Puiſſe mériter vos ſuffrages,
Et vous faire un plaiſir nouveau.

LA FOIRE.

C'eſt à dire que votre Ballet ſera pantomime, & diviſé en quatre parties.

LE MÉDECIN.

Oui, tenez, en voilà le plan.

AIR : *Joujou pour ces fillettes.*

On ouvrira ce paſſe-tems
Par les jeux des petits enfans
Qui ſont à la bavette ;
Joujou, ſans amourette,
Joujou,
Joujou, ſans amourette.

« L'enfance ſera ſuivie de l'adoleſcence ».

AIR : *J'étais en belle humeur.*

Du ſentiment c'eſt la primeur,
Malgré les ſoins du précepteur

Et de la gouvernante;
C'eſt l'âge où l'on entre en belle humeur,
Qu'en naiſſant elle enchante.

« Après l'adoleſcence viendra l'âge » viril, livré ſans crainte aux paſſions » les plus vicieuſes & les plus tumul- » tueuſes ».

AIR : *Vous m'entendez-bien.*

Il vous produira des galans,
Jouans, jurans & féraillans,
Aimans la bonne chere,
Le bruit,
Les plaiſirs de Cythère
Et ce qui s'enſuit.

« Enfin vous paſſerez en revûe ».

AIR : *Ramonez-ci.*

La vieilleſſe langoureuſe,
De l'argent ſeule amoureuſe,
Tremblotante à chaque pas,
Crachant par-ci, touſſant par-là,
La la la,
Invalide du haut en bas.

« Des Danſeurs & Danſeuſes exé- » cutent le Ballet dans l'ordre qu'il » vient d'être énoncé ».

Cette piéce qui eſt de Panard, eſt une de celles que les Entrepreneurs de l'Opéra Comique ne manquaient pas de donner dans leurs diſgraces ou dans leurs ſuccès ; &, en amuſant ainſi le Public aux dépens des autres Spectacles, y trouvaient le moyen de le ramener au leur. Cet Ouvrage fit beaucoup de plaiſir, & le Ballet dont il était terminé, & qui eſt de M. Pontan, n'eut pas moins de ſuccès.

LES SINCERES
MALGRÉ EUX.

Opéra Comique en trois actes, en proſe,
25 Juillet 1722.

La Fée ſincere, accompagnée de Folette ſa Confidente, veut établir une des ſources du puits de la vérité dans une forêt de la Picardie.

FOLETTE.

Je ne crois pas que je ſois tentée d'en faire débauche.

AIR : *De la ceinture.*

Des eaux je crains, entre nous,
Une inondation fatale.

LA FÉE.

Ma pauvre enfant, que craignez-vous ?

FOLETTE.

Un débordement de morale.

Raſſure toi, lui dit la Fée ; cette ſource ne coulera que pendant une heure, je ne l'établis que pour faire réuſſir un ſtratagême que j'ai imaginé en faveur de Clitandre, Amant de la jeune Iſabelle, fille d'un Financier qui, ſans avoir d'autre titre que ſes richeſſes, a acquis le château que tu vois dans l'éloignement, & ſe fait appeller *le Comte du Chenil.* Je te communiquerai, ajoute t-elle, mon projet : elle part, & laiſſe à Folette le ſoin de la diſtribution des eaux. La premiere perſonne qui ſe préſente eſt Laurette qui, ſans le ſecours de l'eau véridique, avoue ingénument que ſon attachement & ſes ſoins ne paraiſſent faire aucune impreſſion ſur le cœur du volage Lucas : Folette lui conſeille d'affecter un air de coquetterie.

LAURETTE.

AIR : *Oh ! vraiment, je ne me connais guère.*

Je ne me connais guère
A cet air qui ne veut que plaire ;
Je ne ſçais que l'art d'aimer bien.

FOLETTE.

En amour, c'eſt ne ſçavoir rien.

Gogo, plus jeune, mais plus expérimentée que Laurette, ſe préſente enſuite. Folette, reconnaiſſant à ſes diſcours qu'elle ſe trompait en la prenant pour une innocente, lui demande ſi elle a un Amant. Je n'en ai que la moitié d'un, répond Gogo, c'eſt le très petit Colinet, qui me ſuit par-tout, me gêne, & eſt ſi jaloux qu'il l'eſt de ma poupée.

FOLETTE.

Il eſt jaloux de votre poupée ! C'eſt pis qu'un Florentin.

GOGO.

Et quand je l'en raille, il me répond bruſquement.

AIR : *Lonla.*

Quoi ! le jeune Nicolas,

Avec ſon couſin Lucas,
Simon & Berrrand,
Jacques, Claude & Jean,
Qui, dans vos équipées,
Vont avec vous jouer ſouvent;
L'enfant;
Sont-ce là des poupées?

FOLETTE.

Malpeſte! Colinet n'a pas tort d'être boudrillon; il eſt clair, par votre expoſé, qu'il a un Régiment de Rivaux. Quelle éveillée!

AIR: *O reguingué.*

Cela ſçait déjà caqueter,
Lorgner, minauder, coqueter;
D'un ſon aigre-doux argoter;
Auſſi matin que les Poëtes,
La Nature fait les coquettes.

GOGO.

Je ne ſuis point coquette, moi, je ne cours point après les garçons; ce ſont eux qui courent après moi.

FOLETTE.

Et vous ne les fuyez pas.... Vous ne refuſez rien.

AIR : *Amis, sans regretter Paris.*

Ainsi les amans sur vos pas,
A leur aise prétendent ?

GOGO.

Oh ! je ne leur accorde pas
Tout ce qu'ils me demandent.

« Adieu, questionneuse ».

A la coquette succéde le désolé Clitandre, à qui M. du Chenil vient de faire signifier son congé, parce qu'il n'a point de bien. On sera, sans doute, surpris de voir qu'ici Folette, distributrice des eaux de la vérité, blâme la franchise de cet Amant, & veuille l'exciter à la fourberie. Elle lui promet cependant la protection de la Fée, & l'emmene pour faire place à Frontin, Valet de Clitandre, & à Pasquin & Merlin ses deux camarades. Mes dignes Associés, leur dit Frontin, il s'agit aujourd'hui d'enlever héroïquement cent mille écus, & de les partager entre nous.

PASQUIN.

AIR : *De M. de la Palisse.*

Cent mille écus ?

FRONTIN.

Tout autant.

PASQUIN.

La capture eſt triomphante,
Jamais Chevalier errant
N'enleva ſi belle infante.

FRONTIN.

Je vous ai déjà annoncé au Comte, l'un comme le Marquis de Chicanouville, & l'autre comme le Baron de Fourbagnac; vous remplirez dignement ces commiſſions.

AIR : *Lonla.*

Vous ſçavez également
Parler Gaſcon & Normand!

PASQUIN.

Manceau, Bourguignon,
Picard, Bas-Breton;
Quand le cas ſe préſente
Nous parlons en perfection
Une langue ſçavante,
L'Argot,
L'Argot, langue ſçavante.

FRONTIN.

Quelle érudition! Partez, Sçavans du premier ordre, & revenez promptement.

ment. Je vais entretenir le Comte, & préparer votre arrivée.

Le Comte du Chenil, faible imitateur de M. Orgon du Crispin Rival de son Maître, & beaucoup plus stupide que lui, croit, sans hésiter, tout ce que Frontin lui dit pour le dégoûter de Clitandre, & se détermine à choisir pour gendre le prétendu Fourbagnac, ou Chicanouville.

LE COMTE.

Mais dis-moi un peu, Frontin, tu m'assures qu'ils sont intimes amis; leur rivalité ne les brouillera-t-elle pas ?

FRONTIN.

Jamais; leur amitié est indissoluble : Castor & Pollux se brouilleraient plutôt qu'eux.

LE COMTE.

Cela est admirable; les bons cœurs !

FRONTIN.

Et les bonnes bourses ; ils sont aussi riches qu'ils sont honnêtes gens.

LE COMTE.

AIR : *Vous en venez.*

De leurs biens dis-moi le partage
Avant le jour du mariage.

FRONTIN.

Le lendemain vous en ſçaurez,
Vous en ſçaurez, vous en ſçaurez,
Mille fois plus que vous n'en voudrez,
Que vous n'en voudrez.

LE COMTE.

Tu me ravis.

Les deux prétendans paraiſſent. Après les premiers complimens, Frontin prend la parole, & dit au Comte : Soyez perſuadé, Monſieur, que ces deux Seigneurs ſuzerains ſont plus amoureux de vous que de votre fille.

PASQUIN *au Comte.*

Eh, donc ! optez hardiment, bous ne poubez que bien tomber. (*En montrant Merlin.*)

AIR : *Folies d'Eſpagne.*

Monſu n'eſt pas d'une nobleſſe mince,
C'eſt un Seigneur

FRONTIN, *bas.*

Fort peu connu du Roi.

MERLIN.

Verre entre nous, je ne ſuis pas un Prince;
Mais je ſuis noble:

PASQUIN.

Oui, novle autant què moi.

MERLIN.

No ſommes les aînés de nos familles.

PASQUIN.

Que dites bous ? Nous ſommes les ſuls de nos maiſouns.

LE COMTE.

Quoi ces Gentilshommes-là n'ont ni pere ni mere ?

FRONTIN.

C'eſt façons de parler ; ils veulent dire qu'ils ont.

AIR: *De cela je vous en réponds.*

Des châteaux fort bien bâtis :

à part. (En Eſpagne s'entend.)

LE COMTE.

Voilà deux bons partis.
Deux rivaux ne ſe flattent guère,
Je vois que leur richeſſe eſt claire.

FRONTIN.

Très-claire, je vous en répond,
Ou je ſuis un fripon.

Pendant que le Comte eſt allé faire un tour de promenade avec ces trois fripons, Folette, mettant en uſage le pouvoir qu'elle a reçu de la Fée, fait paraître une boutique garnie de liqueurs fraîches, & s'y place déguiſée en Marchande Limonadiere. Le Comte revient avec ſa compagnie; il propoſe de prendre quelques rafraîchiſſemens. Frontin & ſes camarades refuſent de boire d'autre liqueur que du vin; mais enfin, par politeſſe, ils acceptent une caraffe de groſeilles à cauſe de la couleur. L'eau de vérité ne tarde pas à produire ſon effet; Merlin & Paſquin, quittant leur jargon emprunté, raillent le Comte ſur ſa prétendue nobleſſe. Qu'eſt-ce que cela veut dire, répond ce dernier? Ce changement de ſtyle me ferait douter de vos châteaux.

La vertu de l'eau oblige ces trois fripons à faire un ſincere aveu de leur vie paſſée; Frontin, contraint par le même pouvoir, juſtifie Clitandre des calomnies dont il l'a noirci auprès du Comte. Tout cela ſe paſſe en préſence de Folette, qui ordonne, de la part de la Fée, que Clitandre ſoit marié avec Iſabelle. Le Comte y conſent, il ne reſte plus qu'à ſonger ce que l'on fera des trois fourbes. Clitandre, ſe reſſentant du tour qu'on lui a joué, veut qu'ils ſoient pendus; mais ils obtiennent grace, en déclarant ſincérement qu'ils n'ont jamais eu intention de tromper Iſabelle.

Un dénouement auſſi pacifique amene un Divertiſſement; il eſt compoſé de Glaneuſes & de Moiſſonneurs.

UNE GLANEUSE.

Un époux, aux champs du ménage,
Croit faire ſeul tout ſon ouvrage;
Mais, quoiqu'habile à moiſſonner,
Son voiſin vient chez lui glaner.

Le vieux Liſimon,
Auprès de Fanchon,
Caraiſſait l'infante
D'une main tremblante,

Lorſque le jaloux, opegué,
Lui coupa l'herbe ſous le pied.

Cette Piéce qui fut donnée avec les précédentes eſt de Fuzelier; le ſujet en eſt tiré du puits de la vérité, Conte de Dufreſny, qui pouvait fournir un plus grand nombre de choſes. La ſcène des Valets eſt auſſi empruntée de Criſpin Rival de ſon Maître, & s'y trouve bien moins agréablement traitée: l'Ouvrage eſt médiocre en général, & ne dût ſon petit ſuccès qu'aux piéces dont il était accompagné.

L'ACADÉMIE BOURGEOISE.

Opéra Comique, en un acte, en proſe, mêlé de Vaudevilles.

3 Février 1735.

Béliſe, Bourgeoiſe ridicule, veut établir chez elle une Académie, malgré les remontrances de ſa Suivante qui n'a pas grande eſtime pour les Gens de Lettres, & qui apoſtrophe ainſi les Poëtes.

AIR : *Je ne ſuis né ni Roi, ni Prince.*

Mille appas, mille gentilleſſes,
Mille tranſports, mille careſſes,
Mille agrémens, mille vertus :
Ce nombre eſt ſouvent dans le ſtyle,
Et l'on ne voit que leurs écus.
Qu'ils ne comptent guère par mille.

Béliſe a encore une autre manie pour déſennuyer ſes deux niéces, elle leur fait apprendre des rôles de Comédie. Voici l'avis que Nérine lui donne à ce ſujet.

AIR : *Tu croyais en aimant Colette.*

Dans les roles qu'on étudie,
Le cœur puiſe du ſentiment,
Fille qui joue la comédie
Réfléchit ſur le dénouement.

Pendant que les deux niéces vont étudier leurs rôles, on procéde à l'examen des Candidats qui ſe préſentent pour remplir l'Académie de Béliſe. On y reçoit un bel eſprit, qui ne s'exprime que par ſentences ; Orphiſe qui ſe vante d'interpréter les diſcours des perſonnes qui parlent à demi-mot ; & Béliſe elle-même n'y eſt reçue que par ſon talent à faire en paroles des tableaux de tout ce

qui ſe paſſe. Dorante, frere de Béliſe, qui eſt chargé de cet examen, donne l'excluſion à quelques prétendans, entr'autres à un Déclamateur violent, dont les geſtes lui font appréhender quelque accident; le dernier reçu eſt le plus néceſſaire. C'eſt un Maître de Ballets qui compoſe le Divertiſſement qui termine la Piéce. On ne ſçait ce que les deux niéces deviennent.

Couplets du divertiſſement.

Qu'une ville que l'on veut prendre
Soit encore long-tems à ſe rendre,
Lorſqu'on eſt maître des fauxbourgs,
C'eſt ce que l'on voit tous les jours.
Mais que dans l'iſle de Cythère
Un fort ſoit long-tems défendu,
Quand le moindre poſte eſt rendu,
C'eſt ce qu'on ne voit guère.

Les regrets avec la vieilleſſe,
Les erreurs avec la jeuneſſe,
La folie avec les amours,
C'eſt ce que l'on voit tous les jours.
L'enjouement avec les affaires,
Les graces avec le ſçavoir,
Le plaiſir avec le devoir,
C'eſt ce qu'on ne voit guère.

Chez les Sçavans, la ſuffiſance;
Chez les Chantres, l'intempérance;
L'avidité, chez les Traitans;
C'eſt ce que l'on voit en tout tems.
Le ſcrupule chez les Notaires,
Le courage chez les Auteurs,
La mémoire chez les Seigneurs:
C'eſt ce qu'on ne voit guère.

Ce qu'un homme franc a dans l'ame,
Ce qu'un jeune amant ſent de flamme,
Ce qu'un prodigue a de comptant;
C'eſt ce que l'on voit dans l'inſtant.
Ce qu'un politique veut faire,
Ce qu'un ſournois a dans l'humeur,
Ce qu'une femme a dans le cœur;
C'eſt ce qu'on ne voit guère.

Du ſçavoir chez les ignorantes,
De l'eſprit chez les innocentes,
Chez les Agnès de petits tours;
C'eſt ce que l'on voit tous les jours.
Du ſecret chez les Mouſquetaires,
De la pudeur chez un Abbé,
Chez les pages de la bonté;
C'eſt ce qu'on ne voit guère.

Des bons nez chez les paraſites,
Des yeux doux chez les hypocrites,
Les bras longs chez les gens de cour;

C'eſt ce que l'on voit chaque jour.
Des doigts courts chez les Commiſſaires,
Des mains gourdes chez les Sergents,
Chez les Clercs de mauvaiſes dents ;
C'eſt ce qu'on ne voit guère.

Qu'un objet qui danſe ou qui chante
Faſſe une figure brillante
Moyennant un certain ſecours ;
C'eſt ce que l'on voit tous les jours ;
Mais qu'en ce métier l'on proſpere,
Sans vendre fort cher à quelqu'un
Quelque choſe de très-commun ;
C'eſt ce qu'on ne voit guère.

Des forgeurs de piéce nouvelle,
Des gens qui s'uſent la cervelle,
Pour trouver quelques traits pointus ;
C'eſt ce que l'on voit tant & plus.
Aux Français de nouveaux Molieres ;
A l'Opéra, du vrai Lully ;
De l'Almanzine en ce lieu-ci ;
C'eſt ce qu'on ne voit guères.

Si Panard eût fait cette Piéce dans le tems préſent, ſon idée aurait été beaucoup plus heureuſe, & la folie de toutes les caillettes qui ſe mêlent de bel eſprit, lui aurait fourni une vaſte carriere. C'eſt une choſe pitoyable, que la

flatterie des Gens de Lettres qui confirment par une approbation honteuse les Jugemens de ces petits Tribunaux où tôt ou tard ils sont tous condamnés chacun à leur tour.

PYGMALION.

Opéra Comique, en un acte, en Vaudevilles, 26 Mars 1735.

Dardané se désole de l'insensibilité de Pigmalion qu'elle aime; mais Calisto, Eléve de ce Sculpteur, vient lui apprendre que depuis quelques jours il paraît amoureux, & que l'Amour lui a tourné la tête : il en donne un exemple.

AIR : *Et le tout par nature.*

Vous allez voir par ce trait
A quel point il est distrait :
Hier, comme il dessinait
Thémis à l'audience,
Il lui mit un trébuchet
Au lieu d'une balance.

Il ajoute que son Maître a fait un

qui pro quo bien plus ridicule ſur deux Receveurs des droits de la Douane.

AIR : *Les cœurs ſe donnent troc pour troc.*

Voyez combien cet idiot
Mérite en cela de reproches ;
Il a fait l'un des deux manchot,
L'autre, les deux mains dans ſes poches.

Pigmalion vient bientôt détruire les eſpérances que la trop ſenſible Dardané avait priſes trop facilement. Après qu'elle eſt ſortie, Caliſton reproche à ſon Maître ſon ingratitude ; & celui-ci s'excuſe ſur la nouvelle paſſion qui vient de s'emparer de ſon cœur.

Il lui montre la Statue qu'il vient d'achever, & Caliſton ne peut croire qu'il lui parle ſérieuſement, qu'après qu'il l'a vû l'embraſſer à pluſieurs repriſes. Pigmalion reſté ſeul continue, lui adreſſe des diſcours tendres & prie Jupiter de vouloir la rendre ſenſible. On entend un coup de tonnerre, & l'Amour paraît. Il apprend à Pigmalion que, ſenſibles à ſa priere, les Dieux l'ont chargé d'animer ſa Statue ; mais il ne lui promet pas de la toucher en ſa faveur, il veut au contraire le punir de ſon ingratitude pour Dardané, & qu'il

trouve son châtiment dans son propre ouvrage. Il anime la Statue qu'il nomme *Galantis ;* &, lorsqu'il est parti, Pigmalion se cache pour jouir des premiers mouvemens & de la surprise de celle qu'il a formée, & à laquelle il fait enfin connaître son amour. Cette scène est faite avec tout l'art imaginable ; la coquetterie se développe peu à peu dans le cœur de Galantis, que Doris, sœur de Pigmalion, acheve de former par ses leçons ; comme elle est amie de Dardané, celles qu'elle lui donne sont très-peu favorables à Pygmalion.

AIR : *Attendez-moi sous l'orme.*

De ce pays l'usage
Veut que notre mari
Ait soin que le ménage
Soit toujours bien fourni ;
Qu'il aille, marche, vienne
Selon notre desir ;
Qu'il ait toute la peine,
Et nous tout le plaisir.

GALANTIS.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

N'a-t'on qu'un époux en partage,

DORIS.

La loi veut qu'un ſeul nous engage.

GALANTIS.

Cette loi-là me fait dépit;
Ne pourrait-on pas s'en défaire ?

DORIS.

Raſſurez-vous, on l'adoucit.

GALANTIS.

Comment ?

DORIS.

L'amour fait cette affaire.

Pygmalion arrive, & Galantis met très-bien à profit les leçons qu'elle vient de recevoir. Dès qu'elle voit Caliſton, elle le préfére à Pigmalion; mais elle l'abandonne bientôt pour un Officier du Roi qui eſt à ſon tour congédié lorſque ce Prince paraît, il eſt amené par la curioſité de voir le prodige dont il a entendu parler; il admire ſes charmes, mais il eſt étonné de la propoſition qu'elle lui fait de l'épouſer ſur le champ. Cette coquetterie démeſurée & ce caractere inconſtant eſt cependant très-naturel, & ne différe, je ne dis pas

de celui du sexe, mais de l'humanité en général, que parce qu'il n'est point enveloppé des extérieurs de la bienséance, & retenu par les liens des préjugés. Le Roi sort & l'emmene, après avoir promis un présent considérable à l'époux qu'elle choisira. Son Officier le suit, & Galantis, qui veut absolument avoir un époux, en est réduite à épouser Calisto à qui Pigmalion l'abandonne, pour donner son cœur & sa main à Dardané, qui le mérite par sa tendresse & sa constance. La Piéce est terminée par le Vaudeville suivant, qui mérite d'être transcrit tout entier.

AIR : *Le tac.*

Qu'auprès d'un jeune homme on étale
Quelque trait de bonne morale,
Maxime ou quatrain de Pibrac ;
Il s'endort, l'oreille est fermée.
De fillette parlez-lui : tac :
Voilà la statue animée.

Quand quelque plaideur communique
Ses papiers à gens de pratique,
Si rien n'accompagne le sac,
On s'endort, l'oreille est fermée ;
Mais joignez-y de l'argent : tac, &c.

Auprès d'une femme galante,
Servez-vous de phraſe élégante;
Parlez-lui Voiture & Balſac:
Elle dort, l'oreille eſt fermée:
Prenez le ton du Caiſſier: tac, &c.

Quand, pour quelque ancienne dépenſe,
L'on vient faire la révérence
Au chevalier de Credillac;
Il s'endort, l'oreille eſt fermée;
Mais parlez-lui d'un dîner: tac, &c.

Qu'on propoſe à la jeune Iſmene
Un mari que la ſoixantaine
Commence de rendre Almanach,
Elle dort, l'oreille eſt fermée;
Si c'eſt un jeune égrillard: tac, &c.

L'an paſſé la jeune Amaranthe
Fut très-long-tems pâle & mourante:
Des Médecins tout le micmac
N'opéra que de la fumée.
Il vint un certain guerrier: tac, &c.

Liſe, à douze ans, était pécore:
Aucun ſoupir n'avait encore
Preſſé ſon petit eſtomach:
Tircis vint, elle en eſt charmée:
Dans ce moment l'amour fit tac,
Voilà la ſtatue animée.

Cette Piéce eſt de Panard, & l'on ne peut diſconvenir qu'aucun Auteur n'a ſi-bien traité ce Sujet qui a été mis ſur tous les Théatres de Paris. Pour bien faire connaître le mérite de cet Ouvrage qui conſiſte en grande partie dans la vivacité du Dialogue, il aurait fallu tranſcrire toutes les ſcènes de Galantis, depuis qu'elle eſt animée. Cet Opéra Comique eſt un de ceux qui a fait le plus de plaiſir, & qui a été le plus ſouvent repris.

LE GÉNIE
DE L'OPÉRA COMIQUE.

Prologue, 28 *Juin* 1735.

L'Opéra Comique qui ſe voit abandonné de ſon Génie, lui envoie Olivette en députation. Le Génie la reçoit très-favorablement, & promet d'inſpirer l'Auteur qu'on lui amenera. M. Brouillard, Poëte, ſe préſente; mais il refuſe l'inſpiration du Génie, perſuadé que le ſien lui ſuffit. Le Génie, piqué de ſa vanité, lui envoie la réflexion, pour l'obliger à travailler ſes Ouvrages

avec plus de précaution. M. Brouillard reconnaît enfin qu'il n'a point aſſez de talent pour ce genre d'écrire auquel il renonce. Olivette & lui font ici des réflexions, mêlées de quelques traits critiques ſur les Piéces nouvelles alors ſur les trois Théatres.

M. BROUILLARD.

AIR : *Laiſſez gronder votre maman.*

Qu'on eſt difficile à Paris !
D'*Epiménide*,
Le ſort m'intimide ;
Le jeune *Achille* n'a point pris :
Les *Graces* même ſont dans le mépris :
Je n'y ſonge qu'en frémiſſant :
On ſiffle ſur un ton glapiſſant,
Toujours le Parterre, en menaçant,
De l'ouvrage,
Bravant l'orage,
Chez l'Italien
N'eſt qu'un jour de ſoutien.

OLIVETTE.

A le prendre à la rigueur, rien ne ſerait parfait.

Et pour peu qu'un Auteur s'endorme,
Plus d'un Critique le confond,

Sabinus pêche dans la forme
Et le *Préjugé* dans le fond.

M. Brouillard se retire ; alors le Génie de l'Opéra Comique n'appercevant aucun Auteur, veut engager Olivette à le devenir & offre de l'inspirer. Olivette accepte la proposition avec joie, & voit arriver à son secours le Peintre des Mœurs & le Vaudeville envoyés par le Génie, qui définissent ainsi leurs caracteres.

LE PEINTRE DES MŒURS.

AIR : *Com v'là qu'est fait.*

Je sçais tracer les caracteres
Avec de naïves couleurs :
Je pénétre tous les mysteres
Et je suis le Peintre des mœurs.

Le Vaudeville.

AIR : *Frere André disait à Grégoire.*

Qu'aux paroles le chant réponde,
Caracterisé par mes airs,
Distingue bien mes tours divers,
Chacun a le sien dans le monde,
Filles, femmes, nobles, marchands, villageois:
Tous ont un différent ton de voix.

Enſuite paraiſſent le Couplet ſatyrique habillé en femme, le Couplet madrigal habillé en Eſpagnol, & le Couplet équivoque vêtu moitié en homme, moitié en femme. Avec un tel renfort, Olivette ne doute nullement du ſuccès de l'entrepriſe; & le Génie, pour lui donner le tems de l'exécuter, lui préſente *la Précaution ridicule*, ou *le Droit du Seigneur.*

Une Troupe de Danſeurs vient par ordre du Génie, inſpire à Olivette le goût des Divertiſſemens; & celui qu'ils exécutent eſt coupé par les couplets ſuivans.

Le Couplet madrigal.

A voir briller vos yeux d'une ſi vive flamme,
On croirait que l'amour aſſujettit votre ame,
Et vous êtes ſon vainqueur;
Que mon tourment vous intéreſſe,
Dans vos regards, Iris, ayez moins de tendreſſe
Et ſouffrez-en dans votre cœur.

Le Couplet ſatyrique.

Pour aſſurer notre bonheur,
La banqueroute eſt fort utile;
Mais je perdrais crédit, honneur,
Diſait un marchand de la ville:
Sa femme lui répond tout bas,
Peut-on perdre ce qu'on n'a pas?

Le Couplet équivoque.

En tenant des propos d'amour,
Iris badinait l'autre jour
Avec Damon sur la fougere,
Un Serpent caché sous les fleurs
Sortit & piqua la bergere,
Pour un plaisir mille douleurs.

Ce Prologue, qui est très-ingénieux, est de M. Favart, & était terminé par un Divertissement.

LE DROIT DU SEIGNEUR.

Parodie en un acte, en vers & en vaudevilles, de la Tragédie d'Abensaïd.

28 Juin 1735.

Coupe-Jarrets, Valet du Baron de Baise-à-crédit apprend à Brigand que son maître a le droit d'étrenner toutes les nouvelles mariées de son village, & que Brûle Cervelle, Capitaine des Chasses du Baron, pour soustraire sa fille Claudine à cet usage, l'a envoyée secrétement avec Manan, son mari, au village de ce dernier, dont le Seigneur

n'a vraiſemblablement pas le même droit. Coupe-Jarrets, à qui ſon maître a ordonné de courir après les nouveaux mariés, les joint, aſſaſſine Manan, & ramene Claudine.

Comme alors elle ſe trouve veuve, le Baron lui propoſe ſans façon de l'épouſer. Claudine, qui n'avait pas encore eu le tems de ſe dégoûter de ſon époux, regrette ſa perte & rejette cette offre avec fierté.

En ce moment, Brûle-Cervelle entre le fuſil à la main, dont il écarte ceux qui veulent l'arrêter. Le Baron admire ſon audace, & lui pardonne en faveur de ſon aimable fille. Brûle-Cervelle, l'aſſure qu'elle eſt trop bien élevée pour ſonger à épouſer l'aſſaſſin de ſon époux. Pendant cette conteſtation, on vient annoncer au Baron que Manan, guéri de ſes bleſſures, revient chercher ſa femme. Le Baron, ſurpris de cette nouvelle, s'écrie :

Remplira-t'on toujours nos poëmes ſi froids,
De morts reſſuſcités d'aſſaſſins mal-adroits,
Et ne verra-t'on plus dans nos piéces nouvelles
Que des maris aimés & des femmes fidèles :
Témoins les Sabinus, les Hanans, les Durvals,
Qui ſont pour le bon goût des modèles fatals.

BRIGAND.

Ou fataux, pardonnez à ma critique folle,
Je ſuis dans l'embarras où l'on voit la Riſſole.
Peut-on dire fatals, Seigneur ?

LE BARON.

En doute-tu ?
Puiſqu'il eſt des inſtans fatals à la vertu.

Claudine vient demander la grace de ſon époux, & fait entendre aſſez clairement au Baron qu'elle accepterait ſa main, ſi elle n'était pas liée avec Manan.

CLAUDINE.

AIR : *De Joconde.*

Songez qu'un amant bien poli
Qui ſçait voiler ſa flamme,
Sans faire pendre le mari,
Peut poſſéder la femme :
Entre nous je ne vous haïs pas,
C'eſt déjà beaucoup dire,

LE BARON.

Après cet aveu plein d'appas
A tout je dois ſouſcrire.

Ce galant entretien eſt interrompu par l'arrivée de Manan, qui entre armé &

dans le deſſein de tuer le Baron. Ce dernier ſort auſſi-tôt avec Claudine, & ordonne qu'on garde Manan à vûe. Brigand, qui reſte ſeul avec lui, veut le quitter pour accompagner ſon maître.

Manan dit à Brigand qu'il a envie, pour corriger le dénouement de la piéce, & la finir heureuſement, de lui caſſer la tête, ajoutant que ce coup ſauvera la vie à Brûle-Cervelle, qui eſt le plus honnête homme d'entr'eux. Comme il eſt dans cette réſolution, le Baron revient avec Claudine, il ordonne qu'on pende Brigand, & finit la Piéce par ces deux vers :

Brûle-Cervelle & moi nous avons tout calmé ;
Je deviens honnête homme & veux être eſtimé.

Cette Parodie, qui eſt de M. de Boiſſy, eſt très-gaie, & eut beaucoup de ſuccès. Nous en aurions donné un Extrait beaucoup plus détaillé, ſi nous n'avions craint de paſſer les bornes étroites que nous avons cru devoir nous preſcrire dans cet Ouvrage.

LA

LA NOUVELLE SAPHO.

Opéra Comique, en un acte, en Prose, mêlé de Vaudevilles.

12 Juillet 1735.

Apollon, ennuyé du service des neuf Muses, a pris la résolution de créer un Lieutenant du Parnasse, & choisit, pour cet emploi, le cheval Pégase, à qui il a donné la voix & la figure humaine. Il a tout lieu de s'applaudir de son choix ; car ce demi Dieu de nouvelle création entre parfaitement dans toutes ses idées. Apollon, sur le récit de Mercure, est devenu amoureux d'une inconnue, à qui le Public a donné le nom de *Nouvelle Sapho*. Pégase lui conseille de détruire l'ancien Parnasse, & d'en former un neuf, dont il destinera la premiere place à l'objet de sa passion. M. Rimeplatte, Poëte & Architecte, est accepté pour le dessein & la conduite de l'édifice. Apollon l'emmene, & laisse Pégase pour tenir l'Audience.

Madame Brouillon se présente, elle se vante d'être connue dans tout Paris :

Perſonne, dit-elle, ne conte avec plus de grace que moi; mes peintures ſont parfaites, & il n'y en a pas qui faſſe de portraits plus brillans. Elle vient chercher une certaine mijaurée de Sapho pour la déviſager.

Madame BROUILLON.

Je la trouve bien hardie de vouloir l'emporter ſur moi : chacun la loue ſur la moindre bagatelle; & moi, après les Ouvrages que j'ai faits, je n'ai pas le moindre Madrigal.

AIR : *Un inconnu.*

Ne puis-je plus inſpirer de tendreſſe?
Que dites-vous, n'ai-je plus de beauté?
Ce trait me bleſſe,
Quelle fierté?

PÉGASE, *ironiquement.*

Quand on vous voit, Madame, en vérité,
On eſt contraint d'avouer ſa faibleſſe.

Madame BROUILLON.

Sçachez que la beauté la plus ſolide & la plus reſpectable eſt celle de l'ame; mes ſentimens ſont délicats, mes penſées ingénieuſes. N'eſt-ce pas aſſez pour mériter la main d'Apollon?

Un Gascon se présente ensuite ; il est amoureux de la nouvelle Sapho, & veut même l'épouser.

PÉGASE.

Qu'a-t-elle donc de si attrayant pour vous ?

LE GASCON.

Son esprit seul. Je suis enthousiasmé de ses aimables peintures. Je m'imagine voir des tendres Tourterelles.... Je me perds lorsque je me figure d'aimables coquillages.... Ah ! je ne puis vous exprimer tout ce qu'elle a d'adorable. Je vous dirai confidemment que ma fortune est faite, si je puis épouser ce prodige de génie.

PÉGASE.

Comment ?

LE GASCON.

Mon Hôtel ne désemplira point de Seigneurs.

AIR : *De Joconde.*

Les ris, les plaisirs & les jeux
Vont enchanter mon ame,
Et j'emprunterai de tous ceux

Qui viendront voir ma femme.
Eh! donc; uſant de ces Meſſieurs,
C'eſt ma fortune faite.

PÉGASE.

Bon! emprunter à des Seigneurs,
C'eſt eux à qui l'on prête.

Pégaſe, indigné de la baſſeſſe des vûes du Gaſcon, le chaſſe. La ſcène ſuivante n'eſt pas neuve. C'eſt une jeune fille qui, voulant acheter de l'eſprit, s'adreſſe à Pégaſe, & lui préſente une bague de deux louis pour avoir ſa protection. Le Lieutenant du Parnaſſe refuſe le préſent, & lui conſeille de s'adreſſer au jeune Damon ſon Amant, qui lui donnera avec plaiſir ce qu'elle ſouhaite. La jeune fille eſt remplacée par un Libraire.

LE LIBRAIRE.

Je m'appelle Bouquinard; je cherche la nouvelle Sapho pour acheter ſes Poéſies. Si vous pouvez me les faire avoir pour quelques Exemplaires, vous verrez que je ne ſuis pas un ladre.

PÉGASE.

Vous en avez pourtant bien la mine.

LE LIBRAIRE.

AIR : *Ce n'eſt qu'en France.*

Votre regard eſt offenſant,
Votre diſcours eſt inſultant,
Quelle eſt donc cette hardieſſe ?
Ah ! ne me mépriſez pas tant ;
Car je vous puis, dès cet inſtant,
Mettre ſous preſſe.

PÉGASE.

Il me prend une grande envie de venger les Auteurs.

LE LIBRAIRE.

Comment, que dites-vous ?

PÉGASE.

Ce que je dis eſt fort clair ; je veux vous aſſommer.

LE LIBRAIRE.

De grace, voulez-vous que mes épaules ſervent d'épreuve à votre mauvais caractere.

PÉGASE *le pouſſant au bord du théatre.*

AIR : *Quand le péril eſt agréable.*

Ma colere m'eſt trop à charge,
Il faut ſur toi dans cet inſtant....

LE LIBRAIRE.

Hélas! ne me pouſſez pas tant,
Laiſſez-moi de la marge.

PÉGASE *s'adouciſſant.*

Vous me touchez ; allons, rentrez en page. Avez-vous là quelques Livres nouveaux ?

Le Libraire cite une Diſſertation de trois cens pages *ſur la couleur du poil de Barberouſſe, un Recueil d'Epigrammes tirées du Praticien Français, & l'Alphabétomanie.*

PÉGASE.

Envoyez-moi des Exemplaires de tout cela, & je vous ferai avoir les Œuvres de notre Muſe.

LE LIBRAIRE.

Je vous en aurai une rame d'obligations.

PÉGASE.

Je n'en doute pas. Tournez le feuillet, & oubliez que j'ai eu deſſein de vous liſſer.

LE LIBRAIRE *en s'en allant.*

Comptez sur une Bibliothéque. Serviteur.

La Fleurette personnifiée paraît ensuite. C'est la favorite d'Apollon, il est conséquent qu'elle reçoive les hommages de Pégase. Apollon revient avec son Architecte Rime-platte ; on voit élever le nouveau Parnasse. Dans le moment Bacchus entre, il cherche la Fleurette. Apollon, sans concevoir aucune jalousie contre le Dieu du Vin, s'informe quel est le personnage singulier qu'il voit à sa suite.

APOLLON *voyant Rime tout.*

Quel est cet homme-là ?

RIME-TOUT.

Homme ?

AIR : *Nayades, bouchez vos oreilles.*

Aussi-tôt qu'il me voit paraître
Apollon peut me méconnaître ;
Bon, bon, il badine, je croi,
Méconnaître sa favorite ?

APOLLON.

Qui pouvez-vous donc être ?

RIME-TOUT.

Moi,
Mais je ſuis un hermaphrodite.

Je ſuis Sapho, ci-devant Rime-tout, pour vous ſervir.

APOLLON.

Comment, Sapho, cette charmante Muſe?

RIME-TOUT.

AIR : *Menuet de Grandval.*

Je ſuis la muſe, je l'aſſure,
A qui tendrement on écrit,
Je ſuis homme par la figure,
Et je ſuis femme par l'eſprit.

AIR : *Tu n'as pas le pouvoir.*

Je ſçais répondre galamment
A chaque compliment, *bis.*
Et l'on ne trouve pas, ma foi
Des femmes comme moi. *bis.*

APOLLON *à part.*

« Je me ſerais abuſé »!

RIME-TOUT.

AIR : *La bonne avanture.*

Adieu, je vais vous quitter,

Et ma gloire eſt ſûre :
J'ai ſçû me faire exalter :
En tous lieux je vais chanter,
Ma bonne aventure,
ô gué,
Ma bonne aventure.

APOLLON.

Allez, mais avant prenez tous part à la Fête préparée. Charmante Fleurette, ne différez plus à vous unir à moi, & recevez la place que mon cœur vous préſente.

LA FLEURETTE.

Comment pourrais-je vous refuſer ? la Fleurette de tout tems fut votre partage.

Vaudeville.

Damon eſt épris d'Uranie
Sur le récit de ſes attraits ;
Il vante ſon brillant génie,
Sur quoi ? Sur les vers qu'elle a faits.
Damon enfin la voit paraître,
Il ne lui trouve plus d'appas :
Vous qui déſirez la connaître,
Ne vous y trompez pas.
Sous le maſque de l'innocence,

Le ton naïf, l'air ingénu,
Une coquette a la puiſſance
De manger votre revenu :
Elle veut ſe donner pour neuve,
En tous lieux vous ſuivez ſes pas ;
Mais d'autres en ont fait l'épreuve,
Ne vous y trompez pas.

Dans une profonde ignorance
Un Créſus fait l'homme d'eſprit :
Il parle, chacun fait ſilence,
A ſes diſcours tout applaudit :
Pour homme d'eſprit on le donne,
Il étourdit par ſon fracas,
Tout paraît grand dans ſa perſonne,
Ne vous y trompez pas.

Cette Piéce qui eſt de Laffichard, en ſociété avec M. Valois d'Orville, fut faite à l'occaſion des Poéſies qui paraiſſaient alors ſous le nom de Mademoiſelle Malcrais de la Vigne. Elle eut le ſuccès qu'elle dut à cette circonſtance, & n'a point été remiſe depuis.

LA RÉPÉTITION INTERROMPUE;

Opéra Comique, en un acte, en Prose, mêlé de Vaudevilles avec un Prologue & un Avant-Prologue.

6 Août 1735.

Une Actrice est mécontente de la distribution des Rôles. Le Répétiteur lui répond que l'Auteur a sans doute eu ses raisons; trois heures sonnent, &, tous les Acteurs étant rassemblés, excepté un seul, on commence un Dialogue entre Melpomene & Thalie, c'est le sujet du Prologue. La premiere reproche à sa sœur de s'avilir au point de protéger la Foire; & celle-ci lui répond qu'il est beau d'aider ceux que le sort accable.

MELPOMENE.

Ma sœur, occupez mieux vos soins & votre esprit,
Et d'un instant perdu connaissez tout le prix;
Concevez des desseins dignes de votre gloire.
Tandis que des Héros je chante la victoire;

Que d'un tyran jaloux je peins l'ambition ;
Que je conduis les Grecs aux rives d'Ilion ;
Que je décris l'effroi, la flamme, la carnage ;
Les tranſports de l'amour, la vengeance, la rage,
Les temples profanés, les enfans éperdus,
Dans la foule des morts les vieillards confondus ;
Vous qui fuyez l'horreur, plus douce & plus tranquille,
Critiquez noblement les défauts de la ville :
Corrigez ces Abbés pétris d'ambre & de muſc,
Dont la main téméraire affronte un coup de buſc ;
Frondez ces jeunes gens, vains fardeaux de la terre,
Braves pendant la paix, poltrons pendant la guerre ;
Ces eſprits enchaînés par la prévention,
Qui décident de tout ſur leur opinion ;
Ces politiques vains, ces graves inutiles,
Qui donnent des combats ſans ſortir de leurs villes,
Qui, ſans ceſſe courant, de Parme à Pozzolo,
Vont, avec la raiſon, ſe noyer dans le Pô ;
Peignez ces eſprits forts, ces femmes de courage,
Qui, d'un procès perdu, ſoutiennent le dommage ;
Qui perdent leur époux avec un front ſerein,
Et qui donnent des pleurs à la mort d'un ſerin.

Tracez-moi les portraits de ces maris infâmes,
Qui se montrent jaloux pour renchérir leurs femmes ;
De ceux dont les larcins enflent les revenus,
Aux dépens de l'honneur, aux honneurs parvenus.

Thalie protége la Foire malgré les remontrances de Melpomene, qui sort par cette imprécation qu'elle fait contre la Piéce nouvelle.

Pour empêcher l'effet de la piéce nouvelle,
Que la discorde affreuse & la haine cruelle,
Sur l'Actrice & l'Acteur secouant leur flambeau,
Renversent jugement mémoire, esprit, cerveau ;
Et pour leur souhaiter tous les travers ensemble,
Qu'au Théâtre Français, ce Théâtre ressemble.

Pour détourner l'effet de cette funeste prédiction, Thalie s'adresse au Public & lui chante :

AIR : *Ton himeur est Cateraine.*

Cet Opéra, pour vous plaire,
Et mériter votre appui,
Sort de la route ordinaire
Dans la piéce d'aujourd'hui.
Cette piéce singuliere

De ſon ardeur eſt le fruit ;
Que l'indulgence tolère
Ce que le zèle a produit.

LA RÉPÉTITION *interrompue.*

Madame Argante ouvre la ſcène avec M. Chevrotin, Muſicien, & M. Gambillard, Maître de Ballets, qu'elle invite à faire briller leurs talens pour la noce de ſa fille, qu'elle marie le ſoir même à Dorante, fils de M. Oronte. Lucile, qui eſt amoureuſe d'un Cavalier qu'elle n'a vû qu'une ſeule fois, n'oſant déclarer ſa paſſion, ſe contente de témoigner une grande répugnance pour le mariage.

Mademoiſelle Lombard ! (dit en cet endroit le Répétiteur à l'Actrice qui fait l'amoureuſe,) l'air dont vous vous exprimez ne montre pas aſſez d'oppoſition au mariage. Il eſt bien difficile, répond l'Actrice, de marquer ce que l'on ne ſent pas.

Le Répétiteur apoſtrophe auſſi Mademoiſelle Catin, qui joue le rôle de Liſette, jeune ſœur de Lucile, & la reprend de ce qu'elle ne met pas aſſez de ſimplicité dans ce perſonnage. Auſſi, replique-t-elle, pourquoi me donne-t-on toujours des rôles de petite fille ?

cela ne me convient plus. On continue la répétition, Crispin, Valet de Dorante, arrive ; l'Acteur qui est chargé de ce rôle feint d'hésiter, & s'emporte contre la Souffleuse qui éleve trop la voix. Enfin Dorante paraît. Il est dans le même cas que Lucile, Amant d'une Belle inconnue. Crispin lui représente inutilement qu'il doit se rendre aux volontés de son pere. C'est dans cet endroit qu'Oronte doit venir. Le sieur Desjardins, choisi pour ce rôle, manque d'abord son entrée. Il paraît, au bout de quelque tems, ivre, tout débraillé, le nez barbouillé de tabac, ayant un bas d'une couleur, & l'autre d'une autre, il joue tout de travers ; le Répétiteur, lassé de le reprendre, croit en imposer, en disant que l'Auteur sera fâché. Desjardins répond qu'il s'embarrasse fort peu de l'Auteur. Le sieur Lombard, qui représente ce dernier, s'éleve du milieu des Spectateurs, où il est censé vouloir garder l'*incognitò*, & s'avance sur le Théatre, pour avoir raison de cette insolence. On l'arrête, Desjardins déchire son rôle, & le jette au visage de l'Auteur. Ils prennent querelle, on les sépare encore ; & enfin, après plusieurs lazzis, le prétendu Auteur dit qu'il va

achever le Rôle d'Oronte, & continue ſa ſcène avec Madame Argante, qui l'emmene chez le Notaire pour terminer.

La ſcène ſuivante eſt entre Dorante & Lucile. Ces deux perſonnes, qui s'aiment ſans le ſçavoir, ſe reconnaiſſent & ſe jurent une tendreſſe éternelle. On ſuppoſe que la Demoiſelle Lombard & le ſieur Drouin qui jouent ces rôles, ont l'un pour l'autre une averſion naturelle. Cette antipathie éclate ici fort mal-à-propos; ils critiquent mutuellement leur jeu & leur ton, & la querelle finit par un ſoufflet que l'Actrice donne à Dorante.

DORANTE, *portant ſon mouchoir à ſon nez, comme s'il ſaignait.*

Un ſoufflet! Vous mériteriez. . . .

LUCILE.

Jour de Dieu, ne m'approchez pas.

L'AUTEUR.

Comment, comment, qu'eſt-ce qu'il y a?

DORANTE *remettant son rôle à l'Auteur.*

Tenez, Monsieur l'Auteur, voilà mon rôle, cherchez un Acteur qui joue avec cette impertinente.

LUCILE *faisant de même.*

Voici le mien, cherchez une Actrice qui joue avec ce faquin. Oh! le laid!

DORANTE.

Oh! la laide!

LUCILE.

L'exécrable!

DORANTE.

L'abominable!

TOUS DEUX *en se faisant des grimaces & s'en allant par des côtés opposés.*

Hou, hou.

L'AUTEUR *déchirant ses roles.*

Que le Diable emporte la Foire, le Théatre, les Acteurs, la Souffleuse;

que l'on faſſe de ma Piéce tout ce que l'on voudra, je ne m'en mêle plus.

Le Répétiteur, ne déſeſpérant pas de pouvoir reconcilier l'Auteur avec les Acteurs, dit qu'il faut toujours répéter le Ballet. M. Chevrotin, Muſicien, & M. Gambillard, Maître de Danſe, s'avancent, & terminent la Piéce par une diſpute très-vive.

GAMBILLARD, *au Répétiteur.*

Laiſſez moi, je veux faire un double entrechat ſur la poitrine à ce maudit Muſicien.

CHEVROTIN.

Viens, viens, mon petit Maître à danſer, je vais te faire faire la gargouillade.

LE RÉPÉTITEUR.

Eh ! Meſſieurs.

Gambillard & Chevrotin ſe battent, & s'arrachent leurs perruques.

GAMBILLARD, *en s'enfuïant.*

Mon épée, mon épée.

CHEVROTIN, *fuïant d'un autre côté.*

Je le reverrai, je le reverrai.

Gambillard & Chevrotin rentrent, & prennent dans l'Orcheſtre chacun une baſſe, dont ils s'affublent réciproquement. Le Répétiteur fait ſes excuſes aux Spectateurs ſur cet événement, qui les empêche de donner la Piéce nouvelle, les invitant à revenir le lendemain.

Celle-ci qui fut trouvée très-plaiſante à la repréſentation, eſt de Panard, en ſociété avec M. Favart, & eut beaucoup de ſuccès.

LE MAGASIN DES MODERNES;

Opéra Comique, en un acte, en proſe, mêlé de vers & de Vaudevilles.

3 Février 1736.

Mercure ouvre la ſcène avec la Bagatelle, à qui il apprend que depuis qu'il eſt exilé des Cieux, il a imaginé, pour ſe tirer d'affaire, de ſe mettre à la tête du magaſin des Modernes, & ſe faire Directeur Général des lieux communs. Ceux dont il a l'inſpection ne regardent

que l'eſprit, & ce ſont là les Troupes auxiliaires des Auteurs modernes.

LA BAGATELLE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Ce poſte vous eſt convenable,
Votre droit eſt inconteſtable
Sur le magaſin des Auteurs.

MERCURE.

Pourquoi ?

LA BAGATELLE.

Les preuves en ſont claires :
Le Dieu qui préſide aux Voleurs
Doit préſider aux Plagiaires.

MERCURE.

Voici ce que j'ai fait pour la commodité des Auteurs du premier Théatre.

AIR : *L'honneur dans un jeune tendron.*

J'ai fait dépecer par lambeaux
Les deux tragiques les plus beaux
Que l'on ait connus ſur la ſcène :
Ce ſont leurs ſublimes travaux
Qui, de l'aveu de Melpomene,
Forment tous les Auteurs nouveaux.

Ils ſe concertent l'un & l'autre pour

fournir des Ouvrages au Public, & recevoir les Chalans qui s'adreſſeront à eux ; le premier eſt un Poëte qui s'annonce ainſi :

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Mon pere eut cinq enfans, qui, tous cinq, ſont illuſtres ;
Je ſuis l'aîné des cinq : mon âge eſt de cinq luſtres.
Rimeur depuis cinq ans, connu depuis cinq mois,
Je viens depuis cinq jours pour la cinquiéme fois.

Il lui demande dix-neuf cens Vers pour faire une Tragédie, & lui apprend que l'Amour a eu les prémices de ſa Muſe.

LE POETE.

Vous devinez juſte : j'ai eu trois Maîtreſſes en trois mois ; & il y a trois ans que, pour la premiere fois, je fis trois couplets ſur trois airs différens.

MERCURE.

Je vais gager que vous les avez faits à trois heures du matin ; faites-nous part de cette merveille.

LE POETE.

Ecoutez.

AIR : *Du* Confiteor.

Vos yeux font naître mille feux,
Vos rigueurs cauſent mille allarmes.
Pour vous on forme mille vœux :
On admire en vous mille charmes
Qui fixent mille amans & plus.,

MERCURE.

Cela ne vaut pas mille écus.

Voilà ce qui s'appelle des Vers nombreux.

LE POETE.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

Cent & cent fois je vous ai dit

Mercure impatienté le congédie, & il eſt remplacé par la Nouveauté qui vient lui faire ſes adieux. Mercure qui eſpere que, dans ſon abſence, ſon magaſin n'ira que mieux, lui ſouhaite bon voyage : mais, pour le contrarier, la Nouveauté le menace de reſter, & d'étendre ſur-tout ſa vengeance ſur les Petits-Maîtres ſubalternes.

LA NOUVEAUTÉ.

AIR : *Les cœurs ſe donnent troc pour troc.*

On les verra publiquement,
Pour canne, tenir une gaule ;

Se promener en ſiflotant
Et ſaluer avec l'épaule.

Ils tourneront à chaque inſtant,
Et leur main toujours inquiette
Tiendra tour-à-tour curedent,
Mouchoir, tabatiere & lorgnette.

AIR : *Lallumette.*

Triple doublure à leur habit
En rendra l'enflure très-vaſte,
Grande boucle, ſoulier petit,
Formeront un parfait contraſte.

En ſe boutonnant on aura
Grand ſoin qu'en bas il ſe rencontre
Du vuide, par où l'on verra
Flotter le cordon de la montre.

AIR : *Ne vous laiſſez jamais charmer.*

Pendant quatre heures un Frater
Tiendra leur tête en papillote,
Pour accommoder, du bel air,
Le vrai ſiége de la Calotte.

Je veux ſur le corps un ſurtout,
Sur leur jambe une demie-botte,
Pour arme un couteau dont le bout
Ne paſſe pas la redingote.

Pour aller, loin de leur maiſon,
Courtiſer des Nymphes gentilles :

C'eſt ainſi que ces papillons
Se déguiſeront en chenilles.

Elle ſort, & le Poëte revient très-content de ce qu'on lui a fourni au magaſin de Mercure.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Vingt maximes par accolades,
Six quiproquo, douze tirades,
Sont dans cette poche en paquets :
Là, des recits, des confidences,
Trente ſonges, vingt-ſix portraits,
Avec dix-huit reconnaiſſances.

Il a la tête ſi meublée de toutes ces choſes, qu'il peut compoſer à l'inſtant une ſcène in-promptu, contenant le Dialogue d'un Prince avec ſon Confident.

Je vais te révéler un important ſecret ;
Ecoute, cher Arcas, écoute, & ſois diſcret...
En pouvez-vous douter ?... Tu connais Laonice ?...
Laonice, Seigneur... ſoit raiſon, ſoit caprice,
Je ſens pour cet objet les feux les plus conſtans...
Et depuis quand, Seigneur ?... aſſez & trop longtems...
Seigneur, ignorez-vous, & faut-il vous l'apprendre,

Que

Que l'on eſt malheureux, quand on a le cœur tendre ?
Oubliez-vous... Finis tes diſcours ſuperflus ;
Le ſort en eſt jetté, qu'on ne m'en parle plus...
Puis-je me taire & voir qu'on trahit votre flamme ?...
Quoi ! malgré le beau feu qui regne dans mon ame,
La Princeſſe pourrait brûler d'une autre ardeur?..
Seigneur, n'en doutez point... Ah ! comble de douleur :
Armez-vous, Dieux vengeurs : Grands Dieux, lancez la foudre.
Impitoyables Dieux ! Dieux, mettez-les en poudre ;
J'en atteſte les Dieux ; les Dieux m'en ſont témoins ;
Juſtes Dieux ! c'en eſt fait ; Dieux, quel prix de mes ſoins !
Ciel, que viens-je de voir ? Ciel, que viens-je d'entendre ?
Ciel, que m'apprenez-vous ? Ciel, que viens-je d'apprendre ?
Courons... Où courez-vous ? arrêtez un moment. . . .
Où la Princeſſe eſt-elle?... En ſon appartement...
Elle vient ; je la vois ; c'eſt elle qui s'avance.
Arcas retire-toi.

{Il jette ſon chapeau.}

MERCURE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LE POETE.

C'eſt le Confident qui s'en va.

Je tremble en ſa préſence.
Quel bonheur vous amene ? En croirai-je mes yeux ?
Quoi, Madame, c'eſt vous ! Vous, Madame, en ces lieux !
Je revois les attraits dont mon ame eſt ravie !
Pourrai-je m'en flatter ? O ſort digne d'envie !
Unique & cher objet de mes vœux les plus doux,
Je puis donc à la fin mourir à vos genoux.
Que mon cœur eſt charmé ! Que mon ame eſt contente !
Que mon bonheur eſt doux ! Que ſa douceur m'enchante !
Elle n'écoute point.

MERCURE.

Vraiment, je le crois bien.

LE POETE.

Princeſſe, au nom des Dieux,
Au nom de cet amour qui vous eſt odieux,
Parlez, expliquez-vous ; vous gardez le ſilence !
Malheureux que je ſuis ! que faut-il que je penſe ?

Malgré cette rigueur, vous le dirai-je ? hélas !
L'amour & ſes ardeurs ont pour moi des appas.
Et quoi qu'on puiſſe faire, & quoi qu'on puiſſe dire,
Je chérirai toujours l'amour & ſon empire.

(*Il prend ſon mouchoir, & en fait une eſpéce de poupée entre ſes doigts.*)

MERCURE.

Queſt-ce que cela ?

LE POETE.

C'eſt la Princeſſe qui va parler.

(*Il contrefait la Princeſſe.*)

Prince, quand on vous voit, on voit un grand vainqueur ;
Mais tout vainqueur eſt homme, & tout homme eſt trompeur,
Et bientôt ſi mon cœur payait votre tendreſſe,
Vous changeriez... Moi... Vous... Que votre crainte ceſſe...
Ah ! ne m'oppoſez plus un ſi cruel devoir,
Ou bien vous me verrez mourir de déſeſpoir...
Non, ne vous flattez pas... il faudra que j'expire,
Plutôt que de ſouffrir un ſi cruel martyre.
J'expirerai, Madame, au ſortir de ce lieu...
Prince, qu'allez-vous faire ?.. Adieu, Princeſſe, adieu.

Mercure applaudit le Poëte, il ſort, & un Muſicien le remplace ; il lui donne les 70 mots conſacrés pour remplir un Opéra dont il fait lui même & les paroles & la muſique. Le premier Acte commence par un monologue, dans lequel le Prince prie l'Amour de laiſſer ſon cœur en paix. Son Confident arrive, pour lui prouver qu'il doit ſe livrer à la tendreſſe, & qu'un grand cœur peut bien avoir une faibleſſe. Le Prince ſe rend ; arrivent des Eſclaves qui, après avoir langui vingt ans dans les fers, deviennent tout-à-coup ingambes & forment un Divertiſſement. Au ſecond Acte, la Fée jalouſe vient annoncer à Démogorgon qu'il a un Rival ; il invoque les Furies qui ſortent des Enfers, & font un tapage de tous les Diables. Au troiſieme Acte, la Princeſſe à qui on a fait une fauſſe confidence, vient ſe plaindre aux échos de la légéreté du Prince ; il arrive à la fin de ſon air, ils s'expliquent, la paix ſe fait par un Duo ; le dénouement tombe des nues, la Fête vient des Antipodes, les quatre parties du Monde qui ſont raſſemblées dans ſon anti-chambre entrent ſur deux colonnes, on chante & on danſe. Mercure eſt enchanté de ce projet, il embraſſe le Mu-

ſicien qui lui donne des preuves de ſon double talent, & la Piéce finit par le Vaudeville ſuivant.

Par ce geſte-là,
On met le hola;
C'eſt par ce geſte qu'on approuve;
C'eſt par celui-ci que l'on réprouve.
De faveur ce ſigne eſt certain;
L'on exprime ainſi le dedain;
L'amitié ſerre ainſi la main,
Et l'amour la baiſe à Catin:
Turelure lure,
Flon, flon, flon,
Chacun à ſon ton,
ſon allure.

On voit bien des gens
Rire entre leurs dents;
D'autres, dans leur joyeux délire,
Semblent pleurer à force de rire;
Voici le rire d'un Faquin,
Le rire ironique & malin,
Le ris ſous cap & clandeſtin,
Le rire du Niais ou Flandrin:
Ture lure, &c.

Le malheur, aux Cieux
Fait lever les yeux;
Pour vanter un objet qui touche

On met les cinq doigts deſſus la bouche
On fait ceci dans l'embarras ;
La crainte fait doubler le pas,
La pitié nous fait faire, hélas !
L'ennui fait étendre les bras :
Ture lure, &c.

L'art de la ſanté
Fut bien inventé
Par nombre de gens qui nous bernent ;
Et voilà comment ils s'y gouvernent :
Le Médecin fait en tâtant,
Le Chirurgien en piquant,
L'Apothicaire en ſe baiſſant,
Tous trois font faire au patient :
Aye, aye, aye,
Ture lure, &c.

Hymen, que de fois
On fraude tes droits !
Tous les jours, dans chaque aventure,
L'un eſt Jupiter, l'autre Mercure :
Voici le geſte de l'amant :
Tel eſt celui du confident :
L'époux fait cela prudemment :
Sa femme lui fait ce préſent :
Ture lure, &c.

L'autre jour, Fanchon
Dit à Tircis, non ;

Mais en le disant d'un air tendre,
Le non, mieux que oui, se fait entendre.
Un bon cœur dit en promettant,
Reposez-vous sur moi :
Le faux ainsi dit faiblement,
Je serais flatté de vous obliger :
Le Précepteur dit en grondant,
Toujours le nez en l'air !
L'écolier répond en sautant :
Turelure, &c.

Avec ce doit-ci
On menace ainsi :
Par ceci la paix se demande :
Le secret ainsi se recommande :
Entre amis on s'appelle ainsi,
Hem ! hem !
Du Maître au Valet c'est ceci,
Holà, quelqu'un :
La Marchande a le ton poli,
Faites-nous l'honneur d'entrer chez nous, Messieurs; ne vous faut-il rien du nôtre ?
D'autres, les soirs, font celui-ci,
Chit, chit.
Turelure, &c.

Un talent ſuffit
Pour mettre en crédit :
Quiconque ſçait s'y rendre habile,
Eſt ſûr de briller en ville :
L'un s'enrichit avec l'archet,
Avec le pinceau l'autre fait
Un viſage qui n'eſt pas le vôtre :
L'autre fait à coups de fleuret :
Une, deux :
Mais voici le meilleur ſecret : (1)
Turelure, &c.

Dans ces lieux charmans
Grands nombres d'amans
Viennent débiter la fleurette :
Mais différemment l'amour s'y traite.
Le Commis dit à ſa Louiſon,
Baiſe-moi, mon cœur ;
Elle lui répond ſur le même ton,
Non :
Le Plumet dit à ſa Fanchon,
Allons, ne fais pas la farouche ;
Le Grenadier en faction :

---

(1) L'Acteur fait un entrechat.

Caporal, l'heure ſonne, il faut me relever.

Turelure, &c.

Paris dans ſon ſein
Renferme un eſſain
D'habitans dont le goût différe :
Leur façon ne ſe reſſemble guere :
A la Ville on dit poliment,

Monſieur, vous pouvez diſpoſer de votre ſerviteur, il vous eſt entierement dévoué :

A la Halle, on dit franchement,

Dame, je faiſons de bon cœur tout ce que je faiſons :

Au Palais-Royal, en cauſant,

Un dîner ſecret nous attend ; la Mimi eſt de la partie :

A la Douane, on dit bruſquement :

Vous reviendrez demain, midi ſonne.

Turelure, &c.

Le Chantre Allemand
Mugit en chantant :
De l'Eſpagnol la voix dolente
Sur le même ton toujours lamente :

Je languis :

L'Italien fredonne ainſi,

Semprè mío cuóre infiammàto d'ardore per voi :

L'Anglais, en ſiflant, fait ceci,

Yon are, Miſſ, the life of my ſoul :

Le goût du Français le voici :

Charmant Amour, vous êtes adorable :

Celui du Suiſſe eſt celui-ci :

Mamzel Fanchon, toi l'y être pien joulie fille ;

Turelure, &c.

Que le petit cours
Offre de beaux jours !
Chacun y conduit ſa Climene,
D'un air différent on s'y promene :
C'eſt ainſi que le Robin va,

Il fait bien du vent pour ma friſure :

L'Officier va comme cela, (1)
L'Abbé marche dans ce goût-là,

Le Soleil eſt bien chaud aujourd'hui :

Le pas du Traitant, le voilà :

---

(1) L'Acteur marche à grands pas.

Ouf, je viendrai à bout de cette entrepriſe qui me vaudra au moins mille pour cent de bénéfice.

Turelure, &c.

Quand un acte eſt bon,
Tout dans ce canton
Fait voir des tranſports d'alégreſſe:
Quand il eſt mauvais quelle triſteſſe!
L'on entend dire au Spectateur:

Que c'eſt mauvais! c'eſt déteſtable:

C'eſt ainſi qu'eſt l'Entrepreneur,

Me voilà bien avancé avec ma dépenſe!

Voici le geſte de l'Auteur,

Peut-on jouer ſi déteſtablement? Ces malheureux feront tomber ma Piéce.

Et voici celui de l'Acteur:

Ma foi, Monſieur l'Auteur, vous m'avez donné là un Rôle qui ne vaut pas le Diable; je ne puis le rendre bon, jouez le vous-même, ſi vous n'êtes pas content:

Turelure, &c.

Les détails de cette Piéce épiſodique ſont ſi agréablement remplis, que nous

n'avons pu nous refuſer d'en employer une grande partie dans cet Extrait. Ces mêmes détails l'ont toujours ſoutenue avec le plus grand ſuccès ; & c'eſt une de celles qui a été reprife le plus ſouvent, & revue avec le plus de plaiſir. Le Vaudeville qui eſt de Panard, ainſi que le reſte de l'Ouvrage, paſſera à la poſtérité.

L'HISTOIRE DE L'OPÉRA COMIQUE;

Spectacle compoſé de différentes Piéces.

27 Juin 1736.

ARLEQUIN, CHIRURGIEN DE BARBARIE.

Deux hommes amenent Scaramouche, Officier Français, bleſſé à la bataille de Parme d'un coup de fuſil, dont la bale lui eſt demeurée dans le corps. Dans quel endroit, demande Arlequin, qui eſt le Chirurgien ? Dans le bras droit, répond Scaramouche. Arlequin, ſans héſiter, lui coupe habilement le bras droit, pour extirper, dit-il, la cauſe

du mal. Scaramouche se plaint que la bale est passée dans le bras gauche. Arlequin ne balance pas, & fait une nouvelle amputation; il lui coupe successivement les deux cuisses où la bale était réfugiée. Lorsque Scaramouche est ainsi mutilé, on l'emporte, la parade finit, & des Crieurs paraissent, qui invitent les passans à entrer dans le Jeu.

LE MENSONGE VÉRITABLE;

Farce.

Le Docteur Balouard a promis sa fille Isabelle au Seigneur Polichinelle, riche Négociant de Marseille; mais il retire sa parole, parce qu'il a appris que son gendre futur a perdu tout son bien par un naufrage. Polichinelle au désespoir, va trouver Mézétin, & lui promet la moitié de la dot d'Isabelle, s'il peut réussir à la lui faire obtenir en mariage. Mézétin fait travestir Pierrot en Courier, & lui ordonne d'aller dire au Docteur que les vaisseaux de Polichinelle sont arrivés à bon port, & qu'ils sont chargés, jusqu'à fond de cale, de diamans & de poudre d'or. Cette fourberie

fait effet. Le Docteur renoue avec Polichinelle ; heureuſement ce menſonge ſe trouve véritable. Le Capitaine du vaiſſeau arrive, & confirme le récit de Pierrot. Dans le tems qu'on eſt occupé à célébrer les noces de Polichinelle, un Huiſſier vient ſignifier aux Acteurs Forains l'Arrêt, qui ne leur permet de jouer qu'en monologues. Les Forains, pour s'y conformer, continuent par Pierrot, Valet de Magicien.

PIERROT,

VALET DE MAGICIEN ;

Piéce en monologues.

Pierrot, Valet d'un Magicien, profitant de l'abſence de ſon Maître qui eſt allé au ſabbat, ouvre un Grimoire, & appelle les Diables. Il leur ordonne de lui amener ſon ami Arlequin, & enſuite de dreſſer une table bien garnie. Tandis que Pierrot & ſon camarade ne ſongent qu'à faire bonne chere, un Huiſſier paraît, & ſignifie aux Acteurs Forains un Arrêt qui les réduit aux ſcè-

nes muettes. Pour s'y conformer, les Forains jouent Arlequin Orphée.

ARLEQUIN ORPHÉE;

Pièce à la muette.

Arlequin descendu aux Enfers, demande sa femme à Pluton, qui la lui accorde sous la condition que tout le monde sçait. Arlequin y manque : la perte de sa femme, par sa propre imprudence, le jette dans un affreux désespoir ; les femmes de Thrace s'assemblent autour de lui pour le consoler, il les rebute, sa brutalité les offense, elles se jettent sur ce malheureux & le mettent en piéces.

ARIADNE ET THÉSÉE;

Pièce en un acte, par écriteaux.

Ariadne fait confidence à Egine, que, touchée du malheur de Thésée, qui doit, suivant l'usage prescrit par Minos, être livré au Minotaure, elle veut tout tenter pour sauver les jours de

ce Prince qu'elle aime. Théſée & Théramene, ſon Confident, paraiſſent enſuite : ce dernier témoigne une extrême frayeur. Pendant que ſon Maître cherche à le raſſurer, Egine apporte de la part de la Princeſſe un peloton de fil, qui peut ſervir à lui faire retrouver ſon chemin & l'iſſue du labyrinthe, après qu'il aura tué le Monſtre. Théſée part pour cette expédition ; Egine & Théramene reſtent ſur la ſcène, & ſe communiquent leurs craintes mutuelles. Ariadne vient les tranquilliſer un peu ; dans le moment Théſée paraît avec la dépouille du Monſtre. Il propoſe à Ariadne de ſe laiſſer enlever, pour éviter le reſſentiment du Roi ſon pere.

ARIADNE *à Egine.*

AIR : *N'y a pas d'mal à çà.*

Pour fuir la colere
Du Roi mon papa,
Il faut donc ma chere,
En paſſer par-là ?

EGINE.

N'y a pas d'mal à çà. *bis.*

LES ENNEMIS RÉCONCILIÉS.

Opéra Comique, en un acte.

Pour obéir aux ordres de Jupiter, la Concorde descend sur la terre, & entreprend de faire le bonheur des Humains. Dans ce dessein, elle veut réconcilier le Commerce avec la Bonne Foi, la Rime avec la Raison, l'Opéra avec le Bon Sens, le Sçavoir avec la Finance, la Renommée avec la Vérité, les Comédiens & la Foire avec le Public, les Enfans d'Apollon avec le Quart-d'heure de Rabelais.

La Concorde marie d'abord le Commerce, habillé en Hollandais, avec la Bonne Foi, qui est vêtue en Suissesse, & leur dit :

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Allez sur la terre & sur l'onde,
Parcourez tous les lieux du monde,
Sur-tout, visitez les Manceaux.

LE COMMERCE.

Oui, si la belle a quelqu'envie
De voir des visages nouveaux,
Nous irons jusqu'en Normandie.

Nous paſſons la ſcène de la Rime & de la Raiſon ; celle de l'Opéra avec le Bon Sens, du Quart d'heure de Rabelais, que l'Auteur traveſtit en Garçon de cabaret. Ce dernier tient une carte à la main, & eſt pourſuivi par un Peintre & un Muſicien qui veulent le tuer. La ſcène du Sçavoir, qui paraît ajuſté en Pédant, mérite d'être remarquée.

LE SÇAVOIR.

AIR : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

Déeſſe, ſur votre aſſiſtance,
Je fonde aujourd'hui mon eſpoir ;
Et je viens, par votre pouvoir
Me remettre avec la Finance.

LA CONCORDE.

Qui donc êtes-vous ?

LE SÇAVOIR.

Le Sçavoir.

LA CONCORDE.

Je le vois à votre habit noir.

La Concorde voulant lui rendre ſervice & le raccommoder avec la Fortune, appelle l'Induſtrie, & celle-ci fait venir ſes deux freres.

LA CONCORDE.

Les plaiſantes figures !

L'INDUSTRIE.

Vous paraiſſez ſurpriſe ? Apprenez que ces jumeaux ſont mouvoir preſque tous les reſſorts de l'Univers.

AIR : *Reveillez-vous, belle endormie.*

Ils procurent à plus d'un homme
De quoi mettre dans l'eſtomac :

LA CONCORDE.

Quels noms portent-ils ?

L'INDUSTRIE.

On les nomme,
Celui-ci Mic, celui-là Mac.

LE SÇAVOIR.

Meſſieurs Mic, Mac, je ſuis le plus humble des vôtres.

MIC.

Nous ferons de vous, quand vous voudrez, un habile homme.

MAC.

Un Docteur *in utroque.*

M I C.

Nous avons, dans notre magaſin, des Almanachs de 159.

M A C.

Du papier timbré de 1603.

M I C.

De l'encre jaune.

M A C.

Du parchemin enfumé.

M I C.

Nous vous montrerons, en deux ou trois leçons, l'Art de faire de doubles Regiſtres.

M A C.

Des chiffres équivoques.

M I C.

Des omiſſions de recette.

M A C.

De doubles emplois.

M I C.

De faux titres.

MAC.

De fauſſes dates.

MIC.

De faux certificats.

MAC.

De fauſſes généalogies.

Enfin, nous vous apprendrons ce que c'eſt que lazzi, trantran, manége, allure, rubrique, ſouterrein, tracaſſerie, pot-de-vin, paraguante, eſtafe, tour-de bâton.

Le Sçavoir refuſe héroïquement de ſuivre un pareil chemin pour parvenir à la Fortune, & ajoute :

Quelque beſoin qui m'importune,
Je tiens d'un ſage très-expert,
Qu'il vaut mieux perdre la Fortune,
Que d'être au rang de ceux que la Fortune perd.

La Concorde indignée ordonne aux deux freres Mic & Mac de ſe retirer, & leur défend de ſe montrer davantage dans Paris.

MAC, *en s'en allant avec Mic.*

Conſolons-nous, nous reſterons aux barrieres.

LA CONCORDE *au Sçavoir.*

AIR : *Quand le péril eſt agréable.*

Le chagrin qui vous inquiéte
Fuira loin de vous, ſans retour,
Avec la fortune en ce jour,
Votre paix ſera faite.

Suit une ſcène d'une jeune fille, conduite par l'Innocence, qui lui défend d'écouter les diſcours des Amans; & une Fête qu'on a préparée pour la Concorde, à la fin de laquelle eſt le Vaudeville ſuivant :

Paris va revoir dans ſes murs,
Les plaiſirs, mes enfans aimables;
La bonne-foi les rendra purs,
Le repos les rendra durables.
Et bon, bon, bon, vous aurez encor
Des momens agréables;
Et bon, bon, bon, vous aurez encor
Les beaux jours de l'âge d'or.

Les amans, par leur vive ardeur,
Seront dignes de récompenſe;

Ils auront, malgré leur bonheur,
Du secret & de la constance.
Et bon, bon, bon, nous verrons encor
Des Amadis en France;
Et bon, bon, bon, nous verrons encor
Des Amans de l'âge d'or.

Jamais l'intérêt ne fera
Préférer Laïs à Lucrèce;
Chez les Belles l'on comptera
Les vertus plutôt que l'espèce.
Et bon, bon, bon, nous verrons encor
De la délicatesse:
Et bon, bon, bon, nous verrons encor
Le bon tems de l'âge d'or.

Dans ses beaux ans, l'homme fuira
Des plaisirs l'amorce piquante:
Sans toux, ni rhume, on passera
Le tems de vingt cinq à cinquante.
Et bon, bon, bon, nous verrons encor
Des corps droits à soixante:
Et bon, bon, bon, nous verrons encor
La santé de l'âge d'or.

Le Sage est l'Auteur de l'idée de cette Piéce, & de celles qui forment les trois premiers Actes; Panard est celui du quatrieme. Elles servent toutes à remettre sous les yeux du Public les diffé-

rens changemens, que le Spectacle de la Foire a éprouvés depuis ſon établiſſement.

LE PALAIS
DE L'ILLUSION.

Opéra Comique, en un acte, avec un Divertiſſement & un Vaudeville.

19 Juillet 1736.

Cette Piéce eſt en ſcènes épiſodiques. Différentes perſonnes ſe trouvent tranſportées dans le Palais de l'Illuſion, par les Génies folâtres, Suivans de cette Divinité. La premiere eſt Madame Grondart, qui s'eſt imaginé que ſon mari s'eſt noyé: cette idée eſt d'autant plus flatteuſe pour elle, qu'elle eſpére épouſer un jeune homme dont elle eſt épriſe. L'Illuſion, voulant ſe divertir aux dépens de cette folle, feint la voix de ſon mari. Madame Grondart fuit dans le moment, & fait place à un Gaſcon, faux brave, qui ſe bat contre l'Univers, & au fond eſt extrêmement poltron. Le troiſieme perſonnage eſt une Vieille,

Vieille, qui se croit rajeunie à l'âge de quinze ans. Dans la scène suivante, les Auteurs ont fait usage du Conte de l'Anneau d'Hans Carvel, qu'ils ont mis en action de cette maniere. Sotinot se persuade que sa femme lui préfére un jeune Mousquetaire. L'Illusion, qui veut le guérir de cette fantaisie, prend la forme d'un lutin, &, s'annonçant comme le Démon des Jaloux, donne à celui ci un bracelet, en lui disant : Prends ce bracelet ; tant que tu l'auras, ta femme ne pourra te faire d'infidélité.

SOTINOT.

Monseigneur, que de bontés !

L'ILLUSION.

AIR : *Branle de Mets.*

De ce qui fait ta colere,
Il sçaura te préserver :
Mais il faut le conserver,
Pour qu'il te soit salutaire :
Car si quelqu'un s'en servait,
L'effet en serait contraire :
Car, si quelqu'un s'en servait
Sa vertu s'éclipserait.

SOTINOT.

Monſeigneur Satan, je vous rends mille graces.

La derniere ſcène eſt celle d'une jeune fille, qui croit être garçon depuis qu'elle a endoſſé l'habit d'homme; & la Piéce finit par le Divertiſſement que forment les Génies de la Cour de l'Illuſion.

Couplet du Vaudeville.

A vos filles, trop ſombres meres,
Si vous parlez de monaſteres,
On baillera,
On s'endormira;
Mais ſi vous changez de langage,
On s'éveillera,
On ſourira.
Nature produira cela.

Cette Piéce, dans laquelle il y a des ſcènes plaiſantes & beaucoup de variété, eſt de Laffichard & Valois d'Orville; elle eut alors quelque ſuccès.

LE VAUDEVILLE;

Opéra Comique, en un acte, avec un Divertiſſement, 3 Février 1737.

Momus ouvre la ſcène avec ſa fille la Foire; cette derniere paraît triſte, & Momus n'a pas beaucoup de peine à lui faire avouer que l'amour qu'elle a conçu pour le Vaudeville, dont elle eſt mépriſée, eſt la ſource de ſon chagrin. Conſole-toi, lui dit-il, Bacchus & la Joie, pere & mere de ton Amant, viennent ici ſolliciter Apollon de recevoir leur fils au Parnaſſe; je profiterai de l'occaſion pour conclure ton mariage, & je compte que je ne ſerai pas refuſé. Momus ſort; la Foire, après un court monologue, quitte la ſcène, & fait place à Bacchus & à la Joie. Tandis qu'ils ſongent où peut être leur cher enfant, il paraît inopinément: hé, bon jour, mon cher fils, s'écrie la Joie: on a bien de la peine à vous trouver, Monſieur le Voyageur, ajoute Bacchus. Le Vaudeville répond à chaque queſtion par un refrain de chanſon; cette

façon impolie de répondre déplaît au pere & à la mere.

LE VAUDEVILLE.

De quoi vous fâchez-vous ? Ne m'avez-vous pas ordonné de vous dire ce que j'ai fait. Eh bien, ce que vous venez d'entendre ſont des refrains, qui ſont ſortis de mon attelier de la rue de la Truanderie.

Parbleu, répond le bon Bacchus, j'en ai été la dupe. Momus arrive, & propoſe de marier le Vaudeville avec la Foire. Bacchus & la Joie y conſentent avec plaiſir.

LE VAUDEVILLE.

Point d'engagement, n'en parlons plus.

AIR : *Réveillez-vous.*

Il eſt certains frais qu'il faut faire :
Ces frais-là demandent du bien ;
Elle en a peu, je n'en ai guère ;
Guère & peu ſont couſins de rien.

Après la retraite de la famille de Bacchus, la Foire vient ſçavoir quel ſuccès elle peut attendre.

MOMUS.

AIR : *Rien n'eſt ſi bon.*

J'ai le conſentement du pere :
J'ai les ſuffrages de la mere :
Tous deux approuvent ce lien ;
Voilà le bien ;
Mais votre amant toujours réſiſte ;
Et quoi qu'on lui diſe, il perſiſte
A craindre le nœud conjugal ;
Voilà le mal.

Ah, le perfide, s'écrie la Foire ! il faut y renoncer, répond Momus. Comme la choſe n'eſt pas aiſée, Momus, touché des pleurs de ſa fille, après avoir rêvé quelque tems, trouve cet expédient. Bacchus & la Joie, dit-il, vont ſe rendre au Tribunal d'Apollon pour ſoutenir les droits de leur fils ; il faut que tu te traveſtiſſe, & que tu vienne plaider la Cauſe de ton Amant : tu la gagneras, & peut-être que la reconnaiſſance vaincra ſa légéreté.

Le Théatre change : Apollon paraît accompagné de Melpomene, de l'Elégie, de l'Eglogue, & de deux Auteurs. On annonce Bacchus & la Joie, qui ſupplient le Dieu du Parnaſſe d'accorder les honneurs du Parnaſſe au Vau-

deville. Cette propoſition révolte les Suivans d'Apollon.

La Foire, déguiſée ſous une robe d'Avocat, paraît fort à propos, & demande la permiſſion de plaider la cauſe du Vaudeville. Après un exorde très-pathétique, la Foire s'efforce de prouver qu'on ne peut, ſans injuſtice, refuſer à ſa Partie une place ſur le Parnaſſe Français.

LA FOIRE.

AIR : *Jeanneton, l'amour lui-même.*

Dans la Gréce & l'Italie,
Tout autre poëme eſt né,
Par ma charmante patrie
Celui-ci nous fut donné ;
C'eſt à la France
Que ce pauvre infortuné
Doit ſa naiſſance.

Le prétendu Avocat rapporte enſuite une foule de raiſonnemens pour confondre ceux de ſes Adverſaires, & ſoutient que le Vaudeville s'eſt toujours appliqué à corriger les mœurs, & que la crainte de ſes traits ſatyriques a contenu une infinité de perſonnes dans leur devoir. C'eſt vous, ajoute-t-il, Meſſieurs les Faiſeurs d'Odes, qu'on

peut accuſer d'entretenir le vice par les louanges outrées que vous prodiguez.

BACCHUS.

Optimè.

LA JOIE.

C'eſt le langage du cœur.

La Foire pourſuit ſa harangue, dont chaque période eſt interrompue par les exclamations de Bacchus ou de la Joie, & fait voir que le Vaudeville eſt l'agrément des converſations, qu'il eſt reçu, chéri & aimé dans tous les Etats, à la Cour, à la Ville & au Village; tant de preuves embarraſſent les Juges. Mon cher fils, s'écrie Bacchus; mon pauvre enfant, ajoute la Joie, en verſant un torrent de larmes; la Foire, s'appercevant de l'émotion de l'Aſſemblée, finit par ce moyen qu'elle a réſervé pour le dernier, comme déciſif.

LA FOIRE.

De tous les plaiſirs de la ſociété, il n'en eſt point de plus amuſant que celui de la table.

BACCHUS.

Cela eſt vrai.

Je ſoutiens que ce Héros en fait le principal ornement ; en effet, .

Que ferait-on dans un repas,
Si la chanſon n'en était pas ?
Malgré la quantité des mets appétiſſans,
Qu'avec un ordre exquis ſur la table on entaſſe,
Bientôt le ſombre ennui vient aſſoupir les ſens.
Dans une langueur inſipide,
Sur l'aſſiette baiſſant les yeux,
Tous les gens du feſtin gardent le ſérieux ;
Les hommes ſont peſans, le beau ſexe timide :
Point de gaïeté : cela dure juſqu'au deſſert ;
Mais auſſi-tôt que l'on le ſert,
Le joyeux vaudeville arrive.
Quel changement ! ſa voix récréative,
De tous les conviés excite les tranſports,
Rend la prude moins fiére, & l'Agnès moins craintive.
La liberté renaît, on s'épanche au-dehors :
Plus de contrainte ; c'eſt alors
Que l'hôte plus aimable, & l'hôteſſe plus vive
Font couler à longs traits les liquides tréſors
Que la Seine, pour nous, conduit ſur cette rive ;
C'eſt alors qu'un joyeux convive,
Saiſiſſant un flacon ſcellé,
Qui, de Rheims & d'Aï tient la liqueur captive,
Fait ſauter juſqu'à la ſolive

Le liége déficelé.
Tout le cercle attentif porte un regard avide
Sur cet objet qui les ravit;
Chacun préſente un verre;
Le nectar pétillant auſſi-tôt le remplit;
On boit, on goûte, on applaudit,
On redouble, & par l'aſſemblée
La mouſſe champenoiſe à plein verre eſt ſablée.
De là naiſſent les ris, les tranſports éclatans;
La ſéve & la vapeur juſqu'aux cerveaux montans
Font naître des débats, des querelles polies
Qui réveillent l'eſprit de tous les aſſiſtans.
On attaque, on répond; les traits & les ſaillies,
L'un à l'autre enchaînés, partent à tous inſtans,
On voit paraître alors ces ſornettes jolies,
Ces contes amuſans, ces riens dits à propos,
Badinage impromtu, fleurettes, petits mots;
Enfin tout ce recueil d'agréables folies
Qui, du tems fugitif, ſemblent fixer le cours,
Prolongent les repas, & les font trouver courts.

LA JOIE.

Le tableau eſt d'après nature.

BACCHUS.

Je croyais tout-à-l'heure avaler du vin de Champagne.

Apollon ſe leve à ces mots & va

aux opinions. Que voulez-vous que je faſſe, dit-il aux Muſes? Le Public eſt pour lui, réſiſterai-je à tout un peuple? Avocat, ajoute-t-il, en s'adreſſant à la Foire, concluez.

LA FOIRE.

Je conclus à ce que le Vaudeville ſoit mis en poſſeſſion de tous les droits honorifiques du ſacré Vallon.

AIR : *Soit fait ainſi qu'il eſt requis.*

Qu'il éprouve votre clémence;
Grand Apollon, prononcez la ſentence;
Qu'il ſoit bientôt au rang de vos amis;
Qu'au Parnaſſe Français admis,
Il ait droit d'y prendre ſéance.

APOLLON.

Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

Les Muſes ſortent déſeſpérées, & Apollon les ſuit pour tâcher de les appaiſer. Bacchus, la Joie & le Vaudeville au comble de leur félicité, ne ſont plus occupés que de la maniere dont ils peuvent reconnaître l'obligation qu'ils ont à leur généreux défenſeur.

LE VAUDEVILLE *à la Foire.*

AIR : *Du banquet des sept Sages.*

Si j'avais en ma puissance
De quoi m'acquitter,
Ma vive reconnaissance
Sçaurait vous le présenter;
Mais comment vous satisfaire?
Des lampons, des lanturlu,
Des zon, zon, & des lanlaires,
Forment tout mon revenu.

LA FOIRE.

Il y a dans le monde certaine personne avec qui vous avez quelque engagement.

LE VAUDEVILLE.

Qu'entends-je?

LA FOIRE.

Cette personne me touche de près, & je m'y intéresse au point que vous ne pouvez payer ce que j'ai fait pour vous, qu'en lui donnant votre foi.

LE VAUDEVILLE.

Ciel! qu'osez-vous exiger?

LA FOIRE *mettant ſon mouchoir ſur ſes yeux.*

Perfide ! je ne puis y tenir.

AIR : *Trois enfans gueux.*

Devais-je, hélas ! m'attendre à ce refus ?
Apprens, ingrat, à qui tu dois ta gloire :
Tu vois en moi la fille de Momus,
Sous cet habit reconnaiſſez la Foire.

C'eſt avec peine que l'inconſtant Vaudeville conſent à ſouſcrire aux vœux de ſa tendre Maîtreſſe, de ſon pere & de ſa mere ; mais enfin il ſe rend. N'attendons pas à demain pour conclure ce mariage, dit Bacchus : oui, ajoute la Joie ; &, pour le rendre plus authentique, prions le Public de l'honorer de ſa préſence. Momus qui a ſçu le Jugement d'Apollon & prévu les ſuites, n'a pas manqué auſſi de ſonger au divertiſſement de ces joyeuſes noces, qui ſont célébrées par ſes Sujets.

Cette Piéce eſt de Panard : elle fut ſuivie de la Piéce ſans titre & de Mariane, toutes deux en un Acte & du même Auteur. Aucunes n'ont été imprimées, quoique celle dont nous venons de donner l'extrait, en méritât la

peine. Le même Auteur en donna encore une autre sous le même titre en 1743, mais dont le sujet est tout-à-fait différent.

RIEN;

Opéra Comique, en un acte, avec un Divertissement, 1 Mars 1737.

Astorgan, Magicien, a enlevé Ismenie, jeune Bergere, Amante du Berger Coridon, & la tient renfermée dans son Château pour la soumettre à ses volontés. Ismenie, avant d'obéir, prie le Magicien de la laisser seule un moment, pour réfléchir sur le parti qu'on lui propose. Astorgan y consent & se retire. La Bergere n'a pas le loisir de rêver, Coridon paraît à ses yeux sans qu'on sçache par quel moyen il est arrivé; ces deux Amans, charmés de se revoir, se jurent une fidélité à toute épreuve. Astorgan, surprenant Coridon aux pieds d'Ismenie, enléve cette derniere : le Berger au désespoir, veut se lancer au fond d'un précipice, mais il est arrêté par la Fée bienfaisante, qui

lui enſeigne les moyens de recouvrer ſa Bergere, & de détruire en même tems les charmes d'Aſtorgan. Pour cet effet, il faut ſe défendre des attraits ſéducteurs de l'Inconſtance : ce n'eſt pas tout, ajoute la Fée ; à l'approche de la demeure du Magicien, tu verras un Géant horrible qui te propoſera une fatale énigme. Si tu la devines, tes ſouhaits ſeront remplis ; ſi, au contraire, tu manques à l'expliquer, tu tomberas dans les fers du Géant. Tu n'es pas le premier, continue-t elle, qui ait tenté l'aventure ; & cette Tour que tu vois eſt pleine d'aimables priſonniers & priſonnieres, qui ont eu le malheur d'être la victime de la cruauté d'Aſtorgan. L'amour de Coridon lui fait mépriſer le danger, & il cherche avec joie la fin de cette aventure.

L'Inconſtance, avec ſa brillante Suite, vient s'offrir d'abord à ſa vûe ; les Suivans de l'Inconſtance forment un Divertiſſement, & chantent, en Vaudeville, l'apologie de la paſſion qui les domine.

Couplet du Vaudeville.

Jaſon, ce héros renommé
Pour ſes exploits & ſa vaillance

De l'objet qui l'avait charmé,
Sçut captiver la bienveillance,
Et zon, zon, zon,
Dès qu'il eut la toiſon,
Il courut à l'inconſtance.

Coridon, ſans faire attention aux conſeils de l'Inconſtance, pourſuit ſon chemin vers le Palais d'Aſtorgan. Le Géant paraît, & lui préſente l'énigme que voici :

Sans traits, ſans couleur, ſans figure,
Chacun me nomme ſans me voir,
Et depuis le moment qu'exiſte la nature,
Jamais l'œil le plus vif n'a pû m'apercevoir.
A la ville, ainſi qu'au village,
Un mortel avec moi n'eſt jamais bien reçu,
Et cependant j'ai l'avantage
D'accompagner ſouvent l'honneur & la vertu.
Un dernier trait ſuffit pour me faire comprendre:
A ce trait ſeul, Lecteur, attache-toi :
De tout ce qu'ici bas, chacun dans ſon emploi,
Les hommes oſent entreprendre,
Plus de la moitié viſe, & n'aboutit qu'à moi.

CORIDON, *d'un air gai.*

J'y ſuis. (*Il répéte.*)

Plus de la moitié viſe, & n'aboutit qu'à moi.

AIR : *Banniſſons ici l'humeur noire.*

C'eſt l'intérêt, tout dans la vie
S'y livre avec avidité.

ORCAN, *confident d'Aſtorgan.*

Vous n'y êtes pas, mon ami.

CORIDON, *continuant l'air.*

C'eſt l'amour, tout y ſacrifie.

ORCAN.

Non.

CORIDON.

C'eſt la gloire ou la vanité.

ORCAN.

Prrrr, vous en êtes bien loin, ma foi. (*à part.*) Sa perte ne tient plus qu'à un petit filet.

CORIDON.

AIR : *Je ſuis la fleur des garçons du village.*

Quoi! ce n'eſt pas l'un de ces trois mobiles,
L'ambition, l'amour, le bien?

ORCAN.

Cherchez encor.

CORIDON.

Mes ſoins ſont inutiles.

ORCAN.

Qu'avez-vous enfin trouvé ?

CORIDON *déſeſpéré.*

Rien.

A ce mot, le tonnerre ſe fait entendre, les éclairs brillent, le Géant s'abîme, & le déſert ſe change en un ſéjour enchanté. Les Amans & les Amantes délivrés, viennent remercier leur libérateur.

CORIDON.

AIR : *J'étais perdue.*

En moi vous voyez votre époux,
Charmante Iſménie,
Nous ne craignons plus les coups
Du cruel Génie.

ISMÉNIE.

Pour nous, quel heureux haſard !
Helas, que je ſuis émue !
Un petit moment plus tard
J'étais (*bis*) perdue.

La Fée bienfaiſante arrive pour complimenter Coridon, & lui apprend que, ſans y ſonger, il a trouvé le mot de l'énigme, qui eſt *Rien.*

CORIDON, *au Public.*

Meſſieurs, je ne crois pas que cette petite Piéce mérite l'attention des Critiques; en tout cas, nous leur répondrons que nous avons rempli notre titre.

AIR : *Ici, je fonde une abbaye.*

Si contre la piéce nouvelle
Quelqu'un ſe fâche, fait-il bien?
Non parbleu, c'eſt ce qu'on appelle
Se fâcher à propos de rien.

Couplets du Divertiſſement.

Quelquefois par une ſornette
L'amitié d'un Seigneur s'achette,
C'eſt un rien qui le produit;
Mais plus que le verre & l'argile,
Cette amitié devient fragile,
C'eſt un rien qui la détruit.

Pour un ſouris fait à ſa femme,
La fureur d'un jaloux s'enflamme;
C'eſt un rien qui la produit.
Un petit mot & quelques larmes
Font bientôt ceſſer le vacarme;
C'eſt un rien qui le détruit.

Cette Piéce eſt de Pontau, & remplit parfaitement ſon titre, ſur-tout du

côté de l'invention. On y trouve cependant beaucoup de choſes agréables, de la facilité dans le ſtyle, & du naturel dans le dialogue. Elle fut ſuivie de l'Eclipſe, Piéce dont il n'eſt reſté que le nom, & qui lui convenait parfaitement. Celle dont nous venons de donner l'extrait, eut plus de ſuccès, mais elle n'a été ni imprimée, ni repriſe.

LA FÊTE DE LA HALLE;

Opéra Comique, en un acte, avec un Divertiſſement & un Vaudeville.

13 Mars 1738.

PROLOGUE.

Madame Bergamote, Fruitiere, s'entretient avec M. Aveline, Epicier, des divertiſſemens de la Fête du jour; elle annonce une petite Comédie bourgeoiſe, de la compoſition de ſon fils. Roquefort, neveu de Madame Bergamote, entre & dit qu'il ſe charge du Ballet de la Piéce.

ROQUEFORT.

AIR : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.*

Dans ce moment j'en imagine
Une qui ſera calotine;
Que mes pas vont être applaudis !
Mon projet eſt des plus ſuperbes,
Mon couſin fait parler les fruits,
Moi, je ferai parler les herbes.

LA FÊTE DE LA HALLE.

La ſcène eſt à la Halle.

M. Bon-Chrétien & Madame Virgouleuſe ont promis Reinette, leur fille, à Meſſire-Jean qui, en faveur de ce mariage, leur donne quittance de deux mille écus qu'ils lui doivent. Meſſire-Jean ſort avec ſa future belle-mere, pour aller faire dreſſer le contrat de mariage. Pendant ce tems-là, M. Bon-Chrétien promet ſa fille à Doyenné & à Martin-Sec. Madame Virgouleuſe, à ſon retour, traite ſon mari de ſot de s'être ainſi engagé; Reinette, qui aime Meſſire-Jean, ſe déſole : heureuſement Mademoiſelle Vertelongue ſe préſente; elle reproche au vieux Doyen-

né de l'avoir amuſé pendant dix ans, & veut abſolument qu'il l'épouſe dès le jour même. Martin-Sec eſt auſſi de ſon côté dans un étrange embarras, à la vûe de Madame Rembours qui ſoutient qu'elle eſt ſa femme. Dans le moment arrive Capendu, Huiſſier à verge, qui donne à M. Bon-Chrétien une aſſignation pour ce qu'il doit à Meſſire-Jean. Tout cela s'accommode à l'amiable. M. Bon-Chrétien & Madame Virgouleuſe donnent leur fille à Meſſire-Jean, & renvoient les deux autres prétendans terminer à loiſir leurs querelles avec leurs Maîtreſſes. Suit un Divertiſſement :

Souvent un gourmand, en cueillant
Un fruit qui paraît excellent,
N'a que le reſte des inſectes :
Il en eſt de même, à-peu-près,
De ces Divinités ſuſpectes,
Pour qui les Seigneurs ſont des frais.

Amant d'un objet rigoureux,
Attendez l'inſtant d'être heureux ;
Loin que vos feux ſe rallentiſſent,
Tâchez d'être encore plus ardens ;
Les fruits les plus tardifs mûriſſent
Avec de la paille & du tems.

LE BAL BOURGEOIS;

Opéra Comique en un acte.

13 Mars 1738.

Julie, pupille d'Orgon, eſt aimée de ſon Tuteur & de Clitandre. Ce dernier, avec l'aveu de la Belle, a encore celui de Dorimene, tante de Julie. Frontin, Valet de Clitandre, s'introduit dans la maiſon, ſous le nom de M. Saut-en-l'air, Maître-à-danſer. Ce ſtratagême ayant échoué, Frontin tente un ſecond traveſtiſſement; mais, par malheur, il laiſſe tomber la lettre qu'il veut donner à Julie. Orgon la ramaſſe & la lit: Frontin ſe tire de cet embarras, en diſant que cette lettre eſt d'une vieille Marquiſe qui a cent mille écus de bien, & qui eſt amoureuſe de lui. Orgon donne aiſément dans le panneau, demande à voir la Dame, & c'eſt Frontin qui joue encore ce perſonnage, en prenant le titre de la Marquiſe de Teint-fané. Clitandre, déguiſé en Fripier, vient offrir des dominos. La prétendue Marquiſe en retient deux, un

pour elle & l'autre pour Julie, afin de s'en ſervir au Bal de M. Orgon. Le Bal commence, arrivent pluſieurs Maſques, & l'on chante un Vaudeville dont voici deux couplets :

D'une certaine façon,
Agnès était languiſſante,
Un jeune Médecin tente
De lui donner guériſon.
Il ſaigne, le mal s'évade ;
D'une certaine façon,
Il la guérit, ce dit-on,
Agnès n'a plus le teint fade ;
Mais je ſçais qu'elle eſt malade
D'un certaine façon.

D'un certaine façon,
On ſoumet fille novice,
Et dans ſon cœur ſans malice,
L'amour gliſſe ſon poiſon :
Un plaiſant amoureux d'elle,
D'une certaine façon,
Sous un maſque de raiſon,
Fait ſi bien l'amant fidéle,
Qu'il épouſe enfin la belle
D'une certaine façon.

Orgon, occupé de ſon Bal, n'apperçoit pas que Julie & Frontin ont changé de dominos, &, croyant parler à ſa pu-

pille, il enferme ce dernier ſous la clef. Dans le moment, Clitandre déguiſé en Capitaine de Dragons, & ſe diſant neveu de la fauſſe Marquiſe, entre en colere, &, s'oppoſant au mariage d'Orgon & de ſa tante, il emmene Julie qui, aux yeux d'Orgon, paſſe pour celle-ci. Un Opérateur paraît auſſi-tôt avec ſa femme, ſon Valet & ſon Singe; l'Opérateur diſtribue ſes drogues.

Tout ceci n'eſt qu'un jeu pour amuſer Orgon, à qui l'Opérateur remet un billet; Orgon l'ouvre en croyant y trouver un couplet, lit une lettre de Dorimene, qui lui apprend que Julie & Clitandre ſont chez elle & qu'ils vont s'y marier. Orgon eſt d'autant plus charmé, qu'il croit Julie enfermée dans ſa chambre, & ne reconnaît la tromperie que lorſque Frontin ſe découvre.

Cette Piéce qui eſt très-plaiſante eſt de M. Favart. L'intrigue, qui ne conſiſte qu'à remettre une lettre, reſſemble un peu au canevas d'Arlequin Enfant, Statue & Perroquet; mais les détails, qui ſont très-agréables, font paſſer ſur la médiocrité du Sujet. Elle eut du ſuccès ainſi que la Fête de la Halle, qui lui ſervait de Prologue, & qui eſt du même Auteur en ſociété avec Panard.

LE

LE FOSSÉ DU SCRUPULE;

Opéra Comique, en un acte, avec un Prologue & un Divertissement.

26 Juillet 1738.

La Cupidité attend sur les bords du Fossé du Scrupule tous les Mortels, pour les exciter à le sauter. Valere & son Valet, conduits par le Besoin, se présentent les premiers. La Cupidité dit à Valere que, pour arriver au Palais de la Fortune, il ne s'agit que de sauter le petit Fossé qu'il voit. Elle ajoute que, pour être plus léger, il faut qu'il se défasse de ses vertus. Cette proposition alarme Valere, il écoute le Scrupule, qui lui représente qu'en suivant les conseils de la Cupidité, il immole son honneur & se rend mépriſable aux yeux de sa Maîtresse. Valere lui demande s'il n'y a point d'autre voie pour parvenir à la Fortune; le Scrupule lui enseigne un chemin étroit, un peu difficile à la vé-

rité : quel qu'il ſoit, Valere ſe détermine à n'en prendre point d'autre, & part avec Frontin qui a bien de la peine à ſuivre ce parti. Arrivent Lucas & ſa femme. Cette derniere plaît au Seigneur de ſon village ; elle voudrait écouter les remontrances du Scrupule, mais ſon mari, excité par la Cupidité, l'oblige à faire le ſaut. Le Chevalier de Credillac, Gaſcon, ne fait pas tant de façons.

LA CUPIDITÉ.

AIR : *Du nouveau monde.*

Croyez-vous pouvoir le franchir.

CRÉDILLAC.

Quand il s'agit de m'enrichir,
Foſſés, pour moi, ſont bagatelles ;
S'il le fallait, je parierais
De ſauter le pas de Calais
Ou le détroit des Dardanelles.

Le Scrupule ne daigne pas s'oppoſer à ſon paſſage. Un Huiſſier s'avance avec ſes quatre fils, dont le premier eſt Greffier ; le ſecond, Procureur ; le troiſiéme, Avocat ; & le dernier, Notaire.

LA CUPIDITÉ.

AIR : *Des fraiſes.*

Quel eſt l'homme que je voi ?

L'HUISSIER.

Ce n'eſt point un marouſle.
Je tiens des héros ;

LA CUPIDITÉ.

En quoi ?

L'HUISSIER.

Ils font des exploits, & moi,
J'en ſouſle, j'en ſouſle, j'en ſouſle.

Comme l'Huiſſier a déjà ſauté le Foſſé, il ne vient que prier la Cupidité de vouloir bien inſpirer à ſes fils une pareille hardieſſe, & leur apprendre les ſecrets de s'enrichir promptement dans leur profeſſion.

LA CUPIDITÉ *au Notaire.*

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Pour faire une prompte fortune
Rognez ſur la bourſe commune ;
Il faudra cacher pour cela,
Les deux tiers de vos inventaires....

LE NOTAIRE.

O Ciel ! que me dites-vous là ?

LA CUPIDITÉ.

Le Protocole des Notaires.

La Cupidité, après avoir donné ses instructions aux trois autres fils de l'Huissier, ajoute :

AIR : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Que chacun de vous s'enrichisse,
Et consacrez-vous tout entiers
Au soin d'étouffer la justice,
Sous un tas affreux de papiers.

L'Avocat, le Greffier & le Procureur franchissent le pas ; le Notaire change de sentiment, & se laisse arrêter par le Scrupule ; l'Huissier & la Cupidité l'accablent de malédictions.

L'HUISSIER.

AIR : *Voyelles anciennes.*

Je t'abandonne à ton malheur,
Sans retour je te deshérite.

LA CUPIDITÉ *au Notaire.*

Est-ce ainsi que, de son bon cœur,
Un fils qu'il a formé, profite ?

Jamais votre ſociété
N'eut une peur ſi ridicule :
Vous êtes, en vérité,
Le premier du corps qui recule.

Aux quatre fils de l'Huiſſier ſuccédent quatre ſœurs, qui prient la Cupidité de les aider à faire fortune. Elle leur conſeille d'aller à l'Opéra, & ſur-tout de s'attacher à la Danſe. La peinture flatteuſe qu'elle leur fait, les charme ; mais le Scrupule les retient. La Cupidité, voyant que ſes diſcours ne ſont pas aſſez puiſſans pour les déterminer, appelle Brillantine qui a déjà ſauté le foſſé, & qui veut bien le faire une ſeconde fois pour donner l'exemple.

FROSINE, *premiere ſœur.*

Allons, m'y voilà réſolue.

LE SCRUPULE.

Arrêtez.

FROSINE, *ſautant.*

Laiſſez-moi.

LE SCRUPULE *à Marton IIe ſœur.*

AIR : *Charivari.*

Sur vous aurai-je, ma chere,

Plus de crédit ?
De mes ſoins voudrez vous faire
Votre profit ?
Me donnerez-vous votre cœur ?

MARTON.

Comme ma ſœur.

AGATHE, *IIIe ſœur, ſautant.*

Comme ma ſœur.

FANCHON, *IVe ſœur, ſautant.*

Comme ma ſœur.

Dans la derniere ſcène, un Suiſſe qui vient d'hériter d'une ſomme conſidérable, qu'il veut employer à tenir cabaret, demande à la Cupidité les moyens de s'enrichir. A chaque conſeil que celle-ci lui donne, le Suiſſe répond toujours, ya ! ya ! En un mot, dit la Cupidité :

LA CUPIDITÉ.

AIR : *Vivons comme le voiſin vit.*

Il faudra faire ce qu'on fait
A Chaillot, à Vincennes,
Boulogne, Paſſy, Saint-Bonnet,
Auteuil, Saint-Cloud, Surenes.

Le Suiſſe ſemble héſiter juſqu'au moment que la Cupidité lui fait voir, dans le fond, une Troupe de Bûveurs qui ſe réjouiſſent. Tenez, regardez, dit-elle.

LE SUISSE.

AIR : *Du Vaudeville du fleuve d'Oubli.*

Charni, comme ils s'en donnent,
Comme ils avalent dru,
U, u, u, u,
Mes craintes m'abandonnent,
Me poilà réſolu,
U, u, u, u,
Je m'en fais.

LE SCRUPULE *voulant l'arrêter.*

Daignez m'en croire,
Demeurez un inſtant.

LE SUISSE *ſautant le foſſé.*

On m'attend;
Je vais poire,
Je vais poir... re.

La Cupidité dit qu'il eſt tems de terminer pour ce jour, & qu'elle va donner ordre à la Fête qu'on prépare à la Fortune.

Épilogue.

Minerve, par ordre de Jupiter, ôte à la Fortune le bandeau qui lui couvrait les yeux. Elle lui demande la grace de s'unir avec elle pour répandre ſes bienfaits avec diſcernement, & ſur-tout ſur Valere, qui a refuſé généreuſement de ſauter le Foſſé du Scrupule. Minerve apoſtrophe auſſi la Fortune ſur les bévues qu'elle a faites, & s'offre de l'en convaincre, & de lui faire voir que tous ſes Favoris ſont des ingrats. La Fortune ſe retire pour aller ſe déguiſer. Suit un Divertiſſement & un Vaudeville dont voici deux couplets :

Vous, dont les ſouhaits
Sont d'avoir accès
Chez nos Iris & nos Chimenes,
Si vous paraiſſez
Graves & poſés,
Vous perdez vos peines.
Chapeau ſur le front,
L'œil vif & prompt,
Faites à l'épaule
Jouer ſon rôle,
Une main ici, l'autre là,
Votre affaire ſe fera.

Aux ſociétés,
Que vous fréquentez,
Vous, dont le projet eſt de plaire,
Si votre jargon
N'eſt pas de leur ton,
Vous n'y tiendrez guère.
Parlez aux mamans
De leurs enfans,
D'amour aux fillettes,
D'or aux ſoubrettes,
Et de *Fleurus* au grand papa
Votre affaire ſe fera.

Minerve & la Fortune, déguiſées, écartent les Acteurs du Divertiſſement, pour faire place aux Mignons de la Fortune que Chriſéïs amene. Chriſéïs rend compte de ſa commiſſion, & dit à la Fortune, que la plûpart de ceux qu'elle a été inviter de ſa part, ſe ſont moqué d'elle, & ont ajouté injurieuſement qu'ils n'ont plus beſoin de ſon ſecours. Quelques-uns même, s'adreſſant à la Fortune, lui diſent cavaliérement qu'ils ne lui ont aucune obligation, & qu'ils ne doivent les biens & les honneurs dont ils jouiſſent qu'à leur propre mérite & à leur capacité. La Fortune indignée ſe découvre, & plonge

ces ingrats dans l'état de baſſeſſe d'où elle les a tirés. Valere reçoit un tréſor pour récompenſe de ſa probité, & Frontin vient lui annoncer que Géronte, par un changement ſubit, conſent à ſon mariage avec ſa pupille. Valere ſort avec ſon Valet pour terminer cette affaire; & les Déeſſes, en quittant la ſcène, promettent de ne ſe ſéparer jamais.

Cette Piéce allégorique & morale eſt de Panard, qui réuſſiſſait toujours dans ce genre; quoique celle-ci ne ſoit compoſée que de ſcènes épiſodiques, elle eut beaucoup de ſuccès, & le méritait.

LE REPAS ALLÉGORIQUE;

Opéra Comique, en un acte,

30 Juin 1739.

L'Opéra Comique dit à la Joie qu'il ſe prépare à donner le ſoir même un repas au Public.

L'OPÉRA COMIQUE.

AIR : *Nouveau Joconde.*

Ce que je donne en ce repas,

Eſt un mets du Parnaſſe ;
L'eſtomac ne le reçoit pas,
C'eſt ici qu'eſt ſa place. (1)
Non, non ; dans un pareil feſtin,
Les dents n'ont point d'ouvrage ;
De tout ce qu'on y ſert enfin,
L'Oreille eſt le partage.

La Joie approuve fort ce deſſein, & ſort en aſſurant l'Opéra Comique qu'elle joindra à ce repas un plat de ſa façon.

Le Public paraît, l'Opéra Comique lui demande ſon ſentiment ſur les mêts que les autres Spectacles lui ont préſenté.

L'OPÉRA COMIQUE.

Dans la rue Mauconſeil on vous a ſervi du neuf.

LE PUBLIC.

Oui, du ſolide.

AIR : *Il faut l'envoyer à l'école.*

De l'école de la raiſon
Je ſuis content ; mais la morale
Qu'elle étale,
N'eut pas un ſuccès aſſez bon.

(1) Mettant ſa main au front.

Je ſortais, ce qui me déſole
D'un pareil repas. . . .

L'OPÉRA COMIQUE.

En effet,
On vous fait
Aller bien ſouvent à l'école.

C'eſt votre tour aujourd'hui, dit le Public; voyons comment vous vous en tirerez.

L'OPÉRA COMIQUE.

Je ſuis fort embarraſſé. Vous êtes bien plus difficile qu'il y a vingt ans.

AIR : *L'autre jour j'apperçus en ſonge.*

Nous n'avions alors que des roſes,
Sans répugnance & ſans dégoût,
Je vous faiſais avaler tout;
Aujourd'hui vous goûtez les choſes,
Autrefois vous étiez gourmand,
Vous êtes gourmet à préſent.

L'Opéra Comique appelle Gaudriole, Cuiſiniere, & lui ordonne de rendre compte au Public des mêts qu'elle va lui ſervir.

LE PUBLIC.

Que me donneras-tu aujourd'hui?

GAUDRIOLE.

La fortune du pot, & quelque petit ſaupiquet ; nous verrons :

LE PUBLIC.

AIR : *Le Démon malicieux & fin.*

Avez-vous ici des pigeonneaux ?

GAUDRIOLE.

Tous les jours il en vient de nouveaux.

LE PUBLIC.

Avez-vous de la volaille fine ?

GAUDRIOLE.

Pas tant, Monſieur, que nous en demandons :

LE PUBLIC.

Du gibier ?

GAUDRIOLE.

Oh ! c'eſt ce qui domine,
Nous en avons plus que nous n'en voulons.

LE PUBLIC.

Qu'avez-vous encore ?

GAUDRIOLE.

(AIR : *De notre cabane.*

Des poules graſſettes

Sont à notre croc ;
Mais elles coûteraient trop,
Ce ſont des poulettes
Qui grugent le coq.

Si vous voulez, par haſard, tâter d'un petit ambigu épiſodique ?

LE PUBLIC.

Pourquoi non ?

GAUDRIOLE.

Nous vous donnerons un Gaſcon au caramel ; un Petit-Maître à la bergamote ; un Abbé au bain-marie ; un Procureur à la tartare ; un Jaloux en compote ; un Financier au gros ſel ; un Eſpagnol à la ciboulette ; un Provençal aux oignons ; un Français à la fleur d'orange ; une Agnès aux truffes ; une Prude au vin de Champagne ; une veuve à la braiſe ; un Peintre à l'eſprit de vin ; un Robin aux concombres ; un Sergent au feu d'enfer : le tout avec un peu de farce & un coulis d'épigrammes. La ſauce vaut mieux que le poiſſon.

LE PUBLIC.

Et en maigre ?

GAUDRIOLE.

En maigre, nous avons

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Quelques truites saumonées,
Et très-bien conditionnées,
Des merluches, force goujons,
Des tanches, des perches très-belles,
Des escargots, des esturgeons;
Mais nous n'avons point de pucelles.

LE PUBLIC.

La saison en est passée. Des légumes.

GAUDRIOLE.

Nous n'en manquerons pas; mais nous n'avons plus de racine.

LE PUBLIC.

Tant pis, j'ai toujours aimé cela : j'ai vu même qu'autrefois,

AIR : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Les Officiers de Melpomene,
Trois ou quatre fois la semaine,
M'en présentaient dans tous les plats;
Tout abondait dans leur cuisine,
Jamais ils n'ont été si gras
Que lorsqu'ils vivaient de *racine.*

GAUDRIOLE.

C'eſt ce que j'ai ouï dire.

LE PUBLIC.

Pour ſalade qu'avez-vous ?

GAUDRIOLE.

Quelques laitues pomées, beaucoup de triple-madame, un peu de corne de cerf.

LE PUBLIC.

Pour le deſſert ?

GAUDRIOLE.

De la crême fouettée, c'eſt ici le magaſin. Il y a quelques poires d'angoiſſe, mais c'eſt pour les Auteurs.

LE PUBLIC.

Vous promettez bien des choſes ; me tiendrez vous parole ?

AIR : *Perrette étant deſſus l'herbette.*

Tous les jours, dans votre langage,
Vous nous faites un étalage
De becquefigues & de guignards,
Et vous n'avez pour tout potage,
Le plus ſouvent ; que des canards.

L'Opéra-Comique revient, accompagné de son Maître d'Hôtel & d'une troupe d'Acteurs, d'Actrices, de Danseurs & de Danseuses.

Le Public reproche à Gaudriole de mettre un peu trop de sel dans ses sauces ; elle soutient qu'elle doit en user ainsi, & que ne voulant point changer d'usage, c'est aux autres à s'accommoder à ses ragoûts. La dispute s'échauffe, Gaudriole bat le Public, qui oblige l'Opéra Comique à renvoyer cette obstinée. Pour consoler le Public, la Joie revient avec les Acteurs du divertissement ; après la danse, on chante plusieurs couplets sur des airs connus, en voici quelques-uns.

AIR : *L'autre jour j'apperçus en songe.*

Sortant d'une table très-mince,
Un Gascon dit publiquement,
Qu'il a fait un repas charmant,
Et qu'il a vécu comme un Prince.
Sur cet exemple réglez-vous,
Messieurs, soyez Gascons pour nous.

AIR : *Le Cabaret est mon réduit.*

Nous vous attendons chaque soir,
Venez tous, & je vous proteste
Que plus vous nous viendrez voir,

Plus nous en aurons de reſte,
Plus nous en aurons (3 *fois*) de reſte.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

Je vous invite à ce repas,
Pour notre honneur n'y manquez pas :
Meſſieurs, c'eſt pour nous une fête,
De voir tous les ſiéges remplis ;
A cinq heures la table eſt prête,
Et l'on ſert entre cinq & ſix.

L'AMPHIGOURI ;

Opéra Comique, en un acte, avec un Divertiſſement & un Vaudeville.

30 Juin 1739.

L'Amphigouri eſt amouteux de la Foire : celle-ci le rebute, parce qu'elle a pris du goût pour Lazzi. L'Opéra protecteur d'Amphigouri, veut obliger la Foire à l'épouſer ; pour éviter cette violence, Parade conſeille à la Foire de s'enfuir avec Lazzi ; ce projet s'exécute, & Parade en vient faire le recit à Amphigouri.

AMPHIGOURI.

D'une beauté si blanche attendre un trait si noir,
. . . . . .
Mes fureurs me rendront pire qu'un Maniaque;
Puisque je suis trahi, malheur au Zodiaque.
. . . . . .
Le Taureau déconfit, le Lion rugissant,
Sous l'effort de mes coups, mourront en frémissant.
Plus de corne au Belier, la bouteille brisée,
La balance aux Poissons servira de risée:
Les cris de l'Ecrevisse iront jusques à Meaux.
Je mettrai la Pucelle entre les deux Jumeaux.
L'heure presse; il est tems de commencer l'ouvrage;
Haine, dépit, couroux, signalez votre rage;
Portons dans tous les cœurs les fureurs, les horreurs,
Les langueurs, les malheurs, les pleurs & les douleurs.
Mais, non, tout ce fracas illustrerait l'ingrate;
Je crains qu'au fond du cœur tant d'éclat ne la flate.

C'est pourquoi je m'en vais.....

PARADE.

Que faire?

AMPHIGOURI.

Un maître coup.
Je cours.....

PARADE.

Ou courez-vous ?

AMPHIGOURI.

Aux filets de Saint Cloud.

Un envoyé de l'Opéra amene un divertiſſement qui termine la piéce.

Couplets du Vaudeville.

Lorſque l'Amour au rendez-vous
Appelle une jeune innocente :
Maman, dit-elle, voulez-vous
Que j'aille voir ma tante !
C'eſt de l'amphigouri,
Songez-y ;
C'eſt un lazzi,
C'eſt de l'amphigouri.

Gens de pouvoir & de crédit,
Lorſqu'un Auteur dans ſes ouvrages,
De vos faits vous fait un recit,
Et qu'il en remplit quatre pages ;
C'eſt de l'amphigouri,
Songez-y ;

C'eſt un lazzi,
C'eſt de l'amphigouri.

Ces deux piéces plaiſantes & critiques ſont de *Panard*; elles furent données enſemble & eurent un égal ſuccès.

L'ESSAI DES TALENS

OU LES TALENS COMIQUES;

Opéra Comique, en un acte, en Proſe, mélé de Vaudevilles.

8 Juillet 1739.

Un Acteur eſt chargé d'examiner les ſujets qui viendront préſenter leurs ſervices au Théâtre de l'Opéra Comique : Mademoiſelle Julie paraît la premiere & pour faire connaître ſes talens, elle joue dans la même Scène, une Mere, une Amoureuſe & une Soubrette. L'Examinateur lui conſeille de s'en tenir aux rôles d'Amoureuſe. Dans le moment arrive Thérèſe, qui ſe deſtine également pour les Amoureuſes. L'Examinateur ſe trouve un peu embarraſſé; ce contre-temps cauſe une diſpute entre les deux Actrices.

JULIE *à Thérèſe.*

AIR : *De la fortune.*

Avez-vous oublié, la belle,
Que vous êtes neuve en ces lieux.

THÉRESE.

En fait d'amour, la plus nouvelle
Eſt celle qu'on aime le mieux.

Ne voudriez-vous pas;

AIR : *Comme un Coucou.*

Qu'à quinze ans je fiſſe la mere,
Le trait ſerait des plus plaiſans.

L'EXAMINATEUR.

Il eſt ici fort ordinaire;
J'en ſçais qui la font à douze ans.

L'Examinateur accorde les débutantes ; & décide que Julie jouera les Amoureuſes Coquettes, & Thérèſe les Agnés.

M. Leger Maître de Danſe, ſe préſente enſuite, & commence par l'éloge du talent qu'il profeſſe.

M. LEGER.

Examinez tout ce qui ſe paſſe dans le monde, vous verrez que tout a rapport

à la Danſe ; les Enfans de famille font danſer leur patrimoine, les Tréſoriers font danſer leur caiſſe ; les Tuteurs font danſer le bien des pupilles ; les Syndics font danſer la bourſe commune ; les Notaires font danſer leurs dépôts ; il n'y a pas juſqu'aux Maîtres d'Hôtel qui ne s'en mêlent.

L'EXAMINATEUR.

Il font danſer l'anſe du panier, n'eſt-ce pas ?

M. LEGER.

Rien de plus utile que mon talent dans le commerce de la vie ; qu'un Amant ait ſurpris ſa Maîtreſſe au rendez-vous avec quelqu'autre, il lui tire ſa révérence. Et pour cela il faut qu'il ſache danſer.

L'EXAMINATEUR.

Sans doute.

M. LEGER.

Qu'un Gaſçon ait emprunté de l'argent, il fait trois gambades, & le voilà quitte.

L'EXAMINATEUR.

Monnoie de Singe & monnoie de la Garonne, c'est tout un.

M. LEGER.

Qu'un Peintre doive deux ou trois termes, il dégage du pied gauche, zeste, tout est payé.

L'EXAMINATEUR.

Ressource fort ordinaire à l'Académie de St. Luc, &c.

M. Léger fait la description d'un Ballet figuré, qui exprime une rivalité entre un Amant heureux & un Amant trahi, & ensuite il le fait exécuter par ses Elèves.

Le dernier personnage qui se présente à l'examen est un Acteur habillé à la romaine. L'Examinateur le remercie, attendu que ce caractère est inutile au Théâtre de l'Opéra Comique ; l'Acteur jette son habit, & paraît vêtu en Arlequin : autre difficulté ; il y a déjà à Paris un autre Acteur du même genre, qui est en possession de plaire. L'Acteur se deshabille encore, & paroît en Sauteur.

L'EXAMINATEUR.

L'EXAMINATEUR.

AIR : *Vraiment ma commere voire.*

Vous allez ſauter ici ?

L'ACTEUR.

Vraiment, mon compere, oui,

L'EXAMINATEUR.

Avec la troupe étrangere :

L'ACTEUR.

Oui da, mon compere, voire ;
Oui da, mon compere, oui.

Les Sauteurs Anglais terminent la piéce par leurs exercices.

Cette piéce où les talens des Acteurs d'alors étoient ſans doute placés d'une maniere avantageuſe, parut remplit les vûes de Panard, qui en eſt l'Auteur, & qui y plaça la *Critique des Talens Lyriques* ; mais ce qui eſt un mérite dans un tems, eſt ſouvent très-indifférent dans un autre.

LA FAUSSE RUPTURE,

Opéra Comique en deux actes, précédé d'un Prologue, 28 *Juillet* 1739.

Orgon, Tuteur de Julie qu'il veut épouſer, retire la parole qu'il avoit donnée à Valere à qui il l'avoit promiſe en mariage; pour tromper ce Tuteur de mauvaiſe foi, Julie feint de ſe rendre à ſa paſſion, d'accord avec ſon Amant, par le conſeil de ſa Suivante; mais Thibaut, Jardinier d'Orgon, les entend concerter enſemble, & va dire à ſon Maître qu'on le trahit; l'adroite Suivante fait prendre le change au bon homme, & le perſuade que c'eſt la jalouſie qui fait agir le Jardinier. Quoiqu'Orgon ſoit aſſez bête, cependant comme il lui reſte quelque ſoupçon ſur la fidélité de Julie, il exige qu'elle rompe entiérement avec Valere, & il veut être préſent à leur converſation. Julie & Valere prévenus par Lizette, ne manquent pas à jouer leur rôle, & affectent tout haut de parler conformément aux deſirs d'Orgon; tout bas ils ſe jurent une fidélité inviolable.

JULIE.

Il est beau (tout bas) *comme un Singe*, gracieux *comme un Ours*, complaisant *pour sa personne*, attentif *à ses intérêts ;* c'est un personnage connu pour un maître *sot*, d'un esprit *très-bourru*, fertile *en sottises*, qui pense *ridiculement*, capable de tout *gâter*. Dans tous ses procédés on voit qu'il est *grand fourbe*, franc *Normand*, vrai *Gascon*, bon *à rien*.

ORGON.

Me voilà tout craché.

VALERE.

Ce portrait est excellent.
Il est juste :

JULIE.

Il est parlant ;
Je l'ai, je vous jure,
Fait d'après nature.

Monsieur, rompons *tous les obstacles*.

VALERE.

Séparons nous pour jamais *de notre tyran*.

Orgon très-satisfait, est prêt à signer

le contrat, lorſque Thibaut vient lui dire qu'il faut qu'il parte dans le moment pour une affaire preſſante ; à peine Julie & Béatrix ſont-elles ſorties, que Thibaut dit à Orgon que cette nouvelle n'eſt qu'une feinte pour l'empêcher de faire une ſottiſe ; que ſûrement on le trompe, & que s'il veut en être convaincu, il faut qu'il faſſe ſemblant de partir, & vienne ſe cacher derriere un paravent pour ſurprendre Valere & Julie.

ORGON.

Tu crois donc

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Que mes ſoins ſont . . .

THIBAUT.

Trahis,

ORGON.

Mon ardeur. . . .

THIBAUT.

Mépriſée,

ORGON.

Julie,

THIBAUT.

Un mauvais cœur ;

ORGON.

Liſette,

THIBAUT.

Une ruſée ;

ORGON.

Que je n'obtiendrai. . . .

THIBAUT.

Rien,

ORGON.

Qu'on me rendra. . . .

THIBAUT.

Capot,

ORGON.

Que Valere eſt. . . .

THIBAUT.

Heureux

ORGON.

Et que je ſuis. . . .

THIBAUT.

Un ſot.

Heureuſement Lizette qui a tout en-

tendu, prévient Julie & Valere : ces deux Amans ſe diſent un torrent d'injures, en s'adreſſant au paravent derriere lequel Orgon s'eſt caché, & font pleuvoir ſur ſa tête une grêle de menus préſens qu'ils feignent de ſe rendre. Enfin Valere embraſſe Julie, celle-ci lui donne un petit ſoufflet. Valere en paraît ſi irrité, que de fureur il renverſe le paravent ; Orgon qui ſe trouve deſſous, ſans ſonger qu'il eſt un peu froiſſé par la chûte, tout tranſporté de joie, demande à ſigner le contrat, & reconnait trop tard que c'eſt celui de Valere & de Julie.

Cette Piéce qui eſt encore de Panard, eſt une des moindres qui ſoient ſorties de la plume de cet Auteur, puiſqu'elle n'offre qu'un tableau déjà préſenté pluſieurs fois ſur le Théâtre

L'AMANT SUPPOSÉ

OU LE MIROIR,

Opéra Comique, en un acte; avec un Divertissement & deux Vaudevilles.

2 Septembre 1739.

Damis amoureux de Lucile, fille de Madame Argante, craignant un refus, fait la demande de cette fille au nom d'un de ses amis. Sa proposition est acceptée par la mere; mais Lucile, à qui elle en a fait part, n'est pas contente, & répond qu'elle ne sçaurait se résoudre à se séparer d'elle, la véritable raison de son éloignement pour la conclusion de ce mariage, c'est qu'elle a pris du goût pour Damis. Ce dernier qui s'en est apperçu, en ressent une satisfaction qu'il partage bientôt avec Lucile. Lorsqu'il la presse de s'expliquer, elle lui remet une boëte, en lui disant qu'il y verra le portrait du Cavalier à qui elle a engagé son cœur. Damis ouvre la boëte, & s'y voit représenté dans la glace qu'elle renferme : il se jette avec transport aux pieds

de ſa Maîtreſſe, & lui avoue ſon ſtratagême. Madame Argante, qui ſurvient dans ce moment, conſent au mariage des deux Amans que l'on célébre par la fête que Damis a eu la précaution d'ordonner.

Couplets du Vaudeville.

Près d'une table faite en rond
On voit des gens gagner très-vîte ;
Mais bientôt leurs écus s'en vont,
Leur fond,
Maiſon,
Renom,
Tout fond,
L'hôpital eſt leur dernier gîte.
Joueurs, ſi vous voulez les voir,
Regardez-vous dans ce miroir.

Il eſt de certains ſonges creux,
Qui ſont charmés quand ils produiſent ;
Mais leurs enfans malencontreux,
Cagneux,
Boiteux,
Hideux,
Affreux,
Sont des ingrats qui les trahiſſent.
Rimeurs, ſi vous voulez les voir,
Regardez-vous dans ce miroir.

Second Vaudeville.

Un passant, vers la nuit,
Fut charmé d'un beau fruit.
Il le prit en toute assurance ;
Mais hélas ! l'imprudent,
Sentit, en le mordant,
Qu'on est trompé par l'apparence.
Galans, qui rodez sur le soir,
Dans ce miroir
On vous fait voir
Le destin qui peut vous écheoir.

Plus rapide, en courant,
Que la foudre & le vent ;
Athalante était indomptable.
Deux pommes d'or, un jour,
L'arrêterent tout court ;
Dans l'instant elle fut traitable.
Objets qu'on ne peut émouvoir
Dans ce miroir,
On nous fait voir
Que l'or sur vous à tout pouvoir.

Daphné met dans les fers
Le charmant Dieu des vers ;
Mais il eut beau faire pour elle
Des Madrigaux galans,
Des rondeaux excellens,
Il ne pût fléchir la cruelle.

Sçavans, qu'enivre un fol eſpoir;
On vous fait voir,
Dans ce miroir,
Le cas que l'on fait du ſçavoir.

Cette Piéce de Panard n'eſt pas une de celles dont l'invention lui ait fait le plus d'honneur ; mais le *Vaudeville* qui termine mérite d'être rapporté.

LES RÉJOUISSANCES PUBLIQUES.

Ambigu Comique, en un acte, en proſe.

19 Septembre 1739.

Arlequin, fils d'un Marchand anglais, a pris, en débarquant en France le nom de Milord Breloque. Il vient épouſer Angélique, niéce d'Araminte & pupille de M Cacarelle, Apothicaire. Clitandre, Amant aimé d'Angélique, engage Frontin & léveillé, ſes deux Valets, à rompre cette union. Pour cet effet, léveillé contrefait le Normand, & ſe diſant nouvellement arrivé de Falaiſe, & filleul de Cacarelle, il ſçait ſi bien

gagner sa confiance, que profitant d'une étincelle d'amour qu'il voit que ce Tuteur a pour sa pupille, il lui conseille de l'enlever, & s'offre à lui en fournir de sûrs moyens. Araminte de son côté, occupée des fêtes publiques, prend le prétexte de les faire voir à sa niéce. On attend Milord Breloque qui arrive enfin. Frontin en habit étranger affectant un jargon à peu près italien, se trouve à la rencontre de la compagnie, il fait porter avec lui une paire de grandes balances pour peser les personnes qui veulent avoir cette satisfaction. Araminte & le Milord souhaitent d'en faire l'essai; tandis qu'ils sont élévés en l'air, Clitandre fait son possible pour déterminer Angélique à le suivre, mais inutilement. Araminte s'apperçoit de la fourberie, & Arlequin sautant en bas, poursuit Frontin qui s'enfuit. La compagnie veut passer l'eau; deux Bateliers se présentent, ce sont Clitandre & Léveillé déguisés; ce dernier fait semblant de connaître le Milord.

LÉVEILLÉ *à Clitandre.*

Ote-toi de-là, drôle de chien, Monsieur est notre pratique (Léveillé pousse Clitandre qui s'approche d'Angélique

& cauſe avec elle :) Vous v'là not' Bourgeois, vous voulais bian que j'ayons la valiſcence de vous ſaluer ? Je vous connaiſſons ben ſur vot' reſpect.

AIR : *Ce ſont les filles de la Chapelle.*

A Charenton, ne vous deplaiſe,
Je vous menis le mois dernier,
Pour prendre le bain à votre aiſe
Avec la femme d'un Greffier.

ARAMINTE.

Que veut-il dire, Monſieur ?

ARLEQUIN.

Ce coquin-là ſe trompe, Madame.

L'ÉVEILLÉ.

Oh ! que nenny. N'êtes-vous pas Monſieur Milord Birloque ? C'eſt encore nous qui avons eu l'honneur & la compétence de vous mener pourmener l'autre jour pendant la nuit ſur l'iau dans nos Bachots couverts, avec Mamſelle Stila, que vous appellés comm' ça Mamſelle Sautrillet, qui danſe dans le Chœur de l'Opéra. C'eſt une deſſalée bian réjouiſſante ; n'eſt-il pas vrai, not' Bourgeois.

ARAMINTE.

Voilà de jolies nouvelles.

ARLEQUIN.

Pendart! si tu me fais mettre après toi.

LÉVEILLÉ.

Ne craignez rien, je sommes discrets.

AIR : *Mon bel ami s'en est allé.*

Je n'ons garde de vous fâcher,
Rassurez-vous sur ma prudence ;
Un Marinier comme un Cocher
Sont faits pour garder le silence.

Araminte trouvant Clitandre plus poli & plus raisonnable, entre dans son bateau ; Léveillé feint de vouloir battre Clitandre, Arlequin veut les séparer, & reçoit les coups ; il veut frapper Léveillé qui le jette dans l'eau. Clitandre s'éloigne avec son bateau, & Léveillé fuit avec le sien.

Arlequin sortant de l'eau après ses lazzis, ne voit plus qu'un yvrogne ; c'est Frontin qui joue ce rôle, & qui engage Arlequin à boire à la santé du Roi, de la Reine, de Monseigneur

le Dauphin, & de toute la Famille Royale. Le Milord à moitié yvre, va heurter un Danſeur qui paſſe, & ſe laiſſe tomber; ouf, dit-il en ſe relevant, tu es bien heureux de ce que je n'ai pas le tems de te roſſer. Dans le moment il ſe voit environné du feu d'une fuſée qui tombe à côté de lui. Au feu, au feu, s'écrie t'il. Léveillé en harangere accourt au bruit.

LÉVEILLÉ, *éloignant le feu.*

Ah! bon Dieu, le pauvre cher homme, le v'là tout en feu. Pardi, je venons là comme Mars en Carême.

ARLEQUIN.

Ces coquins d'Artificiers m'ont pris pour un pétard, ma pauvre Madame... ſans vous j'aurais été grillé comme un boudin: que je vous ai d'obligation, je voudrois la reconnaître.

LÉVEILLÉ.

Piſque vous avez ſte bonne volonté, je vous prenons pour mon cavalier, votre philomie me revient. Je ſommes Madame Barbillon, la put ancienne des diputées de la Halle des Harangeres t'à

Versailles Vous serez mon meneux, ou vous recevra ben, vantez vous-en, & la derniere fois que j'y allat, un garçon Limonier m'apportit une bouteille d'iau des Barbares, avec une bouteille de vin de rigueur, que je buvis tout d'une traîte à la santé du Roi. Dame, pour rescompondre à tout çà, je sons les premieres t'à donner des significances de not' amiquié; allons donc çà que je vous boute la cocarde.

Sur la résistance d'Arlequin, la prétenduë Harangere se met en colere.

LÉVEILLÉ.

Comment, jour de Dieu! refuser Madame Barbillon. (*elle le frappe*)

ARLEQUIN.

Comment donc... la carogne, je suis tout moulu. Allons malgré cela réprendre nos Dames pour les conduire au Bal.

Frontin, sous les habits d'une vieille, entre en faisant des cris douloureux; qu'avez-vous, ma bonne, lui dit Arlequin.

FRONTIN.

Ha! fripon de Cacarelle.

ARLEQUIN.

Cacarelle ! Monſieur Cacarelle l'Apothicaire ?

FRONTIN.

C'eſt mon perfide..... apprenez la mauvaiſe foi de ce petit mievre ; il me recherche en mariage depuis long-tems... & me quitte pour ſa pupille.

ARLEQUIN.

Pour ſa pupille !

FRONTIN.

La petite fille s'entend avec lui pour tromper un certain Milord ; tantôt au Bal Cacarelle doit enlever Angélique... Elle ſera déguiſée en amour avec la perruque & le rabat de ſon tuteur. C'eſt le déguiſement dont ils ſont convenus.

ARLEQUIN.

Quelle trahiſon ! c'eſt moi qui ſuis le Milord.

FRONTIN.

Eſt-il poſſible ? l'heureuſe rencontre ! croyez-moi, mon fils, uniſſons-nous,

prévenez votre rival : enlevez vous même Agélique.

Arlequin reçoit avec joie la propoſition & part avec Frontin pour ſe déguiſer. Pendant qu'il va ſe traveſtir, Léveillé rend compte à Clitandre qu'il a perſuadé le tuteur de ſe traveſtir en amour pour enlever Angélique, Clitandre ſe retire ; auſſi-tôt paraiſſent Cacarelle en amour, & Arlequin couvert d'un domino, avec un maſque différent du ſien. Le premier eſt accompagné de Léveillé, qui continue ſon perſonnage de Normand, & Frontin celui de la Vieille. Après le ſignal convenu, Cacarelle & Arlequin font pluſieurs geſtes comiques, & ſans oſer ſe parler, ils ſe donnent la main, ſortant myſtérieuſement & fort à propos, car Araminte revient avec Angélique. Une troupe de Maſques la prient de danſer ; cela ne ſe refuſe pas, dit-elle ; ils forment tous une danſe, & tandis qu'Araminte a le dos tourné du côté d'Angélique, Frontin & Léveillé font prendre un nouveau domino & un maſque différent à cette derniere. Araminte inquiéte de ne la plus voir, demande où eſt ſa niéce ; Frontin lui dit qu'un maſque groteſquement habillé en amour l'emmene d'un tel côté ; Araminte court

après. A peine a-t'elle quitté la ſcène, que Clitandre & Angélique s'eſquivent. Cacarelle & Arlequin traveſtis, ſe tenant toujours par la main, & chacun d'eux croyant parler à Angélique, reviennent ſur le Théatre. Cacarelle rompt le ſilence le premier, & contrefaiſant la voix : vous ne dites mot, mon petit cœur, dit-il.

ARLEQUIN, *contrefaiſant auſſi ſa voix.*

Ni vous non plus, mon petit poulet.

CACARELLE.

Donnez-moi cette main charmante que je la baiſe, mon petit chaton.

ARLEQUIN.

Donnez moi la vôtre, mon petit raton, ah quel plaiſir! (*bas*) la maſque.

CACARELLE.

Ah quelle volupté! (*bas*) l'effrontée, (*haut*) qu'un baiſer ſoit le ſceau de notre union, petit bijou!

ARLEQUIN.

De tout mon cœur, petit loulou. (*ils s'embraſſent comiquement.*)

ARAMINTE.

Ah fripon de raviſſeur, je te tiens, où eſt Angélique ? réponds ; que je ne t'étrangle !

CACARELLE.

Doucement. La voilà, j'aime mieux la rendre que d'être étranglé.

Arlequin & Cacarelle ſe démaſquent ; les deux Valets loin de cacher la fourberie, s'en avouent les auteurs ; mais comme la choſe eſt faite, on veut bien tout oublier, pour ne pas troubler ce jour de rejouiſſance.

Cette Piéce très-plaiſante eſt de M. Favard : elle fut faite à l'occaſion du Mariage de Madame Elizabeth avec l'Infant Dom Philippe Duc de Parme. Le ſujet reſſemble un peu à *Pourceaugnac ;* mais les détails en ſont bien différens & non moins comiques.

LA SERVANTE JUSTIFIÉE;

Opéra Comique, en proſe & en Vaudeville.

19 Mars 1740.

La Scène ſe paſſe dans un Village.

Le Tabellion attend que Madame Bertrand lui remette les deux cens écus qu'elle doit lui donner pour la dot de Liſon ſa Servante; mais il craint qu'elle ne ſoit informée que cette jeune fille eſt aimée de Colin ſon Garde-Moulin, qu'elle voudrait épouſer elle même. La commere Cliquet, curieuſe & bavarde vient redoubler ſes craintes en riant aux éclats de ce que Madame Bertrand ſe croit aimée de Colin; elle arrive, & la Commere ne manque pas de ſe mocquer d'elle, & de lui apprendre que tous les ſoins de Colin ſont pour Liſon; heureuſement Madame Bertrand eſt trop prévenue en ſa faveur pour pouvoir ſe déterminer à croire une nouvelle ſi humiliante pour ſon amour propre, & ſi affligeante pour ſon amour; cependant elle ne laiſſe pas d'avoir quelques

ſoupçons, & elle cherche à les éclair-cir en interrogeant Liſon qui arrive, comme elle voit Madame Bertrand diſ-poſée à la bruſquer, elle veut s'en retour-ner ſous prétexte d'aller à ſon ouvrage.

LISON.

AIR : *Quand elle coud, elle eſt contente.*

Nous avons tantôt bien à moudre.

Madame BERTRAND.

Quand il ſera tems on moudra.

LISON.

J'ai beaucoup de ſacs à recoudre.

Madame BERTRAND.

Tels qu'ils ſont on s'en ſervira.
C'eſt tout l'emploi d'une ſervante ;
Quand elle coud, elle eſt contente.

Madame Bertrand ſe cache derriere Liſon afin de s'inſtruire des véritables ſentimens de Colin qu'elle voit arriver en tenant une cage, dans laquelle eſt un oiſeau qu'il deſtine à Liſon, mais qu'il offre à Madame Bertrand en l'ap-percevant cachée derriere ſa Maîtreſſe, ce qui détruit tous les ſoupçons que lui

a donné la commere Cliquet; elle ſort très-contente, emmene Colin avec elle afin de hâter la noce. Liſon eſt moins ſatisfaite & ne peut ſe refuſer aux craintes qui troublent ſon petit cœur; mais ſon parrain le Tabellion vient la tranquilliſer, & Colin qui reparaît bien tôt, ſçait bien mieux la raſſurer encore. Les careſſes ſuccédent aux juſtifications; il lui donne un bouquet qu'il place dans ſon Corſet, & finit par l'embraſſer; mais malheureuſement la commere Cliquet a tout vu de ſa fenêtre, & cette méchante bavarde court tout apprendre à Madame Bertrand. Liſon eſt dans la plus vive inquiétude; mais le ruſé Colin ſçait tout prévenir en recommençant avec Mme Bertrand, qui ſurvient, tout ce qui s'eſt paſſé avec Liſon qu'il congédie: il lui baiſe la main, place un bouquet dans ſon corſet, l'embraſſe & répéte avec elle, par fineſſe, ce qu'il a fait avec Liſon par amour. Il ſort, & Madame Cliquet arrive toute eſſoufflée lui raconter tout ce qu'elle a vu, ce qui ne ſurprend nullement Madame Bertrand qui croit que la Commere s'eſt trompée, & ſoutient que les careſſes de Colin ne s'adreſſoient pas à d'autre qu'à elle; tout eſt bientôt éclairci. Le Tabellion vient avec

le contrat de mariage qu'il a dressé, & que Madame Bertrand croit être le sien. Dans cette flateuse espérance elle ne se fait pas presser pour donner les deux cens écus qu'elle a promis à Lison, dont elle ne demande pas mieux que de se débarrasser. Le Tabellion & la Commere ont beau vouloir lui observer tout ce qu'il y a de ridicule dans une union si disproportionnée; elle ne veut point entendre raison, elle leur répond par ce couplet:

AIR: *De tous les Capucins du monde.*

De deux cœurs que l'amour engage
L'hymen doit être le partage,
Et c'est un attentat affreux,
C'est un forfait, c'est un outrage
Que d'oser s'opposer aux feux
De deux cœurs que l'amour engage.

Et si ces cœurs engagés par l'amour, dit le Tabellion, étaient ceux de Colin & de Lison; Madame Bertrand n'en peut rien croire, mais Colin ne lui laisse aucun doute, & Lison la condamne par sa propre maxime, en lui répétant le couplet *de deux cœurs que l'amour engage.* La Commere lui conseille de se venger en épousant le Tabellion; elle

profite de cet avis, & tous ſont d'accord.

Le Public ne fut pas moins ſatisfait de ce petit ouvrage qui réunit la vivacité du dialogue, & les graces du ſtile au comique des ſituations. Il n'eſt pas moins parfait, dans ſon genre, que le conte de la Fontaine, dont Meſſieurs Favart & Fagan l'ont tiré. Il eut le plus grand ſuccès; & malgré l'inconſtance du Public, qui ſemble avoir proſcrit toutes les Piéces qui ne s'annoncent point avec le fracas de la Muſique nouvelle; celle-ci eſt encore jouée très-ſouvent & toujours revue avec un nouveau plaiſir.

A la repriſe que l'on donna de cet Opéra Comique en 1742, Panard y ajouta un Prologue qui n'a point été imprimé, & qui mérite cependant d'être connu, ce qui m'engage à le tranſcrire preſqu'entier.

Une Actrice de l'Opéra Comique s'entretient avec un Acteur de ſa Troupe du mauvais état de leur ſpectacle, pour le ſoutenir ils attendent Momus qui a promis de leur amener la Critique ſa fille. Pendant que l'Acteur court chercher des nouvelles de ce Dieu, l'Actrice donne audience à un Gaſcon, à un Bourgeois & à un procureur qui viennent

nent se plaindre, qu'on ne cesse de les jouer au Théatre de l'Opéra Comique ; l'Actrice les badine & les congédie ; l'Acteur revient annoncer qu'il ne faut point compter sur la Critique, qui par ordre de Jupiter est condamnée au silence pendant six mois ; mais, ajoute-t-il, eu égard à son sexe, on lui a permis de parler, à condition qu'elle ne prononcera que trois syllabes. La Critique parait ; l'Actrice & l'Acteur déplorent son malheur.

L'ACTRICE.

AIR : *Des Fleurs.*

Vous nous donniez des couplets
Qui nous faisaient connaître,
Vous ne pouvez désormais
Nous fournir de pareils traits.

LA CRITIQUE.

Peut-être,

L'ACTRICE.

Peut-être,

LA CRITIQUE.

Peut-être.

L'ACTEUR.

Comment !

AIR : *Si l'on vous demande à la porte.*

Sans paſſer les bornes preſcrites
Vous pourriez remplir votre emploi ;

LA CRITIQUE.

Je le croi ;

L'ACTRICE.

Avec trois ſyllabes petites,
De tout nous rendrez-vous raiſon ?

LA CRITIQUE.

Pourquoi non?

L'ACTEUR.

Je doute de ce que vous dites.

LA CRITIQUE.

Eſſayez.

L'ACTEUR.

AIR : *Un Berger de notre village.*

Pour parler ſuivant notre ſtyle,
Il nous faut ici. . . .

LA CRITIQUE.

Quelques chants,

L'ACTRICE.

Sur l'air du nouveau Vaudeville.
Nous entendrez-vous ?

LA CRITIQUE.

J'y conſens.

L'ACTRICE.

Votre réponſe eſt néceſſaire ;

LA CRITIQUE.

Vous l'aurez.

L'ACTEUR.

En chanſons, pourrez-vous la faire ?

LA CRITIQUE.

Vous verrez.

L'ACTRICE.

» Nos camarades viennent à propos » pour nous ſeconder ; allons, Meſſieurs » les Muſiciens. »

LA CRITIQUE.

Commencez.

Couplets du Vaudeville.

UN ACTEUR.

Froids mortels qui n'aimez rien,
Je n'aurai garde de vous croire ;
Aimer me paroît un bien,
J'en ai fait juſqu'ici ma gloire.
Oui, toujours mon ſort
Fut d'aimer fort. . . .

LA CRITIQUE.

A boire.

UN ACTEUR.

Si je me fixe jamais,
Je prendrai, quoiqu'on puisse dire,
Quelqu'un de ces deux objets
Que, sur le théatre, on admire.
Femmes de ce goût
Sont propres à tout. . . .

LA CRITIQUE.

Détruire.

UNE ACTRICE.

Nous avons ici, dit-on,
Plus de trente amans dans nos chaînes.
Quelle erreur! Dans ce canton,
Je connois nombre de Climénes
Qui, pendant trois mois,
N'en ont que trois. . . .

LA CRITIQUE.

Douzaines.

UN ACTEUR.

Je suis le tuteur heureux
D'un objet qui me trouve aimable:
Quand je suis loin de ses yeux,
Cette belle est inconsolable.
Son plus doux espoir
Est de me voir. . . .

LA CRITIQUE.

Au diable.

UNE ACTRICE.

Tous les jours mon jeune amant
Me promet un doux hymenée :
Quand il me voit un moment,
De plaisir son ame est charmée.
Qu'il s'applaudira
Quand il m'aura. . . .

LA CRITIQUE.

Trompée.

UN GASCON.

Spadassins & fier-à-bras,
Ce fer-là craint peu votre brette ;
Je ne vous conseille pas
D'attaquer un pareil athléte.
Dans tous mes combats
Toujours je bats. . . .

LA CRITIQUE.

Retraite.

UN PETIT MAITRE.

Quoique je sois inconstant,
Tous les jours je fais des conquêtes ;
L'on m'écrit à chaque instant,
On m'invite à toutes les fêtes.
Je suis estimé,

Je ſuis aimé. . . .

LA CRITIQUE.

Des bêtes.

UN ACTEUR.

Qu'un mari nabot eſt laid,
Me diſoit l'autre jour Thérèſe ;
Puiſqu'un grand homme eſt ſon fait,
J'ai de quoi la mettre à ſon aiſe ;
Car, certainement,
Je ſuis un grand. . . .

LA CRITIQUE.

Nicaiſe.

UNE ACTRICE.

C'eſt de la cour que l'on tient
Le bon goût, la mine gentille,
Mon origine en provient ;
Tout Paris dit que la famille
De mon grand papa
Sortit de la. . . .

LA CRITIQUE.

Courtille.

UN ACTEUR.

Le beau Tircis que voilà,
En voulant m'égaler, me pique ;
Du valet de treffle il a
Le minois groteſque & comique ;

Mais on voit en moi
Le port d'un roi. . . .

LA CRITIQUE.

De pique.

UNE ACTRICE.

Il court un écrit charmant,
Qu'à bon droit le Public admire.
Monsieur dit publiquement
Que c'est lui qui l'a sçu produire.

UN ACTEUR.

Et c'est, en effet,
Moi qui l'a fait. . . .

LA CRITIQUE.

Transcrire.

UNE ACTRICE.

Vous voyez dans ma maison
Tous les jours accourir Clitandre,
Que vous en semble, Marton?

UNE ACTRICE.

Je crois qu'un homme si tendre
Et des soins si doux
Sont pris pour vous. . . .

LA CRITIQUE.

Surprendre.

UN ACTEUR.

Philis, à mes vœux répond,
Dans ſes yeux j'ai vû qu'elle m'aime ;
Pour mes rivaux quel affront !
Pour mon cœur quel plaiſir extrême !
La belle, je croi,
N'aime que moi. . .

LA CRITIQUE.

Vingtiéme.

UNE ACTRICE, *au Parterre.*

Si des ennemis ſecrets
Sont venus ici pour nous nuire,
Contre eux aiguiſez vos traits,
Dans ce jour il faut les détruire.
Quel bonheur pour nous,
S'ils crevent tous. . . .

LA CRITIQUE.

De rire.

Un Payſan qui cherche maître, offre ſes ſervices à l'Acteur Forain, qui lui demande s'il a déjà ſervi.

LE PAYSAN.

Penſez qu'oui.

AIR : *Je reviendrai demain au ſoir.*

Pendant l'eſpace de tras mois
J'ons ſarvi tras bourgeois ; *bis.*

Mais, hélas! par un grand guignon
J'ons quitté leur maiſon, *bis.*

L'ACTEUR.

» Ne vous ſeriez-vous point attiré
» ce guignon-là ?

LE PAYSAN.

» Si vous voulez ben m'acouter, je
» vais vous dégoiſer l'affaire de bout
» en bout, je ne vous cacherai rian,
» en bonne vérité.

L'ACTEUR.

» Voyons.

LE PAYSAN.

» Le premier maître que j'ons ſarvi
» s'appelloit Monſieur le Pere : ce
» Monſieur le Pere me dit un jour,
» va chez M. Frere, dis à M. Neveu
» que M. Couſin l'attend chez M. Ger-
» main pour réconcilier la belle-me-
» re de M. Beau-gendre avec le beau-
» pere de M. Beau-fils.

L'ACTEUR.

» Vous avez fait votre commiſſion ?

LE PAYSAN.

» Fort mal, mon bon Monſieu ;
» tout vis à-vis ma commere, attenant
» ma maraine, un peu en-deçà de ma

» tante, j'ai rencontré un de mes oncles
» qui m'a mené chez une de mes
» ſœurs ; ſte ſœur-là m'a fait obblier
» toute la parenté de M. le Pere ; tant
» y a qu'il m'a pris par les deux épau-
» les, & qu'il m'a renvoyé chez ma
» mere.

L'ACTEUR.

» Vous le méritiez bien.

LE PAYSAN.

» J'entrai deux jours après au ſervice
» de M. le Grand.

L'ACTEUR.

J'en connais beaucoup de ce nom-là ?

LE PAYSAN.

» Acoute-moi, me dit un jour Mon-
» ſieur le Grand, va chez M. le Gras,
» dis à M. le Gros que M. le Long &
» M. le Large ſeront tantôt chez M.
» le Droit ; chemin faiſant je rencon-
» tris M. l'Epais ; M. le Bas qui me
» menit chez M. le Court, où je trin-
» quîmes tant que je me tendis M. le
» Rond ; le lendemain M. le Grand,
» qui étoit très-haut, traita fort mal
» ſon valet très-humble. J'en ſortis le
» cœur gros & le gouſſet très-plat.

L'ACTEUR.

» Vous ne pouvez vous en prendre
» qu'à vous même.

LE PAYSAN.

» Mon troiſiéme maître étoit un
» nommé Monſieur le Noir, bonne
» perſonne & que j'aimois de tout mon
» cœur. Un tel, me dit un jour M. le
» Noir, va chez M le Blanc, dit à M. le
» Gris, que M. le Clair l'ira prendre
» chez M. le Brun, pour préſenter Ma-
» demoiſelle le Blond à M. le Roux;
» en y allant je fis rencontre de mon
» ami l'Olive, j'entrîmes aux Barreaux
» verts où je bûmes tant de vin rouge
» que je voyois tout de couleur de
» roſe; M. le Noir fâché de me voir
» gris, prit un bâton blanc, & battit
» tant mon habit jaune, que je ſortis
» le corps tout violet. »

L'Acteur s'appercevant que le prétendu Payſan le badine, le reconnaît pour un Comédien ci-devant débutant ſur la ſcène françaiſe où il briguait l'emploi de Roi.

LE PAYSAN.

Oui, Seigneur, je le fus & devrais encor l'être. J'ai l'organe aſſez fort pour vous parler en maître.

Sous l'habit d'un héros j'en ſçais prendre le ton ;
Et j'ai le noble orgueil du fier Agamemnon ;
D'Auguſte & de Céſar l'illuſtre perſonnage,
Pendant plus de dix ans, fut mon brillant partage.
Cet heureux tems n'eſt plus : quel changement, hélas !
Mon ſceptre s'eſt briſé ; j'ai perdu mes états.
Fortune, c'eſt ainſi que ta rigueur nous joue ;
Aujourd'hui ſur le trône & demain dans la boue.
J'ai ſervi les Romains autant que je l'ai pu ;
De ſecrets ennemis m'ont ſeuls interrompu.
Quelque plaiſir du moins aujourd'hui me conſole ;
Tout, juſqu'aux Sénateurs, ont fui le Capitole ;
Et, depuis mon départ, un tas de débuttans
Ont pu garnir encore un gradin d'aſſiſtans.

Cette ſcène était d'autant plus plaiſante qu'elle était jouée par le Sr *Rouſſelet*, qui, quelque tems auparavant, avait été refuſé au Théatre Français, d'où le Parterre, mécontent, l'avait banni rigoureuſement. Cet Auteur crut ſe le rendre favorable en le haranguant ; mais un ſpectateur lui coupa la parole par ces vers de Mithridate qu'il venait de prononcer lui-même :

Prince, quelques raiſons que vous puiſſiez nous dire,
Votre devoir ici n'a pas dû vous conduire.

Cette apostrophe heureuse & plaisante fût autant applaudie que l'Acteur avait été hué, & celui-ci fût obligé de se retirer avec sa longue harangue & sa courte honte.

Le Vaudeville roule sur l'accord de l'antiquité & de la nouveauté. En voici quelque couplets.

Je veux que l'on serve à ma table
Ce qu'il faut dans chaque saison ;
La jeune chair m'est agréable
Et j'aime fort le vieux poisson.

Lorsqu'avec le voisin Grégoire
Je vais au cerceau m'héberger,
Le vieux fromage nous fait boire
Et le pain frais nous fait manger.

L'amitié comme la tendresse
Partage en tout temps mon ardeur ;
Vieux amis & jeune maîtresse
Font l'amusement de mon cœur.

J'aime au pays de l'harmonie
De jeunes voix & de vieux chants ;
Il faut, en fait de symphonie,
Jeunes mains & vieux instrumens.

Il faut aux Aydes & Domaines
Vieux Directeurs, jeunes Commis ;
Jeunes Soldats, vieux Capitaines,
Sont bons contre nos ennemis.

La docte antiquité ſurpaſſe
Tous nos ouvrages les plus beaux ;
Phœbus met dans la même claſſe
Vieux almanachs & vers nouveaux.

Belle figure & bonne grace
Menent au comptoir le chaland ;
La vieille marchandiſe paſſe,
Quand un jeune objet nous la vend.

Je mets, quand la biſe eſt piquante,
Vieille perruque & bon manteau,
Je prends, quand la cigale chante,
Perruque neuve & vieux chapeau.

Un certain ſoupçon me tourmente,
Quand je vois aller au ſerein,
Vieux maître & jeune gouvernante,
Jeune filleule & vieux parain.

Ce qu'en vingt ans gagna le pere,
Le fils le mange en un quartier ;
Les vieux écus ne reſtent guère
Dans les mains d'un jeune héritier.

Au Parterre.

Meſſieurs, ſouvent on vous rappelle
Pour des ſalmis joliment faits ;
Plus d'une fois ſauce nouvelle
Fait paſſer pour neuf un vieux mets.

Accordez-nous la même grace
Qu'aux Auteurs vous fites toujours ;
Que votre indulgence nous paſſe
Vieille penſée & nouveaux tours.

LA CHERCHEUSE D'ESPRIT.

Opéra Comique, en un acte, en prose & en Vaudeville, 20 Février 1741.

La scène se passe dans un village, & l'on voit dans le fond du Théatre la maison de Madame Madré.

Monsieur Subtil Tabellion, & Madame Madré riche Fermiere, ouvrent la scène en se communiquant réciproquement le projet qu'ils ont formé de se remarier; M. Subtil a jetté les yeux sur Nicette, fille de Madame Madré, & celle-ci a fait choix d'Alain, fils de Monsieur Subtil. Ni l'un ni l'autre ne cherchent à se tromper; car le Tabellion représente à Madame Madré que son fils est un nigaud dont il n'a jamais pu rien faire; la Fermiere qui sçait bien qu'en faire, persiste dans sa demande, & lui observe que sa fille Nicette n'est qu'une sotte; Subtil dit qu'il risque moins avec une sotte, & n'accorde son fils qu'à la condition d'obtenir la fille de Madame Madré qui consent à la lui donner pour avoir Alain. Le double mariage est arrêté, lorsque Nicette paraît;

elle ne comprend rien à la belle declaration de Monſieur Subtil, mais ſa naïveté ne ſert qu'à le rendre encore plus amoureux; elle promet même de l'aimer, parce qu'il faut, dit-elle, aimer tout le monde. Madame Madré, qui la bruſque ſans ceſſe, ſort en lui diſant d'aller chercher de l'eſprit. Elle, toute confuſe, s'adreſſe à M. Narquois, ſçavant des environs, qui ne parvient pas à l'inſtruire plus qu'elle ne l'étoit. Léveillé, garçon du village, dont le nom annonce le caractère, arrive & eſt prêt à lui en donner, lorſque Finette ſa prétendue paraît, s'y oppoſe & prétend que Léveillé n'en donne qu'à elle; Nicette lui en demande auſſi, mais la choſe eſt impoſſible, & l'un & l'autre s'en vont en ſe mocquant d'elle; nouveau chagrin de Nicette. Alain, qui n'eſt pas moins innocent qu'elle, ne peut la tirer de l'embarras où elle eſt, malgré toute ſa bonne volonté & le deſir ſecret qu'il a de lui donner ce qui lui manque. Cette ſcène, qui eſt un chef d'œuvre de naïveté, eſt interrompue par l'arrivée de Madame Madré qui congédie bruſquement ſa fille en lui ordonnant d'aller mettre un mouchoir.

Madame MADRÉ.

AIR : *N'oubliez pas votre houlette, Liſette.*

Ne les laiſſons point ſeuls enſemble,
Je tremble
Qu'ils n'y prennent plaiſir,
Pouvez-vous de la ſorte agir,
Sans rougir, petite pécore ?

NICETTE.

Excuſez-moi, maman, j'ignore
Encore
Lorſque l'on doit rougir.

Elle ſort en regardant Alain à pluſieurs répriſes, & Alain la regarde aller. Il eſt bien joyeux lorſque Madame Madré promet de lui faire avoir de l'eſprit, & veut bien elle-même lui donner une leçon qu'il ſe promet bien de répéter avec ſa fille. La joie qu'Alain fait paraître met le comble à celle de Madame Madré, qui ſort tranſportée pour aller faire préparer ſa noce & celle de Monſieur Subtil qu'elle veut faire en même tems que celle de Finette & de Léveillé, qui devoient s'épouſer le même jour. Nicette, que l'amour a déjà éveillée, arrive avec des fleurs dans les cheveux, & un fichu mis tout de travers : elle écoute la con-

verſation de Finette & de Léveillé, afin de pouvoir s'inſtruire par leur diſcours, & plus par leur exemple ; elle ne perd pas un mot de la converſation ſuivante : parce que Léveillé dit qu'il a de l'eſprit comme un démon, & que Finette lui répond qu'elle en a eu dès l'inſtant qu'elle l'a vu.

LÉVEILLÉ.

AIR : *Et la belle trouva bon.*

Me promenant à l'écart,
Un jour au fond d'un boccage,
Je t'aviſis, par haſard,
A l'abri d'un épais feuillage :
Tu dormais tranquillement....

FINETTE.

Oh ! vraiment j'en faiſais ſemblant.

NICETTE.

Fort bien.

LÉVEILLÉ.

Même air.

Que ton air était charmant !
J'admire d'une cachette,
J'approche enfin doucement,
Et je baiſe ta main blanchette,
Tu t'éveilles en te fâchant....

FINETTE.

Oh ! vraiment j'en faiſais ſemblant.

Nicette que l'amour dégourdit de plus en plus, imagine d'envoyer ſa couſine chez le Tabellion, afin de ſe trouver ſeule avec Alain qui doit bientôt venir ; elle l'apperçoit en effet, ſe couche ſur le gazon, fait ſemblant de dormir, répéte tout ce qu'elle vient d'entendre de Finette, de même qu'Alain tout ce qu'il a apris de Madame Madré. Il eſt inutile de retracer plus au long cette ſcène charmante qui ne feroit que perdre à l'analyſe, & qui toujours préſente à l'eſprit du Lecteur, lui rappellera mieux tout le plaiſir qu'elle lui a fait à la repréſentation ; elle eſt interrompue par l'arrivée de M. Subtil. Nicette en le voyant fait cacher Alain derriere elle, & ſe débarraſſe finement de cet importun, afin de pouvoir achever ſa leçon d'amour avec Alain ; mais Léveillé ſe fait entendre & paroît bientôt. Nicette fait cacher Alain chez elle, & ſe défait de Léveillé comme de M. Subtil ; mais tous reviennent bientôt laſſés de courir les uns après les autres. Tout s'éclaircit. Nicette & Alain, non moins naïfs, mais plus dégourdis, ne font plus myſtere de

leurs ſentimens & du profit qu'ils ont tiré des bonnes leçons de Madame Madré qui ſe voit contrainte de les unir, & de ſe marier plus convenablement en épouſant M. Subtil.

Le regret d'avoir fait un extrait ſi peu intéreſſant d'un ouvrage ſi piquant & ſi agréable, a été tout prêt de me déterminer de le rayer de cette hiſtoire; mais la réflexion m'a fait ſentir que la réputation établie de ce chef-d'œuvre ne recevrait pas plus d'échec de ma froide analyſe que mes faibles éloges n'ajouteraient à celle de M. Favart, qui en eſt l'Auteur.

LA BARRIERE DU PARNASSE.

Opéra Comique, en un acte, en proſe.

7 Avril 1740.

Apollon, qui a fait mettre une Barriere au ſacré Vallon, en confie la garde à la Muſe Chanſonniere, qui était repréſentée par l'Ecluſe, avec ordre de défendre l'entrée du Parnaſſe à tout ouvrage qui n'en ſera pas digne. La Muſe n'ignore pas la difficulté d'un pareil

emploi ; mais elle se rassure, par la réflexion qu'elle n'a qu'à se conformer au jugement du Public.

Dardanus, tragédie lyrique de M. la Bruere, musique de M. Rameau, se présente avec sa parodie ; la Muse les congédie brusquement, en leur disant :

AIR : *Réveillez-vous.*

Dardanus & sa parodie,
En naissant, auraient dû périr ;
Ils n'ont vécu que par magie,
Le sommeil les a fait mourir.

Le Marié sans le sçavoir paraît ensuite ; mon papa, dit-il, m'estime fort.

AIR : *Tomber dedans.*

Comme je lui coutai de soins !
De m'avoir bien fait il se pique,

LA MUSE.

Son chef-d'œuvre lui couta moins,
A ce que répond la Critique.
Cette sœur est-elle son bien ?

LE MARIÉ.

A dire vrai, je n'en sçais rien.

LA MUSE.

En tout cas il déroge bien.

AIR : *Lon lan la.*

Cet Auteur, (1) chez Apollon,
Va toujours à reculon.
Son eſprit brillant,
Qui promettait tant,
Refuſe le ſervice.
Menez donc le chétif enfant
Loger à l'écreviſſe
Lon la,
Loger à l'écreviſſe.

Edouard III, tragédie de M. Greſſet, vient ſe plaindre de la Critique injuſte, qui trouve dans ſon intrigue un double intérêt. La Critique a tort, répond la Muſe, & l'intérêt ne peut être double, ou l'on n'en trouve point du tout.

EDOUARD.

De plus, on blâme en moi des ſcènes applaudies,
Qui firent le ſuccès de tant de tragédies.
Feuilletez avec ſoin tous nos Auteurs fameux,
Mes traits les plus frappans ſont tirés d'après eux.
Le Public bonnement, dans ſon erreur extrême,
Penſe que tous mes vers ſont faits pour mon poëme.
Madame, en vérité, c'eſt juger de travers,
Mon poëme n'eſt fait que pour coudre mes vers.

Après quelques objections que lui

(1) Fagan.

fait la Muſe, Edouard s'appercevant que celle-ci héſite à le laiſſer parler, ſe retire fiérement. Voilà, dit alors la Muſe, une prudente retraite. Le Valet Auteur, Comédie de M. Niveau au Théatre Italien, eſt renvoyé juſqu'à ce qu'il ſoit maître. Enſuite la Muſe voit arriver une jeune fille, qu'elle a bien de la peine à définir. Elle lui demande ſi elle eſt l'Agnès de l'Ecole des Femmes? Nenny, répond la jeune fille.

LA MUSE.

AIR : *Tu croyais en aimant Colette.*

Pour qui donc ces façons d'enfance ?
Ce ton me donne des vapeurs.

LA FILLE.

Dame, je ſuis....

LA MUSE.

Quelle innocence !

LA FILLE.

Je ſuis,

LA MUSE.

Qui,

LA FILLE.

Les dehors trompeurs.

La Muſe lui reproche ſon caractere

niais & hors de ſaiſon ; mais lorſqu'elle veut l'examiner de près, la jeune fille ſe recule. Oh ! Dame, dit-elle, quand on me voit de près je parais moins jolie... Mais mon eſprit plaît beaucoup. A quoi ſert-il ? lui demande la Muſe ; A rien, réplique la jeune fille.

LA MUSE.

Apollon vous rebutera, ſi vous n'êtes préſentée par l'Eſprit & conduite par le Bon Sens.

LA FILLE.

Oh! l'Eſprit a pris les devans.

LA MUSE.

Et le Bon Sens ?

LA FILLE.

Je l'ai laiſſé derriere.. Au reſte, a-t'on beſoin de caractere ? Le Baron ou l'Homme du Jour, comme on l'appelle, eſt-il plus décidé que moi ? C'eſt le Sganarelle de l'Ecole des Maris, l'Ingrat, le Négligent, le Glorieux, le Joueur, &c.

LA MUSE.

Cela répond mieux au titre des *Dehors Trompeurs*.

Le

Le bel ouvrage d'eſprit,
Bien écrit,
Où les plus beaux traits pétillent,
Eſt ſemblable au caſaquin
D'Arlequin,
Où toutes les couleurs brillent.

» Dites-lui.

AIR : *Branle de Metz.*

Que plus d'un Cenſeur habile
Lui conſeille prudemment
De renvoyer au couvent
Sa grande ſœur inutile,
Et de chaſſer, pour ſon bien,
Sa ſoubrette bonne à rien.

Bon, dit la fille, faut-il écouter la Critique? Ne dit-elle pas que mon pere arrive de Bretagne pour piller le dénouement de l'*École des Maris* : que la folle Comteſſe eſt une échappée du *Philoſophe marié*; mais je plais, il ſuffit.

AIR : *Tarare, Pompon.*

Faut-il approfondir
Avec un ſoin extrême?
Il ne faut qu'effleurer pour avoir du plaiſir.
C'eſt à bon droit qu'on m'aime :
Je dois flatter le goût,

Puiſque je prends la crême
De tout.

LA MUSE.

Croyez-moi, on affichera peut-être bientôt chez votre Libraire :

C'y gît au magaſin la plus belle des piéces,
Toute vive enterrée à côté des deux niéces.

LA FILLE.

Je me moque de vos prédictions ; je vais continuer mon chemin.

LA MUSE.

Doucement.... La petite Etourdie a franchi la barrière ; elle eſt ſi vive qu'on ne peut l'arrêter.

Le Superſtitieux, Comédie de Meſſieurs Boiſſy & Romagneſi, au Théâtre Italien, veut profiter de ce moment pour paſſer ; mais il tombe très-rudement.

LA MUSE.

Holà, quelqu'un.

Portez-moi ce corps fracaſſé
Tout droit aux Incurables,
Lon la,
Tout droit aux Incurables.

LE SUPERSTITIEUX.

Tout le monde m'a prédit ce malheur.

A la dernière scène Lucinde entre avec Charmant. La Muse chansonnière quitte alors le ton critique, pour faire l'éloge de la Comédie de l'Oracle, de M. de Saint-Foix, celui de l'Actrice & de l'Acteur qui ont représenté ces deux rôles au Théatre Français, & de Mademoiselle le Maure qui venait alors de rentrer à l'Académie royale de Musique.

Le Samedi 9 Avril, jour de la clôture du Théatre de l'Opéra Comique, cette piéce fut terminée par le compliment ordinaire, fait par Lucinde & Charmant. Mademoiselle Nanette Minot & le petit Boudet étaient chargés de ces deux rôles.

LUCINDE.

AIR: *Vivons pour ces fillettes.*

Exécutez mes volontés,
Et, pour l'avenir, méritez
Que pour nous on ait des bontés.

CHARMANT.

Dites-moi votre idée.

LUCINDE.

Sautez pour l'Aſſemblée,
Sautez,
Sautez pour l'Aſſemblée.

LES JEUNES MARIÉS;

Opéra Comique en un Acte, avec un Divertiſſement & un Vaudeville.

1er Juillet 1740.

En s'épouſant, le Marquis, pere du Chevalier, & la Marquiſe, mere de Lucile, ont conclu le mariage de leurs enfans; mais, comme ces derniers ſont encore trop jeunes pour demeurer enſemble, on a réſolu d'envoyer le Chevalier achever ſes exercices à Paris, & que la Demoiſelle paſſerait ce tems-là dans un Couvent. En attendant que ce deſſein puiſſe être exécuté, Barbariſſimus, Pédant du Chevalier, & Madame Dorothée, Gouvernante de Lucile, ont ordre d'empêcher les deux jeunes Epoux de ſe voir. Malgré ces précautions, Lucile & le Chevalier trouvent le ſecret de ſe donner un ren-

dez-vous. On les sépare. Lucile est remise entre les mains d'un Gentilhomme Campagnard, cousin de la Marquise, qui doit la conduire sur le champ dans un Couvent. Pendant que ce Gentilhomme s'y dispose, le Chevalier arrive, & l'oblige à mettre l'épée à la main. La Marquise accourt au bruit, & sépare les Combattans. Peu de tems après, le Chevalier s'introduit par une fenêtre dans l'appartement de Lucile, où il se cache, & se retranche dans un cabinet. Comme il est armé de pistolets, il menace de brûler la cervelle à quiconque voudrait l'en faire sortir. Le Marquis se présente; alors les jeunes Epoux se jettent à ses pieds, & lui demandent la grace de n'être point séparés. On la leur accorde, à condition que le Chevalier continuera ses exercices, pour se rendre digne de sa jeune Epouse. La noce forme le divertissement.

Couplets du Vaudeville.

Avant de sçavoir l'art profane
Qu'au Palais on nomme chicane,
Un Procureur passoit trente ans.
Aujourd'hui fort jeune on y brille;
Le moindre petit Clerc nous pille:
N'y a plus d'enfans, n'y a plus d'enfans.

Le Gaſcon vante ſa naiſſance ;
Le Parvenu, ſon opulence ;
Chacun ſe met au rang des Grands.
Le bretteur fait l'homme de guerre ;
Plus d'une fille fait la mere :
N'y a plus d'enfans, n'y a plus d'enfans.

Cette piéce, qui eſt de M. Favard, fait voir que l'on peut rendre la critique très-juſte, très-honnête, & en même tems très-plaiſante.

LES JARDINS D'HÉBÉ;

Opéra Comique en un acte, avec un Divertiſſement.

17 Septembre 1740.

Le plan de cette piéce n'eſt pas nouveau ; & l'Auteur même l'a préſenté pluſieurs fois ſur la ſcène. Hébé paraît ſur un trône de fleurs, environnée de ſes Nymphes, Jacinthe, Violette, Amaranthe, Anemone, Jonquille, Julienne & Roſette. Elles bravent la fureur des Aquilons. L'approche de ces derniers les jette dans une conſternation qui heureuſement ne dure qu'un inſtant. L'A-

mour déguisé se présente, & fait fuir ces téméraires. Hébé, apprenant que ce généreux Inconnu vient exprès trouver dans ce lieu la Beauté dont il est épris, s'offre, par reconnoissance, à le servir de tout son pouvoir.

HÉBÉ.

AIR : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Sur la droite de ce bosquet,
Il est certain parterre,
Allez-y chercher un bouquet.

L'AMOUR.

Que faudra-t-il en faire ?

HÉBÉ.

Celle qui de vous l'obtiendra,
Par mes soins vous appartiendra.

Hébé, cédant à la secrette inclination qu'elle ressent pour son Libérateur, va le joindre, & laisse à Rosette, l'une de ses Nymphes, la commission de tenir l'audience. Madame Gaillard, autrefois Danseuse de l'Opéra Comique, & M. Grandjean, Acteur du même Spectacle, viennent faire un tour de promenade dans le jardin de la Jeunesse. Ils se reconnaissent, & se rappellent le tems où

ils étaient, l'un & l'autre, ſi fort applaudis.

Madame GAILLARD.

AIR : *De la Baronne.*

A moi la mere,
Pour faire valoir mon talent.

GRANDJEAN.

Tous les deux nous faiſions la paire :
Pour être amoureux & galant,
A moi le pere.

Si-tôt que vous paraiſſiez, ajoute-t-il :

AIR : *Des fraiſes.*

La lorgnette, pour vous voir,
D'abord était braquée.

Madame GAILLARD.

Chacun vantait mon ſçavoir.

GRANJEAN.

Et vous étiez, chaque ſoir,
Claquée, claquée, claquée.

Roſette leur permet de ſe promener dans le jardin ; mais elle conſeille à Grandjean de ne pas s'aviſer d'y cueillir des fleurs. Toutdor, Financier, ſe préſente enſuite, & propoſe à la Nymphe

l'établiſſement d'un impôt à la grille du jardin. Roſette rejette un pareil projet, & donne audience à une Veuve qui déplore la perte d'un Epoux, dont la complaiſance était extrême. La Nymphe, pour la conſoler, l'envoye au boſquet de l'Hymen. Alors, ne voyant plus perſonne, elle appelle Floriſton, Jardinier d'Hébé, & lui demande s'il a exécuté le plan que la Déeſſe lui a donné pour la diſtribution de ſon jardin. Oui, répond Floriſton; j'ai placé le boſquet des Agnès dans un endroit raboteux, & leur parterre eſt ſemé de fleurs champêtres, de roſes pâles & de violettes ſimples: celui des Prudes eſt entouré d'épines, & n'a point d'autres fleurs que le thim ſauvage & le baſilique: le boſquet des jeunes Robins eſt joint à celui des Abbés coquets; les uns & les autres fuyent le grand jour. Vous avez bien fait, dit Roſette; ces Meſſieurs craignent plus le hâle que les femmes. A l'égard des Beaux-Eſprits, continue le Jardinier, je place ceux du premier ordre ſur une éminence couverte de lauriers & d'immortelles, & les autres dans un terrein qui ne produit que des pavots & des œillets d'Inde. Mais, ajoute-t-il, le boſquet

qui m'a donné le plus de peine, c'eſt celui des Femmes Galantes; il demande un ſoin & une propreté extraordinaires, & malgré cela je n'y peux faire venir du gazon.

ROSETTE.

Pourquoi cela, s'il vous plaît?

FLORISTON.

C'eſt qu'il eſt trop fréquenté, & puis on y eſt toujours en l'air.

AIR: *Lon la.*

L'on y gambade inceſſamment,
A chaque heure, à chaque moment;
Le bal ſemble y renaître:
L'oiſeau royal s'y danſe tant,
Que l'herbe n'y peut croître,
Lon la,
Que l'herbe n'y peut croître.

Il ne reſte que le boſquet des Courtiſans, qui demande auſſi des attentions par rapport aux caſcades & aux ſouterrains dont il eſt rempli. Le Jardinier y ſeme de l'oreille d'ours, des tricolors & des penſées doubles. La converſation eſt

interrompue par les cris douloureux de Grandjean qui a fait la culbute dans le jardin. Madame Gaillard en revient auſſi, mais plus ſatisfaite. C'eſt ce qui donne lieu à cette réflexion :

ROSETTE.

Ce qu'un Auteur de nos jours a dit, eſt bien vrai.

AIR : *Honneur au ſexe féminin.*

Dans le jardin de la Jeuneſſe
Qu'un homme aille dans ſa vieilleſſe,
Il en revient ſombre & chagrin :
Nargue du ſexe maſculin.
Une femme tout au contraire
En revient joyeuſe & légere ;
Elle y retourneroit ſoudain :
Honneur au ſexe féminin.

Hébé revient avec l'Amour. Ce Dieu, sûr du cœur d'Hébé, ſe fait connaître ; &, ayant appellé les Jeux & les Plaiſirs de ſa ſuite, il leur ordonne de célébrer ſon bonheur par un divertiſſement.

Couplet du Vaudeville.

L'homme de robbe & de finance
Ont leur tour près d'un jeune Objet ;

Pour eux on a de l'indulgence
Pendant l'abſence du Plumet.
Quand l'Epée arrive,
La Plume s'eſquive;
Et l'on ordonne au Robin
Digue, Digue, Diguedin,
De faire un tour de jardin.

Cette Piéce, qui eſt de M. Panard, offre plus de gaité que d'intérêt; auſſi éprouva-t-elle moins de ſuccès que de cenſure; elle ne fut point imprimée, & n'a pas ſouvent été remiſe.

LE REGISTRE INUTILE;

Opéra Comique en un acte, avec un Prologue.

28 Juin 1741.

PROLOGUE.

Il commence par ce Vaudeville chanté par la petite Tante alternativement avec une autre de ſes camarades.

Que nos Amans ont d'éloquence!
De jolis mots quelle abondance,
Quand ils nous content des douceurs,

Et qu'ils nous vantent leurs ardeurs !
Mais ce que leur bouche répéte,
Du cœur n'eſt jamais l'interpréte ;
Et l'on voit, en les éprouvant,
Qu'ils ſont tous, comme la trompette,
Bruyans, légers, & pleins de vent.

Amour, que ta force eſt extrême !
Tu parles, &, dans l'inſtant même,
Pour une Actrice de quinze ans,
Voilà toute la Ville aux champs.
Contre toi la valeur eſt nulle ;
Un Mars, un Achille, un Hercule,
Si-tôt que tu te l'es mis là,
N'eſt qu'un papillon qui ſe brûle
Aux lumieres de l'Opéra.

O ! que de choſes inutiles !
Que d'ornemens, que d'uſtenſiles
L'homme recherche avidement,
Pour s'en ſervir très-rarement !
Combien, dites-moi, je vous prie,
Ont quantité d'argenterie,
De bons écus & de bons louis,
Beaux bijoux, & femme jolie,
Qui ſont toujours à *remotis?*

Lorſqu'un ſoupirant à lunette
Oſe faire la ſotte emplette

D'une fillette de quinze ans,
O! que l'on rit à ſes dépens!
Tout Epouſeur ſexagenaire
Eſt regardé, dans ſa chimère,
Comme un ſourd qui court au concert,
Ou comme un manchot qui veut faire
L'emplette d'un manchon très-cher.

Oh! le plaiſant trait de folie,
Et le beau plan de Comédie
Que nous fournit, dans un café,
Plus d'un babillard échauffé.
Tandis qu'un Procureur le pille,
Qu'un Galant cajole ſa fille,
Et que ſa femme eſt au brelan,
Juſqu'à la nuit il s'égoſille
Sur les exploits de Kouli-Kan.

Un Gaſcon, un Médecin & un Procureur viennent voir l'Opéra Comique. Ces ſcènes épiſodiques paroiſſant ſuffire pour la durée d'un Prologue, il n'eſt queſtion que de le terminer par un divertiſſement. On appelle pour cet effet les Jeux badins, qui, caractériſés par leurs différens attributs, forment une marche, après laquelle ils exécutent des danſes; & le tout eſt terminé par un ſecond Vaudeville chanté par le Sieur Lefevre & Mademoiſelle Cheret.

Couplets du Vaudeville.

LE JEU DE CARTES.

Un Joueur, adroit au quadrille,
Jamais ne cause & ne babille;
Il cache ses cartes si bien,
Que son ennemi n'y voit rien.
Mesdames, c'est sur ce modele
Qu'il faut prendre un Amant fidele:
Pour nous ce choix est important;
Car c'est du Roi, que l'on appelle,
Que le succès du jeu dépend.

Après le Jeu de l'Oie, le Trou Madame chante :

Le proverbe est bien véritable,
Qui dit qu'il n'est rien de durable:
Le jeu, que l'on voit dans ma main,
Vous en offre un garant certain.
Je sens, dans le fond de mon ame,
Un dépit secret qui m'enflamme.
O! que j'en veux à nos Français
De négliger le Trou-Madame,
Qui jadis eut tant de succès!

Viennent ensuite le Solitaire, le Billard & la Raquette de Paume, dont voici le couplet :

Un jour la noire fourberie
Dit aux Sergens de Normandie :
Si vous voulez avoir de quoi,
Enfans, n'ayez ni foi ni loi ;
Soyez durs, ſans miſéricorde ;
Qu'aucune grace ne s'accorde.
Un Joueur de paume excellent,
Pour gagner, ſçait friſer la corde :
Sergens, c'eſt-là votre talent.

Le Damier chante :

Que nos Plumets ſeraient aimables,
Si leurs feux étaient plus durables ;
Mais à de nouvelles amours
Ils nous immolent tous les jours.
Pour excuſer leurs vaines flammes,
Ils nous diſent, ces bonnes ames,
Que ſur l'Echiquier quelquefois
On immole juſqu'à deux dames,
Quand on peut en attraper trois.

LE JEU DE BOULE.

Vous, dont l'ambition maudite
Contre un rival toujours médite
Quelque trait noir & clandeſtin,
Voulez-vous voir votre deſtin.
Certain jeu, que la Boule on nomme,

Vous l'apprend, & vous fait voir comme
Souvent un Joueur très-expert,
En voulant débusquer son homme,
Dans le nayon tombe & se perd.

LE REGISTRE INUTILE.

M. Orgon, Tuteur & Amant de Julie, la tient enfermée assez soigneusement; &, pour se défendre des stratagêmes de ses Rivaux, il a rassemblé, autant qu'il a été possible, le récit de tous les tours qu'on a joués aux Maris & aux Tuteurs. Il est déjà à la fin du sixiéme Volume de ce Recueil qu'il envoie à son Imprimeur, pour le relier. Pendant qu'il est sorti pour faire exécuter ses ordres, Valere, Amant de Julie, s'est introduit dans la maison par le moyen de Frontin son valet, qui passe pour Maître de musique de cette Belle. La conversation des deux Amans commence à l'ordinaire par des reproches.

Les protestations de Julie ne peuvent rassurer cet Amant. Il craint qu'elle ne soit obligée de céder aux Instances de son Tuteur. Pour le contenter, Lisette,

ſuivante de Julie, propoſe à Valere de jouer un moment le perſonnage de M. Orgon, & de voir comment ſa Maîtreſſe va lui répondre. Cela s'exécute. Julie traite le prétendu Tuteur avec tout le mépris & l'averſion poſſible. Orgon, ignorant cette feinte, loin de croire que ce diſcours s'adreſſe à lui, entend ce dialogue avec tranſport. Valere, de ſon côté, ſort fort content, ſçachant de quelle façon Julie penſe ſur ſon Tuteur. Dans ce tems Frontin lui apporte une Lettre de Chriſante, pere de Julie, qui approuve la recherche de ce Cavalier. Il veut inſtruire Julie de cette heureuſe nouvelle; mais la difficulté eſt de lui rendre une Lettre. Frontin s'en charge, & la lui fait lire en préſence même d'Orgon. Pour cet effet il ſe traveſtit en femme, & paſſant pour une Couturiere, ſœur du Maître à danſer, il vient apporter une robe de chambre à Orgon. En faiſant ſemblant de lui arranger le collet il attache ſur le dos du Tuteur une Lettre de Valere très-tendre & preſſante. Julie la lit tout haut. Orgon croit que c'eſt ſa Pupille qui lui parle. Pénétré de ſon affection, il ne ſe ſent pas de joie. On entend crier dans la rue : *Hiſtoire nouvelle & récréative d'un Vieillard amou-*

reux, attrapé par une jeune Fille; Hiſtoire nouvelle & divertiſſante.

C'eſt un nouveau tour de Frontin. Orgon court l'acheter, pour la faire tranſcrire ſur ſon Regiſtre. Pendant ce tems-là Valere vient & ſe cache ſous une table.

ORGON.

Voilà du nanan, mes enfans, voilà du nanan. Donnez-nous des chaiſes. Aſſis-toi, Julie. Mets-toi ici, Liſette. Hem, hem : de l'attention, s'il vous plaît... (*Il lit*) Un Officier amoureux d'une jeune Perſonne qui était ſous la direction d'un Vieillard, réſolu de lui déclarer ſes ſentimens, en préſence même de ſon Gardien, écrivit à cette Belle, & ce qu'il y a de plaiſant,

AIR : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Une Femme intriguante,
Fort habile en ſon art,
Mit la Lettre galante
Sur le dos du Vieillard;
De ſorte qu'à ſon aiſe
La Fillette la lut
Derrière ce Nicaiſe,
Sans qu'il s'en apperçut.

Après cet exploit, le jeune Galant trouva le moyen de ſe gliſſer dans la maiſon de ſa Maîtreſſe, & ſe cacha ſous la table. Le bon homme arrive ; il s'aſſied auprès de cette table, entre la Demoiſelle & ſa Suivante.

AIR : *Que je ſuis à plaindre.*

Je vais du tableau vous faire une ébauche :
L'homme était dans cet endroit-là ;
La Maîtreſſe à droite, & la Fille à gauche,
Dans l'ordre à peu près où nous voilà.

JULIE.

Cela eſt plaiſant.

LISETTE.

Enſuite.

ORGON.

AIR : *Du Bois de Boulogne.*

Notre Officier, dans ce moment,
Leve le tapis doucement,
Pour n'être vu que de ſa Belle ;
Il ſe met à genoux près d'elle.

LISETTE & JULIE.

Ah! ah! ah!

ORGON.

Qu'avez-vous à rire?

JULIE.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Je ris du Soupirant caché sous cette table.

LISETTE.

Moi, je ris du Barbon.

ORGON.

Le trait est admirable!
Qu'un Peintre avec plaisir eût peint ce portrait-ci! *
Il me semble les voir.

LISETTE.

Moi, je les vois aussi.

Orgon, achevant de lire l'Historiette, raconte ce que le Spectateur voit réellement sur le théatre, les caresses de l'Amant & de sa Maîtresse, qui se laisse enfin persuader à le suivre. Le tour me paraît drôle, dit Julie; mais je ne comprends pas comment le Cavalier n'a point été apperçu du Vieillard. Cela est aisé à concevoir, répond Orgon.

* C'est ce qu'a fait le Peintre amoureux de son modèle.

ORGON.

AIR : *Jeanneton, l'Amour lui-même.*

Suppoſons qu'une perſonne
Soit ici pour vos appas :
Faites ſemblant, ma mignone,
De l'entretenir tout bas
De cette place ;
Ma foi, je ne vois pas
Ce qui ſe paſſe.

Frontin, en Maître de muſique, arrive fort à propos, pour amuſer Orgon, & donner le tems à ſon Maître de s'eſquiver. Pendant qu'il donne une leçon à Julie, Mathurine, Cuiſiniere du Tuteur, vient lui demander de l'argent pour la dépenſe. Orgon ſe met en colere, & ſort un moment pour régler ſes comptes. Continuez, dit-il au Muſicien, je vous entendrai de mon cabinet. Valere profite de cet inſtant d'abſence pour emmener Julie. Frontin, contrefaiſant la voix de cette dernière, paraît lui donner ſa leçon. Orgon, de retour, le voyant ſeul, demande où eſt ſa Pupille. Elle eſt, Monſieur, répond Frontin, dans un endroit où je ſerai dans un moment. Liſette & Mathurine lui font

une réponse à peu près semblable. Griffardin son Secrétaire acheve de le déconcerter, en lui apportant son Regiſtre. Ecrivez, Monſieur, l'hiſtoire eſt mémorable & digne du grand jour. Orgon, au déſeſpoir, veut avoir raiſon du tour qu'on lui joue ; mais une troupe de Maſques l'empêche de ſortir, & forme un Divertiſſement qui eſt terminé par un Vaudeville.

Auprès d'une jeune perſonne
Rubans, bijoux, cadeaux, & *cætera*,
Sont une recette très-bonne ;
Mettez-les ſur votre Agenda :
Vous qui croyez qu'à vos fleurettes
Fillette *gratis* ſe rendra,
Rayez cela
De vos tablettes.

Cette piéce, qui eſt de Panard, quoiqu'aſſez plaiſante, n'eut qu'un faible ſuccès, & n'a point été imprimée. L'idée eſt priſe du Conte de la Fontaine, *On ne s'aviſe jamais de tout.*

LE QU'EN-DIRA-T-ON;

Opéra Comique, en un acte, en Proſe, & en Vaudevilles.

22 Juillet 1741.

Le Qu'en-dira-t-on ouvre la ſcène avec Madame Trompette ſa fidelle ſuivante : c'eſt une médiſante à l'excès ; mais, ſi l'on veut l'en croire, ce n'eſt que le zèle & une bonté d'ame qui la font agir. Carite ſe préſente enſuite. Cette jeune Perſonne aime Léandre. Elle eſt prête à céder aux inſtances de ſon Amant ; mais, à la vue du Qu'en-dira t-on, elle prend la fuite. Une Prude & une Coquette paraiſſent. Cette dernière avoue franchement ſa faibleſſe. L'autre aſſure qu'elle ne permet l'entrée de ſa maiſon aux Galans, qu'afin d'en choiſir un pour époux de ſa fille. Le Qu'en-dira-t-on n'eſt pas la dupe de cette affectation.

LE QU'EN-DIRA-T-ON.

AIR : *Voilà la différence.*

Je vois que les Amoureux

Sont

Sont du goût de toutes deux ;
Voilà la reſſemblance :
L'une par la qualité,
L'autre par la quantité ;
Voilà la différence.

LA COQUETTE.

AIR : *Pierre Bagnolet,*

Votre déciſion m'enchante :
Que ce trait eſt bien ajuſté !

LA PRUDE.

Votre expreſſion eſt charmante :
Le coup eſt, ma foi, bien porté.

LA COQUETTE.

La qualité.

LA PRUDE.

La quantité.

ENSEMBLE.

LA COQUETTE. { Votre déciſion m'enchante :
Que ce trait eſt bien ajuſté !

LA PRUDE. { Votre expreſſion eſt charmante :
Le coup eſt, ma foi, bien porté.

LE QU'EN-DIRA-T-ON.

Peut-être n'avez-vous pas tort, ni

l'une ni l'autre ; (*à la Prude*) cependant mariez au plutôt votre Fille : (*à la Coquette*) & vous, mariez-vous vous-même.

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*

Faites chez vous une réforme ;
Le ſiécle en malice eſt fécond :
Vous ne manquez que dans la forme ;
Mais la forme emporte le fond.

LA PRUDE.

Ma fille eſt jeune, elle a le tems d'attendre.

LA COQUETTE.

Si je me mariais, j'y perdrais trop.

Elles s'en vont toutes deux, en chantant :

Votre déciſion m'enchante, *&c.*
Votre expreſſion eſt charmante, *&c.*

Suit une ſcène de Roger-Bontems qui nargue la Critique du Qu'en-dira-t-on.

LE QU'EN-DIRA-T-ON.

AIR ; *Non, je ne ſerai pas.*

Je le crois à l'abri des traits de la ſatyre.

ROGER-BONTEMS.

Non, fort prudemment je la laisserai dire ;
Car on prendrait plutôt la Lune avec les dents,
Que de rendre à la fois tous les hommes contens.

AIR : *Du nouveau monde.*

Ce n'est point pour être loué,
Ni pour être d'eux avoué,
Que je tâche à faire mon thême ;
Et je m'arrête au principal :
Je fuis le mal, parce qu'il est mal ;
Je fais le bien pour le bien même.

Roger-Bontems chante un Vaudeville sur l'indifférence avec laquelle il regarde les actions des autres. En voici un couplet :

Qu'un Seigneur fort libéral
S'endette pour Angélique,
Tandis qu'il a pour rival
Son faquin de Domestique ;
Qu'il soit le tiers ou l'unique,
Cela m'est égal.

Le Qu'en-dira-t-on toujours curieux demande à Roger-Bontems quel sujet l'amene. Il lui répond que c'est le plaisir, & qu'on ne jasera plus sur le compte

des mariés. Il finit la piéce par ce Vaudeville :

Je ſuis dans un grand embarras ;
Le beau Tircis en eſt la cauſe ;
Je voudrais, je ne voudrais pas ;
Mon cœur me preſſe, mais je n'oſe.
Que faire, hélas ! ſans ce garçon ?
Si je l'aime, qu'en dira-t-on ?

Mon cœur chérit la bonne foi :
Je hais l'erreur & le caprice ;
Mais, hélas ! par malheur pour moi,
Je ſuis fille, & de plus Actrice,
Si j'obéis à la raiſon,
Dans le monde qu'en dira-t-on ?

L'idée de cette piéce eſt heureuſe, & pouvait fournir à Meſſieurs Panard, Favard & Ponteau, des ſcènes beaucoup plus piquantes. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait pluſieurs aſſez vives ; mais elles ne ſont que prouver que les Auteurs étaient en état d'en faire de meilleures.

LE PRIX DE CYTHERE;

Opéra Comique, en un acte, en prose, mêlé de Vaudevilles, & précédé d'une Fable qui sert de Prologue.

12 Février 1742.

Les orangers, dans les champs d'Hespérie,
Hauts, touffus, croissent par forêts;
Sur leur cîme toujours fleurie,
Les pommes d'or font briller leurs attraits,
Et les rameaux sont courbés sous le faix.
Les Nymphes quittent la prairie,
Pour folâtrer sous leur ombrage épais,
Et respirer, à longs traits,
Les doux parfums & le frais.
Ces arbres, cultivés en France,
Ont, il est vrai, beaucoup dégénéré;
Mais, malgré cette différence,
Un parterre, sans eux, n'est jamais bien paré.
On les voit surpasser encore,
Quoiqu'ici délicats & vains,
Tous les autres présens de Pomone & de Flore,
Qui font l'honneur de nos jardins.

Les sentimens, Messieurs, sont de pareille espéce.

Ils ont toujours droit de charmer :
Tranſplantons-les ; ils ſe font eſtimer,
Et conſervent leur nobleſſe.
Peut-être eſt-ce une erreur : daignez nous animer
Dans l'épreuve qu'on en va faire.
Notre deſſein eſt téméraire :
On n'atteint pas d'abord le vrai ;
Mais, lorſque l'on tente un eſſai,
L'unique but, Meſſieurs, eſt de vous plaire ;
Ce point ſeul mérite ſalaire.

LE PRIX DE CYTHERE.

Hébé, s'adreſſant à l'Amour, fait l'expoſition de la piéce dans le couplet ſuivant :

On ſçait déjà, dans tout Cythere,
Que, pour l'Amant le plus épris,
Vénus, votre digne mere,
Réſerve trois baiſers pour prix ;
Et que la plus parfaite Amante,
Dont vous approuvez les ardeurs,
Obtiendra la faveur charmante
De triompher de tous les cœurs.

Un Hollandais vient ſe préſenter le premier avec ſa femme qu'il a épouſée par lettre de change.

LE HOLLANDAIS.

Un jour mon Correſpondant de Batavia envoyer à moi pléſiéres marchandiſes, & moi trouver ſon fille dans la facture.

AIR : *Margot la Ravaudeuſe.*

Moi, l'épouſer Mondame,
Pour avoir ein enfant ;

Et mon petite femme
M'aime ſi grandement,
Que, pour prouver ſon flamme,
Au bout de quatre mois,
Li m'en donnir trois.

HEBÉ.

Voilà une grande preuve de tendreſſe.

LE HOLLANDAIS.

Moi avoir ein manifacture d'étoffes pour mon commerce, avec ein manifacture de ſujets pour la République, & mon femme ſeconder moi également dans l'ein & dans l'autre.

Hebé répond qu'une telle union n'eſt qu'un trafic, & qu'elle ne peut leur adjuger le prix. Ils ſortent, & s'en conſolent.

Un Aſiatique les remplace avec une Géorgienne; il prétend avoir le prix, parce que toutes les beautés, qui ſont enfermées dans ſon ſérail, ſe diſputent l'heureux avantage de lui plaire.

AIR : *Valet chez une fermiere.*

Un bon Jardinier arroſe

Avec soin, soir & matin,
Le parterre de son jardin;
Il fait éclorre la rose;
Il élague le jasmin,
Rame l'œillet, taille le thim:
Moi, d'une ardeur aussi vive,
Toutes les fleurs je cultive
Dans mon joli, joliet,
Toutes les fleurs je cultive
Dans mon joli jardinet.

Il ajoute, pour preuve de son amour, la jalousie qu'il a pour ses Esclaves, & qu'il préférerait leur mort à leur infidélité. Hebé, qui n'est pas tout à fait de ce sentiment, demande celui de la Georgienne qui lui répond par cette fable :

Dans les beaux jours de l'Eté,
Un petit moineau volage,
Tout bouffi de vanité,
Insultait à l'esclavage
D'un serin né dans la cage.
O charmante liberté!
Disait-il en son ramage:
Au sein des airs je voyage;
Je dors, couvert d'un feuillage;

Je folâtre ſous l'ombrage ;
Là, ſur des grains je fourage ;
Ici, je trouve un rivage,
Où, ſur un ſable argenté,
L'eau coule en ſa pureté ;
J'y bois avec volupté.
Après ce grand étalage,
Il va d'un autre côté.
Le ſerin, en oiſeau ſage,
Ne l'avait pas écouté.
L'Hiver, tout change de face :
La beauté des Cieux s'efface ;
Rien dans les champs ;
L'eau ſe glace ;
Aux oiſeaux on fait la chaſſe.
Le moineau revint enfin,
Tranſi, demi-mort de faim,
Prier qu'on lui donne place
Dans la cage du ſerin,
En tout tems pleine de grain.
Le ſerin, à ſon tour, le fronde ;
Et lui dit avec équité :
Gentil moineau, qui court le monde ;
Tu reviens bien gras de ta ronde !
Vois, par ce qu'il t'en a coûté,
Qu'une liberté vagabonde
Vaut beaucoup moins, tout bien compté,
Qu'une douce captivité.

La Géorgienne, qui n'aime son Maître que par obéissance, & non par sentiment, n'est pas jugée plus digne du prix de Cythere, que l'Asiatique qui la chérit plus par sensualité que par délicatesse ; l'un & l'autre sont congédiés. Un Espagnol les remplace ; il se flatte d'obtenir le prix, pour avoir soupiré vingt ans sous les fenêtres de sa Maîtresse. Hebé lui demande s'il n'a jamais été à portée de converser de plein pied avec elle. Il lui apprend qu'une nuit, en faisant sa ronde, il trouva la porte entr'ouverte, se glissa dans l'appartement, où il la trouva endormie. Il s'assit auprès d'elle, & attendit enfin son réveil qui ne tarda pas. Sa Maîtresse, le voyant auprès d'elle, entra dans une grande colere ; mais lui, en téméraire, se jetta à ses genoux, & lui jura un respect éternel. Cette conduite ne fit que redoubler l'indignation de la Belle qui le jetta du haut en bas de l'escalier. Il espere cependant pouvoir toucher son cœur, s'il peut obtenir le prix de Cythere, & lui en faire hommage.

Hebé le désabuse, & lui chante ce couplet :

AIR : *Alain, Alain, je ſommeille.*

Quand l'Eſpagnol, plaintif Amant,
Soupire & pleure ſon tourment,
On ſommeille :
J'aime mieux un Français actif ;
Quoique ſouvent un peu trop vif,
Cela réveille.

Un Français & une Françaiſe viennent à leur tour demander le prix. Mais Hebé leur demande auſſi les titres qu'ils ont pour y prétendre.

LE FRANÇAIS.

Chez nous l'amour n'eſt jamais une paſſion, mais un arrangement dont le plaiſir eſt le principe, le lien & l'objet.

LA FRANÇAISE.

Chez nous la déclaration eſt douce ; l'épreuve courte, les plaiſirs vifs, la fin tranquille.

LE FRANÇAIS.

J'aime aujourd'hui Madame, elle m'idolâtre ; demain, nous nous quitterons ſans jalouſie, ſans dépit, ſans éclairciſſement.

LE FRANÇAIS.

Triolet.

L'honneur de paſſer pour conſtant
Ne vaut pas la peine de l'être.
Doit-on briguer ſincérement
L'honneur de paſſer pour conſtant ?
Près de l'objet le plus charmant,
C'eſt bien aſſez de le paraître.
L'honneur de paſſer pour conſtant
Ne vaut pas la peine de l'être. *

Malgré toute la morale d'Opéra que le Français & la Françaiſe étalent, Hébé leur refuſe le prix.

Un Sauvage & une Sauvageſſe arrivent, & l'obtiennent, parce qu'ils le méritent par leur innocence, leur tendreſſe & leur ſimplicité. Les Amours, les Graces, les Amans & les Amantes viennent les couronner; & la Piéce finit par des couplets que les différentes Nations, qui ont paru, viennent chanter.

---

* Ce couplet, qui eſt en lettres italiques dans la Piéce, n'eſt aſſurément pas de M. Favard qui ne l'aurait pas mis tel qu'il eſt dans Pavillon.

LA HOLLANDAISE.

Sans goûter ti plaiſirs folâtres,
Dont Français li ſont idolâtres,
Moi, vais au but, & de vingt fils
l'être mere:
N'ais-je pas bien gagné ſti prix
de Cythere.

LE TURC.

Vingt Beautés regnent ſur mon ame;
A ma voix l'Amour les enflamme:
Au milieu des jeux & des ris,
Pour me plaire,
Toutes viennent m'offrir le prix
De Cythere.

LA GEORGIENNE.

Chaque Amant a droit de me plaire,
Sans jamais m'éprouver contraire:
Je n'ai ni haine, ni mépris,
Ni colere;
Et j'accorde toujours le prix
De Cythere.

L'ESPAGNOL.

Vain reſpect, tu n'es qu'une injure;
Je ſerai plus hardi, j'en jure,

On eſt, quand on eſt bien épris,
Téméraire :
Je ne manquerai plus le prix
De Cythere.

LA FRANÇAISE.

Tous mes jours ſont des jours de fêtes :
Chaque inſtant étend mes conquêtes.
Dans tous les cercles de Paris
Je ſçais plaire.
N'eſt-ce pas obtenir le prix
De Cythere ?

LE FRANÇAIS.

Volupté douce & paſſagere,
Je t'atteins d'une aîle légere :
Au milieu des jeux & des ris,
Sans myſtere,
Je cueille à tout moment le prix
De Cythere.

LE SAUVAGE *à la Sauvageſſe.*

On couronne, charmante Aurore,
Un amour que tu fis éclore :
Sans toi peut-on bien être épris ?
Ma chere,
C'eſt à toi que je dois le prix
De Cythere.

LA SAUVAGESSE.

L'un à l'autre jamais contraire,
Nous cherchons en tout à nous plaire :
Le beau feu, qui nous rend épris,
Eſt ſincère :
Notre amour eſt pour nous le prix
De Cythere.

Belle, dont le cœur mercénaire
Oſe abuſer du don de plaire :
Qui met les faveurs de Cypris
A l'enchere,
N'a pas droit de prétendre au prix
De Cythere.

On reconnaît facilement dans cette Piéce le ſtyle galant & les graces naturelles de M. Favard ; & la part que M. le Marquis de P. y a eue, n'a point fait de tort au ſuccès, qui a été tel que l'Ouvrage le méritait.

LA FAUSSE DUEGNE;

Opéra Comique en deux actes.

28 Août 1742.

Don Bruſcos, Seigneur Eſpagnol, eſt amoureux d'Iſabelle, dont il eſt le Tuteur; mais elle lui préfére Valere, jeune Cavalier Français, qu'elle inſtruit de ſa ſituation. Comme il ne manque pas de préſomption, & qu'il ne ſe croit pas moins de prudence, il n'eſt point épouvanté de cette nouvelle, parce qu'il croit avoir pris des meſures ſi juſtes, que, malgré la vigilance du Jaloux, il aura le bonheur de voir Iſabelle; & d'ailleurs il compte fort ſur l'adreſſe de Frontin, qui, ſous l'habit de femme & le nom de Dona Caſtagneta, s'eſt introduit chez Don Bruſcos, à titre de Surveillante. Valere fait part de ſes deſſeins à ſon Valet Frontin; & celui-ci, plus prudent que ſon Maître, ne trouvant pas aſſez de ſolidité dans ces projets, les fait échouer, en les découvrant à Don Bruſcos, dont il acheve par-là de ga-

gner la confiance. Don Bruſcos a autrefois fait une promeſſe de mariage à une certaine Marquiſe Gaſconne. Frontin lui donne avis ſecrettement que Don Bruſcos veut épouſer ſa Pupille. La Marquiſe, qui n'a que la riviere à paſſer, pour ſe rendre au château de ſon Infidéle, arrive, ſomme Don Bruſcos de ſa parole, & menace de lui brûler la cervelle, s'il oſe y manquer. En attendant qu'il s'y détermine, elle fait exécuter un divertiſſement par les Bateliers de ſa ſuite.

Frontin, continuant toujours ſon rôle, découvre à Don Bruſcos que Valere, Amant d'Iſabelle, eſt l'Eſtafier qui vient ſe préſenter à ſon ſervice. Valere, au déſeſpoir, rencontre par hazard la Marquiſe qu'il reconnaît pour ſa tante. Il eſt obligé de lui avouer ſa paſſion; & la Marquiſe, l'écoutant avec bonté, lui fait auſſi confidence de la réſolution qu'elle a priſe d'épouſer Don Bruſcos. Comme Valere croit être trahi par Frontin, la Marquiſe & lui prennent le parti d'enlever, l'un Iſabelle, & l'autre Don Bruſcos. Frontin évente encore ce projet; &, feignant de le prévenir, il fait tomber le Jaloux dans le panneau. Don

Bruſcos & la prétendue Duegne ſont enlevés par les Gens de la Marquiſe. Iſabelle & Béatrix ſa ſuivante appellent du ſecours. Valere vient, qui propoſe à ſa Maîtreſſe de ſe laiſſer enlever. Elle réſiſte ; mais la Marquiſe termine ſon irréſolution, en lui annonçant qu'elle tient Don Bruſcos en ſon pouvoir, & qu'il conſent à l'épouſer, & au mariage d'Iſabelle & de Valere. Alors Frontin, par qui toute l'intrigue a été conduite, ſe découvre, & obtient la récompenſe de ſes ſoins, accompagnée de la main de Béatrix.

Cet Opéra Comique eſt de M. Favard, & pouvait former le ſujet d'un Drame plus important, dans lequel l'intrigue plus développée aurait produit plus d'effet.

LA FOIRE
DE CYTHERE;

Opéra Comique, en un acte.

20 Septembre 1742.

Léonore & Leandre, unis enſemble par un mariage clandeſtin, ont pris la fuite, pour éviter le reſſentiment de Pirante, pere de Léonore, & ſe ſont retirés à Cythere où ils vivent dans une telle indigence, que le jeune Leandre, ſeul fruit de leur hymen, a été obligé de ſe mettre au ſervice d'un Opérateur. Pirante vient à la Foire de Cythere. Il apperçoit ſa fille; mais, feignant de ne la point reconnaître, il s'amuſe à parcourir diverſes curioſités. Les deux Epoux, qui veulent profiter de l'occaſion favorable qui amene Pirante, & en obtenir leur pardon, n'oſent cependant s'expoſer à ſes yeux, qu'après avoir ſondé ſes ſentimens; &, pour le faire, ils ſe déguiſent en Egyptiens. Un Opérateur arrive pour débiter ſes drogues à la Foire.

Pirante se sent ému à la vue du jeune Garçon qui le sert. Il le demande au Charlatan, & ajoute qu'il veut en prendre soin. L'Opérateur répond que ce jeune Garçon dépend de l'Egyptienne qui est présente. Pirante fait la même proposition à la prétendue Egyptienne, qui est Léonore.

LÉONORE.

Cet enfant est chéri; mais l'indigence l'a mis en spectacle. Il est le fruit d'un mariage clandestin.

PIRANTE.

Quel trouble! que signifie ce que vous dites?

LÉONORE.

Que cet enfant est mon fils; (*à genoux*) que votre fille est à vos pieds; (*se démasquant*) ah! mon pere, reconnaissez Léonore.

PIRANTE.

Léonore! Ciel! mon desir de vengeance s'éteint; & je ne puis résister à ce que je vois.

LEANDRE, *démaſqué, à genoux.*

Que votre aveu nous rend enfin les plus fortunés des époux!

PIRANTE.

Je le donne; oublions tout.

LISETTE, *Suivante de Léonore.*

AIR : *Ton humeur eſt, Catheraine.*

Que votre bonté rachette
Le Polichinelle auſſi.

PIRANTE.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Mieux que Liſette
Frontin vous dira ceci.

FRONTIN, *Valet de Leandre.*

Nous avons, dans notre flamme,
Sçu faire un hymen ſecret:
Elle a fait comme Madame;
Comme mon Maître j'ai fait.

PIRANTE.

Je le veux bien : il ne faut pas ou-

blier Madame Gigogne. Ma fortune ſuffira à tout cela. M. l'Opérateur ſera content.

Ce dernier couplet ſert à jetter quelque gayeté dans le dénouement qui paraîtra peut-être trop ſérieux pour le Théatre de l'Opéra Comique. C'eſt ſans doute auſſi par la même raiſon que les Auteurs ont ajouté quelques traits de ſatyre, des plaiſanteries dans deux ou trois ſcènes épiſodiques.

Frontin, Valet de Leandre, en Marchand d'eſtampes, tâche d'amuſer Pirante, de crainte qu'il ne rencontre Léonore.

FRONTIN, *montrant des Eſtampes à Pirante.*

Examinez bien ces deux perſonnages qui ſont repréſentés ici.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

L'un eſt un bon Picard qui vient pour faire emplete ;
Ce qu'on vendit vingt fois, comme neuf il l'achete :
Et celui-ci plus bas, c'eſt un Gaſcon d'eſprit ;
Qui garde les manteaux, pour avoir un habit.

AIR : *Quand l'eſprit eſt agréable.*

Du burin voici la victoire :
Ce morceau paſſe pour parfait,
C'eſt l'eſtampe de Mahomet.

PIRANTE.

Juſte Ciel ! qu'elle eſt noire !

FRONTIN.

Voici ce que j'ai de meilleur ; c'eſt un pere qui veut faire caſſer un mariage. Voyez-vous comme, après avoir couru, le bon homme eſt tombé, & s'eſt caſſé le nez.

Pirante ne goûte point cette plaiſanterie ; il eſt prêt de ſe retirer, lorſqu'il voit un Saltinbanque qui conduit, ſous un berceau de fleurs, une jeune fille appellée Lima. Cette fille a perdu la parole de douleur de ſe voir ſéparée de la perſonne qu'elle aimait. Il faut, pour la retirer de cet état, qu'elle trouve un homme aſſez aimable, pour qu'elle en ſoit épriſe. Un Gaſcon, un Normand & un Vieillard tentent inutilement de détruire cette eſpèce d'enchantement ; mais un jeune homme, qui leur ſuccéde, y

réuſſit

réuſſit parfaitement. Il la met d'abord adroitement ſur le chapitre de ſon Amant, & lui en parle d'une manière affectueuſe. Lima s'intéreſſe, & recouvre la parole avec beaucoup de vivacité.

Léonore, déguiſée en Egyptienne, revient à la ſuite d'un Opérateur. Un Enfant, qui danſe avec des graces charmantes, plaît à Pirante qui veut l'acheter. Il ſe ſent ému, en careſſant cet enfant, qui eſt celui de Léonore, qui tombe aux pieds de ſon pere qui lui pardonne.

Cette petite Piéce, également comique & intéreſſante, eſt de Fagan, en ſociété avec Panard, & eut le ſuccès qu'elle méritait.

LE COQ DE VILLAGE;

Opéra Comique, en un acte, en Proſe, mêlé de Vaudevilles.

31 Mars 1743.

Pierrot, reſté ſeul dans le Village par l'abſence des autres Garçons que la guerre a enlevés, eſt aimé de Madame Froment, riche Fermiere, & de Madame Rapé, Cabaretiere. Il eſt encore aimé de Gogo, de Mathurine & de Colette; mais il n'aime que Théreſe. Il arrive, chargé de rubans & de bouquets que lui ont donné toutes les Filles du Village, & ſe plaint ainſi de leurs perſécutions à ſon oncle le Tabellion.

La petite Liſe
Veut que je la conduiſe
De buiſſons en buiſſons,
Pour chercher des pinçons.
Fanchon, dans la plaine,
Veut que je la mene,
Pour cueillir des fleurs
De toutes les couleurs.
Il faut pour Nanette

Graver une houlette,
Et de mon flageolet
Accompagner Babet.

Il eſt ſi fatigué de tout cela, qu'il irait s'enrôler volontiers ſans...

LE TABELLION.

J'entends; c'eſt faute de valeur.

PIERROT.

Quelle erreur eſt la vôtre!
Je ſom' Français, j'avons du cœur:
L'un ne va pas ſans l'autre.

Il avoue à ſon Parrein ſon amour pour Théreſe; & le Tabellion, voyant qu'il ne peut l'y faire renoncer, imagine de faire une loterie d'amour, dont Pierrot ſera le lot. Les Filles tireront *gratis*; mais les Veuves n'y ſeront admiſes qu'en conſignant 500 livres: ce qui formera la dot de Pierrot qui n'a point de fortune. Madame Rapé & Madame Froment y conſentent, dans l'eſpérance de ſe l'enlever l'une à l'autre; mais le Tabellion a ſi bien arrangé les choſes, que Pierrot tombe à Théreſe qu'il aime.

Cette Piéce charmante eſt de M. Favard ; & nous n'en n'avons donné un extrait ſi ſuccint, que parce que nous avons craint de nous livrer au plaiſir d'en rapporter tous les détails agréables : ce qui n'aurait pu ſe faire ſans la copier preſque toute entiere. Elle eut le plus grand ſuccès, & depuis qu'elle a paru ſur le Théatre de l'Opéra Comique, il n'y a point eu de Foire où elle n'ait été remiſe.

LA COQUETTE SANS LE SÇAVOIR;

Opéra Comique, en un acte, en Vaudevilles.

23 Février 1744.

Colette, rivale d'Agathe, ouvre la scène, & projette de la brouiller avec Colin qu'elle voudrait lui enlever. Elle lui persuade que ce Berger en aime une autre, & que, pour le ramener, Agathe doit feindre de l'indifférence, tandis qu'elle, Colette, lui marquera de l'amour. Agathe, suivant ce conseil, se retire, en voyant paraître Colin qui arrive avec un ruban à la main, qu'il destinait à Agathe, mais que Colette lui prend, en feignant de se persuader qu'il était pour elle, & lui promettant de le raccommoder avec sa cousine Agathe; Colin joyeux l'embrasse par reconnaissance. Lorsqu'il est parti, Agathe, qui a tout vu, revient & se persuade facilement l'inconstance de son Amant. Pour s'en venger à son tour, elle écoute la

déclaration de Lucas, & la reçoit favorablement. Elle ne rebute pas davantage Blaiſe & le Procureur Fiſcal; mais, tandis qu'elle reçoit leurs fleurettes, Colette amene Colin dans le fond du théatre, pour être témoin de la perfidie de ſa Maîtreſſe. Lorſqu'Agathe l'apperçoit, elle redouble de coquetterie, ſuivant le conſeil de ſa couſine, & leur donne à chacun une main, une par-devant, & l'autre par-derrière, de façon que chacun de ſon côté croit être l'Amant favorifé. Lorſqu'ils ſont partis, Colin arrive, outré de dépit. Agathe continue à le traiter conformément aux conſeils qu'elle a reçus de Colette.

COLIN, *tendrement.*

AIR : *Ah! ſi j'avais connu M. de Catinat.*

Prenez-vous du plaiſir à me rendre jaloux?
Voulez-vous perdre un cœur qui n'aime rien que vous?
Songez qu'un tendre Amant eſt un tréſor.

AGATHE.

Hé bien!
Peut-on en avoir trop, ſi c'eſt un ſi grand bien?

Cependant Agathe eſt toute prête à

ſe découvrir, en voyant ſouffrir ſon Amant; mais elle en eſt toujours empêchée par Colette qui trouve le moyen de la faire ſortir, en lui promettant, ſi elle veut la laiſſer faire, de rendre Colin amant tendre & conſtant. Lorſqu'elle eſt partie, la fourbe Colette acheve de déſeſpérer le crédule Colin qui lui promet de l'épouſer par dépit. Enfin Lucas, Blaiſe & le Procureur Fiſcal reviennent ſur la ſcène avec Madame Bombinote, mere d'Agathe, qu'ils ſomment de tenir la parole qu'elle a donnée à chacun d'eux.

COLIN.

AIR: *Des Trembleurs.*

Juſte Ciel! perfide Agathe,
De ce bonheur qui les flatte,
Vous me berciez donc, ingrate.

AGATHE, *timidement.*

Ah! Colin!...

COLETTTE *à Colin.*

Quel air ſournois!

Madame BOMBINOTE, *en colere.*

Jour de Dieu! crains ma colere;
Amuſer de la maniere
Quatre Amans!

AGATHE.

Eh ! non, ma mere,
Je n'en amuſais que trois.

Enfin tout s'éclaircit, les Amans s'expliquent, Colette eſt la dupe de ſon artifice, les Amans ſont unis, & la Piéce finit par le Vaudeville ſuivant :

COLIN.

J'obtiens ta main, ma chere Agathe :
Ah ! qu'un pareil bonheur me flatte !
Ce jour va combler mon eſpoir ;
S'il faut que de l'hymen s'enſuive
Quelque échec qu'on ne peut prévoir,
Hélas ! du moins que ça m'arrive
Sans le ſçavoir !

AGATHE.

Je ſuis toujours ſimple & novice ;
Mais ſouvent dans le précipice
On tombe ſans l'appercevoir :
Si jamais je te fais injure,
Colin, ne vas pas m'en vouloir ;
Car ce ſera, je te le jure,
Sans le ſçavoir.

BOMBINOTE.

Une Madame, une Bergere

Egalement cherchent à plaire,
Et s'occupent de cet eſpoir :
A Paris la moindre Griſette
En fait un art, matin & ſoir ;
Mais au Village on eſt coquette
Sans le ſçavoir.

AGATHE.

Sans nous parler de ſa tendreſſe,
Un Amant nous fait politeſſe,
Et l'on s'accoutume à le voir ;
Petit-à-petit ſon langage
Sur notre cœur prend du pouvoir ;
Et c'eſt ainſi que l'on s'engage
Sans le ſçavoir.

COLETTE.

Un tendre Amant à ſa Bergere
Dérobe une faveur légere ;
C'eſt un baiſer qu'il veut avoir :
Enſuite il oſe davantage :
Le cœur commence à s'émouvoir ;
La tête tourne, & l'on s'engage
Sans le ſçavoir.

BLAISE.

Avant douze ans Gogo ſe pare ;
De ſon cœur le plaiſir s'empare,
Quand alle eſt devant un miroir ;

Alle minaude, ſe tiant drette,
Ne veut plus mettre de mouchoir :
Voilà Gogo déjà coquette
Sans le ſçavoir.

COLETTE.

Plus d'un mari coquet, volage,
Prétend que ſa femme ſoit ſage,
Tandis qu'il manque à ſon devoir :
Epoux, quelle erreur eſt la vôtre !
Dormez, dormez ſur cet eſpoir ;
Mais vous ſerez comme les autres,
Sans le ſçavoir.

LUCAS.

Je nous aimons ſans nul reproche ;
Je n'achetons point chat en poche,
Quand il s'agit de ſe pourvoir ;
Mais à la Ville, jarnonbille !
On donne dans le pot au noir ;
On prend ſouvent veuve pour fille,
Sans le ſçavoir.

COLIN.

Iris dormait ſur la fougere ;
Un jeune Berger téméraire,
Voyant voltiger ſon mouchoir ;
L'occaſion me favoriſe,

Faiſons, dit-il, notre devoir ;
La pauvre enfant ſe trouva priſe,
Sans le ſçavoir.

Cette Piéce charmante, qui eſt intriguée & écrite du ton de la bonne Comédie, eſt de Meſſieurs Favard & Rouſſeau de Toulouſe. Nous ne pouvons en faire un éloge plus complet & plus juſte, qu'en diſant que ſon ſuccès fut égal à ſon mérite.

ACAJOU;

Opéra Comique, en trois actes, en vers, mêlé de Vaudevilles.

18 Mars 1744.

Le Théatre repréſente le Palais d'Arpagine, orné de Magots & de Colifichets, dans le goût moderne.

Le Génie Podagrambo ouvre la ſcène avec la Fée Arpagine, qui conſent à l'épouſer, quoiqu'ils n'ayent aucun penchant l'un pour l'autre, & qu'ils aiment, chacun de leur côté, un jeune Prince & une jeune Princeſſe; Podagrambo aime Zyrphile, & Arpagine, le jeune Acajou. Arpagine a inutilement employé tout ſon pouvoir à corrompre le goût d'Acajou; elle n'a pu s'en faire aimer. L'éducation, qu'elle lui donne, eſt des plus ridicules. Un Médecin lui enſeigne à faire des armes; un Poëte, la Géométrie, & un Avocat, la muſique. Mortifer, le Médecin ſpadaſſin, vient le premier donner ſa leçon.

MORTIFER.

AIR : *J'écoutais de-là son caquet.*

Maître d'armes & Médecin
Ont entr'eux peu de différence ;
Tous deux possedent la science
De détruire le genre humain.

AIR : *Il était un Moine blanc.*

L'un, ainsi que l'autre, enfin,
Par un principe certain,
Avec la tierce & la quarte,
De ce monde nous écarte.

Mortifer mêle plaisamment les termes des deux Arts, & donne à son Eleve une leçon ridicule.

AIR : *Il a la fine montre au gousset.*

Songez à tourner le poignet ;
Car des armes tout le secret
Dépend de son fistole
Et de son diastole.

AIR : *De nécessité nécessitante.*

La pointe au corps, serrez la mesure,
Les muscles tendus, & la main sûre :
Il faut qu'avant le pied le coup parte.

Allons, faites-moi une pulſation à l'épée de tierce.

Détergez, & tirez-moi de carte.

Acajou porte pluſieurs bottes au Médecin qui ne ſçait pas parer.

MORTIFER.

Non, je ne ſçais que démontrer ;
Ce n'eſt pas à moi d'opérer :
Ma main en ſerait avilie ;
C'eſt le fait de la Chirurgie.

Le Métromane-Géometre arrive pour donner ſa leçon qu'il commence ainſi :

MÉTROMANE.

Seigneur, en peu de mots j'aurai fait aujourd'hui. (*Il déclame.*)

Je vous l'ai déjà dit : l'auguſte Poéſie
Eſt aſſervie aux loix de la Géométrie ;
Tout Verſificateur doit ſçavoir à propos
Toiſer une penſée, & combiner des mots.
Que toujours le bon ſens, eſclave de la rime,
En forme d'axiome expoſe une maxime,
Les vers de Tragédie, au milieu partagés,
Portant ſix pieds de long, de niveau ſont rangés ;

Et tout Poëte exact, sur les mêmes modeles,
Resserre son génie entre deux paralleles.
Je vous ai démontré l'art de construire un vers ;
Apprenez maintenant ses usages divers, Seigneur.

ACAJOU.

AIR : *Changement pique l'appétit.*

Seigneur, votre art m'est inutile.

MÉTROMANE.

Commençons par le plus facile :
Une leçon vous apprendra
A fabriquer un Opéra.

(*Il déclame.*)

Pour devenir Auteur Lyrique,
Il faut, sur un plan symmétrique,
Par un calcul géométrique,
Echafauder soixante mots,
Vuides de sens, forts de musique :
Tels sont les opéra nouveaux.

Acajou répond qu'il s'ennuie d'entendre seulement parler de l'Opéra.

MÉTROMANE, *déclamant.*

Du moins de déclamer apprenez la méthode :

C'eſt un talent, Seigneur, qui devient à la mode;
Dans cet Art méchanique on aime à s'exercer:
Ecoutez mes leçons, je vais vous y dreſſer.
Pour faire des Héros une illuſtre peinture,
N'allez pas ſottement imiter la nature:
A voir avec quel art on nous rend leurs tranſports,
Sans doute ces Héros n'étaient que des reſſorts.
Sçachez qu'un Prince Grec, ou qu'un Bourgeois de Rome,
Ne parlait pas jadis de même qu'un autre homme.
Ces Pyrrus, ces Brutus, en perruque, en chapeau,
En paniers de baleine, & couverts d'oripeau,
Malgré le ſens commun, guidés par la meſure,
D'un ſon harmonieux cadençoient la céſure:
Le moindre Confident, ſur pareil ton monté,
Avait, comme ſon maître, un langage noté:
Tous parlaient en chantant, & leurs voix compaſſée
Ne s'ajuſtait qu'au geſte, & non à la penſée.
Chaque Acteur, pour les peindre & s'exprimer comme eux,

Dit des vers empoulés, qui tombent deux à deux.
Examinez mon jeu : c'eſt ainſi que j'avance ;
Je prends une attitude, & fort bas je commence ;
Ma voix en même tems s'éleve par éclats ;
Je balance le corps, & j'agite les bras.
Tantôt, avec ardeur, je dis à ma Maîtreſſe :
Pourquoi me fuyez-vous, adorable Princeſſe ?
Aux tourmens que j'endure ayez quelques égards ;
Cruelle, je mourrai, privé de vos regards.
Hélas ! . . . De cet hélas diſtinguez l'intervalle.
Tantôt de mes deux bras décrivant un ovale,
J'en impoſe aux Humains, du ton ſacré des Rois,
Et je mugis des vers, en étouffant ma voix.
Actrices, qui briguez les honneurs de la ſcène,
Que, dès le premier vers, la fureur vous entraîne,
Etendez votre bras, pour mieux le faire voir ;
Relevez l'eſtomac, étalez le mouchoir ;
Criez à tout propos, criez à perdre haleine :
Que l'on croye, en un mot, voir hurler Melpomène.
Par ce goût général, que chacun ſoit conduit :

On ne doit déclamer que pour faire du bruit :
Taratantalera ..... mais quel démon m'inſpire !
Quels gouffres ſont ouverts ! taratantaleriré...
Ah ! Princeſſe, ah ! Seigneur, je deviens furieux...
C'eſt ainſi qu'en partant je vous fait mes adieux. *

Le pauvre Acajou croit en être quitte ; mais il eſt aſſailli par M. Glapinome, Avocat, Me Fauſſet, Procureur, & Gueulard, Huiſſier, qui l'obligent d'entendre un Trio, dans lequel il n'y a que les cinq voyelles. Il les congédie enfin ; & le premier acte finit par une danſe des Magots qu'Arpagine anime, pour amuſer Acajou.

Au ſecond acte, le Théatre repréſente les jardins de Ninette, Fée bienfaiſante, qui protege Zirphile. Ces jardins ne ſont ſéparés de ceux d'Arpagine, que par une paliſſade de fleurs.

Ninette ne peut faire entendre à Zir-

* Il s'arrête au milieu de ſa fureur, & ſe retire froidement, en faiſant une profonde révérence.

phile comment elle doit conserver son honneur. Podagrambo, qui survient d'un air gauche, ne lui fait pas mieux sentir ce que c'est que le sentiment; mais, lorsqu'ils sont partis l'un & l'autre, Acajou, qui parvient à s'introduire à travers de la palissade, lui fait bientôt connaître l'amour. Cette scène est charmante, & il faut la voir dans l'original. Podagrambo, qui revient sans que les Amans s'en apperçoivent, court avertir Arpagine, qui, voyant qu'elle ne peut séparer Acajou de Zirphile, feint de protéger leurs amours, promet de les unir, & conseille adroitement à Acajou de demander à Zirphile l'anneau qu'elle porte au doigt, comme un gage de son amour. Cet anneau est un talisman qui préserve Zirphile des entreprises de la méchante Arpagine: aussi, dès qu'elle l'a en sa puissance, elle l'enleve dans un char tiré par un dragon volant. Acajou apprend ce triste événement à la Fée Ninette, qui, après avoir mis ses lunettes, découvre que le corps de Zirphile est chez Podagrambo, & sa tête dans la Lune. Elle tâche de le consoler, en lui disant:

AIR : *Fille qui voyage en France.*

Vous avez un avantage ;
Cela doit vous appaiſer :
Son cœur eſt votre partage.

ACAJOU.

Hélas ! pourquoi m'amuſer ?
O ſort funeſte !
Mon Rival peut épouſer
Ce qui lui reſte.

Ninette le raſſure, en lui diſant que le Génie n'en peut approcher, qu'il ne ſoit maître de la tête, & que c'eſt à lui à le prévenir. Pour cet effet, elle lui donne ſes lunettes ; &, par la vertu de ſa baguette, elle le tranſporte dans la Lune où ſe paſſe le troiſiéme acte.

Le Théatre repréſente des boſquets, & la tête de Zirphile, ſur un buiſſon de fleurs, s'amuſe à chanter :

Que je regrette mon Amant,
Quoiqu'il cauſe mon infortune !
Pour avoir aimé tendrement,
Voilà ma tête dans la Lune :
Si chaque fille eſt dans ce cas,
Les têtes ſont rares là-bas.

AIR : *Sans le ſçavoir.*

Un charme affreux ici m'arrête ;
Il ne me reſte que la tête :
Quel amuſement puis-je avoir
Podagrambo du reſte eſt maître
Et je déteſte ſon pouvoir ;
Je réponds à ſes feux peut-être,
Sans le ſçavoir.

Acajou arrive, & raſſure Zirphile ſur le ſort de ce qui eſt entre les mains de Podagrambo. Ce Génie paraît, un trébuchet à la main, pour attraper la tête de Zirphile qui diſparaît ; & Acajou, après avoir mis les lunettes de la Fée, s'offre à lui ſous la figure d'un Vieillard. Podagrambo s'adreſſe à lui, pour trouver la tête de Zirphile, qui reparaît, à l'invitation d'Acajou. Podagrambo a la bêtiſe de lui confier l'anneau de Zirphile, & il l'engage de l'attraper, pendant qu'il va lui faire un conte pour l'amuſer. Il ſe couche ſur un banc de gazon, pour réciter ſon conte plus à ſon aiſe, & il s'aſſoupit. Pendant ce tems-là Acajou profite de ſon ſommeil pour emporter la tête de Zirphile. Arpagine, qui connaît la bêtiſe du Génie, craint

qu'il n'ait fait quelques extravagances qu'elle aurait pu prévenir, en ne le quittant pas. Elle le trouve endormi, le réveille, & il lui apprend la ſottiſe qu'il a faite de confier l'anneau à un Habitant du Pays. Elle s'emporte contre lui; mais il n'eſt plus tems. Leur pouvoir eſt fini. Acajou, conduit par Ninette, reparaît ſous ſa figure naturelle, & Zirphile avec ſa tête qui eſt remiſe à ſon corps. Arpagine & Podagrambo, déſeſpérés de voir leurs projets manqués, diſparaiſſent.

NINETTE, *à Podagrambo & à Arpagine.*

AIR: *Bouchez, Nayades.*

Vos remords ſont notre vengeance;
Malheureux, fuyez ma préſence:
Toujours les méchans & les ſots
Sont dupes de leurs ſtratagêmes;
Jamais ils n'ont, dans leurs complots,
De plus grands ennemis qu'eux-mêmes.

Pour completter la fête, la Fée Ninette tranſporte ſes ſujets dans la Lune, & ils y exécutent un Ballet de Nains qui termine la Piéce. Elle eſt de M.

Favard qui l'a tirée du conte d'Acajou, de M. Duclos, & en a fait un ouvrage excellent, plein de scènes agréables & de fines plaisanteries. Elle fut d'abord jouée en prose, mêlée de couplets; mais, après la défense qui fut faite à l'Opéra Comique de parler, elle fut représentée toute en Vaudevilles à la Foire suivante; &, au mois d'Octobre de la même année, on la vit avec plaisir sur le Théatre de l'Académie Royale de Musique. Elle attira depuis un concours si prodigieux, que, le jour de la clôture, la barrière, qui séparait l'Orchestre du Parterre, se brisa. Pour la raccommoder, on fut obligé de faire sortir, hors de la Salle, toutes les personnes qui remplissaient le Parterre. Mais ce fut en vain : le monde, qui était sur le Théatre, y descendit, pour faire place à de nouveaux Spectateurs qui comblerent entiérement le lieu de la scène. Il n'avait pas été possible, dans cette confusion, de rendre l'argent à ceux qu'on avait fait sortir. Plusieurs l'exigeoient avec menaces. Six des plus mutins furent arrêtés. M. *Monet* se comporta en cette occasion avec beaucoup de prudence. Il fit relâcher ceux qu'on avait

mis au Corps-de-garde. Il paya les mécontens d'une harangue, moitié plaiſante, moitié pathétique, qui lui concilia tous les eſprits. Jamais repréſentation n'avait été ſi lucrative. Toutes les places étaient à ſix livres; & le Théatre était ſi rempli, qu'il n'y pouvait paraître qu'un Acteur à la fois. Il n'y eut point de ſymphonie, point de ballets. On n'entendit rien, pas même le compliment. On applaudit beaucoup, & tout le monde ſe retira ſatisfait, moins cependant que l'Entrepreneur.

THÉSÉE;

THÉSÉE;

Parodie de l'Opéra de ce nom.

19 Février 1745.

Nous ne donnerons point d'extrait de cette Parodie qui fut un objet d'amusement pour Messieurs Favard & Parmentier ; mais les anecdotes, auxquelles elle a donné lieu, méritent bien d'être rapportées.

Un nommé Leger, Domestique de M. Favard, animé par l'amour des talens, voulut consacrer les siens au Théatre. Il débuta dans cette Parodie par la moitié d'un bœuf. Pour faire entendre ceci, il est nécessaire d'expliquer que, dans le triomphe de Thésée, la monture de ce Héros, était le bœuf gras, figuré par une machine de carron, qui se mouvait par le moyen de deux hommes qui y étaient renfermés ; le premier debout, mais un peu incliné ; le second la tête appuyée sur la chûte des reins de son camarade. *Leger*, qui avait brigué l'honneur du début, obtint la pré-

férence pour faire le train de devant. Gonflé d'alimens & de gloire, il lâcha une flatuoſité qui penſa ſuffoquer ſon collégue. Celui-ci, dans ſon premier mouvement, pour ſe venger de l'effet ſur la cauſe, mordit bien ſerré ce qu'il trouva ſous ſes dents. *Leger* fit un mugiſſement épouvantable. Le bœuf gras ſe ſépara en deux : une moitié s'enfuit d'un côté, une moitié, de l'autre ; & le ſuperbe Théſée ſe trouva à terre, étendu de ſon long. On eut beaucoup de peine à continuer la Piéce. A peine fut-elle achevée, que l'on entendit une grande rumeur. C'était *Leger* qui, prétendant que ſon camarade lui avait manqué de reſpect, ſe gourmait avec lui ſur le ceintre. Après avoir diſputé ſur la prééminence & les avantages du train de devant & du train de derrière, ils en étaient venus aux coups. Le pauvre *Leger* penſa en être la victime, il tomba du ceintre ; mais, par bonheur pour lui, il fut accroché par un cordage qui le ſuſpendit à vingt pieds de haut, comme un oie que les Mariniers vont tirer. Il en fut quitte pour quelques contuſions. Cet accident ne le dégoûta point des débuts. Quelques jours après, comme on allait commencer le ſpectacle,

on apprit que Marville, Acteur chargé du rôle de Roi dans la même Parodie, venoit de décamper en poste. *Leger* se présenta pour le remplacer. C'était la seule ressource pour ce jour-là. Il joua le rôle. Sa figure, sa voix, son geste, & sur-tout sa confiance insolente, étaient d'un ridicule & d'un comique si parfaits, qu'il fut applaudi généralement. Dès le soir même il donna congé à son Maître, & demanda mille écus d'appointemens, pour s'engager dans la Troupe. Comme on n'accepta pas ses propositions, il cria à l'injustice, & la tête lui tourna tout-à-fait.

A une représentation de la même Parodie de *Thésée*, la Demoiselle V... chargée du rôle de Médée, oubliant sa replique, pour entrer sur la scène, s'amusait à écouter les fleurettes d'un Financier sexagénaire; elle entend sa replique, comme le bon homme, transporté d'amour, se précipitait à ses genoux pour lui baiser la main; elle s'en débarrasse brusquement : mais, dans le mouvement qu'elle fit, la crinière postiche du vieil Adonis s'embarrasse dans les paillettes de la jupe de Médée. La V... part, & laisse son Amant en atti-

tude chauve & proſterné. Elle s'avance ſur le Théatre, portant devant elle, ſans le ſçavoir, ce grave trophée chevelu, qui, ſe balançant majeſtueuſement, ſemblait répondre aux geſtes pathétiques de l'Actrice. Il s'éleva un applaudiſſement général qui devint convulſif, lorſque l'on vit ſortir d'une couliſſe une tête pelée, qui reclamait ſa vénérable dépouille. La V.... déjà toute fiere de l'accueil favorable qu'elle croyait recevoir du Public, faiſait de grandes révérences; mais elle ne reſta pas long-tems dans l'erreur. En s'inclinant avec dignité pour remercier les Spectateurs bénévoles, elle apperçut la malheureuſe perruque. Tout autre qu'elle eût été déconcertée; mais, en Princeſſe au-deſſus des coups de la fortune, elle détacha tranquillement cet ornement étranger qu'elle rendit, & continua froidement ſon rôle. Cela lui valut un ſuccès; tant il eſt vrai qu'il faut ſe poſſéder dans les grands événemens.

LA ROSE,

OU

LES JARDINS DE L'HYMEN;

Opéra Comique, en un acte, en prose, mêlé de Vaudevilles, suivi d'un Divertissement, & précédé d'un Prologue.

5 Mars 1745.

Avant de paraître, cette Piéce essuya beaucoup de difficultés de la part du Magistrat chargé de la police, qui, malgré les bonnes intentions du Censeur, refusa constamment d'en permettre la représentation : ce qui engagea M. Piron, qui en est l'Auteur, à présenter cette Requête à M. le Comte de Maurepas :

MONSEIGNEUR,

Sans autre appui qu'une parfaite confiance en votre pouvoir & en votre bonté, j'ose recommander à votre protection une Rose qu'on veut empêcher

d'éclorre. Le déſeſpoir des pauvres Entrepreneurs de l'Opéra Comique me force à prendre cette liberté. On vient de leur défendre la repréſentation de cette Piéce, au moment que votre départ les empêche d'être à vos pieds, & que la longueur & les grands frais des préparatifs ont achevé de les conduire à l'extrêmité. Ils avoient tout fait, dans l'eſpérance que votre indulgence & votre autorité les mettraient à l'abri de la perſécution.

Votre nom, Monſeigneur, les conduit à la mort. Ainſi j'oſe avancer que vous leur devez compaſſion, d'autant plus qu'on ne s'aviſe pas d'implorer ici votre appui en faveur du ſcandale & de la licence. Un Abbé, commis à l'examen des Piéces, qui ſe conforme aux ſcrupules & à la rigidité de la police, envoya la Roſe à M. Hérault, avec ſon approbation, & ſans avoir fait aucune rature. Il y a plus, Monſeigneur : j'ai lu la Roſe dans une Compagnie où il y avait deux Evêques ſexagenaires & quelques Dames qui en ſont déjà aux Directeurs. L'Ouvrage trouva grace devant leurs yeux ; ils n'y ont voulu voir que ce que j'y montre. Les mots de roſe, roſier, houlette & jardin, leur ont bien

fait penſer quelque petite choſe ; mais ils convinrent tous, comme a fait l'Examinateur, que le voile de l'allégorie était ſi heureuſement tiſſu, qu'il n'y avait pas le petit trou par où l'on pût voir la nudité.

M. Hérault ne veut pas branler de derriere le rideau, ſans ſe vouloir imaginer que ce rideau ſera bien plus devant les yeux des Spectateurs, qu'il ne peut être dans l'idée des Lecteurs. Mon Théatre repréſente un jardin, au milieu duquel eſt un roſier. La Roſe éclate au-deſſus de ce roſier, & frappe les regards des Spectateurs. Tout cela répand une innocence continuelle ſur tout ce qui ſe dit. Des Bergers ſe diſputent, comme une faveur innocente, un bouquet offert par la plus jolie Bergere du Hameau, lieux communs des niaiſeries paſtorales. Je vous ſupplie très-humblement, Monſeigneur, de vouloir bien donner des ordres plus doux que ceux de M. Hérault.

Sapè, premente Deo, fert Deus alter opem.

Un grand Roi très-chrétien ne dédaigna pas de ſecourir Moliere dans un pareil cas, à l'occaſion du Tartuffe ; & cependant la même différence, qui ſe

trouve à mon déſavantage entre les deux Auteurs, ſe trouve à mon avantage entre les matieres & les conſéquences des deux Piéces, &c. Cette Lettre eut ſon effet, & la Piéce fut jouée.

PROLOGUE.

L'Amour, conduit par Mercure, s'eſt introduit dans le pays de l'Hymen, pour chaſſer ſur ſes terres, & ſe venger de ce qu'il a mépriſé ſes loix. Il commence par y faire tapage. Son Compagnon l'engage à faire moins de bruit, crainte qu'on ne découvre leurs projets.

MERCURE.

L'Hymen s'alarme au moindre bruit.

L'AMOUR.

Bon, bon! pendant toute la nuit
Il ſommeille;
Devant ſes yeux, ſous ſon rideau,
J'ai cent fois paſſé mon flambeau:
Rien ne l'éveille.

MERCURE.

Ne nous y fions pas: malgré ce calme apparent, tout eſt ici dans la défiance; & déjà nous aurions été ſurpris, ſi

je n'avais assoupi la Médisance & la Jalousie à qui l'Hymen a confié la garde de cette Isle..... L'occasion est favorable : nous entrons dans la saison, où, pour sortir de l'enfance, les Bergeres de ce Hameau sont obligées d'offrir à l'Hymen les premieres fleurs & les premiers fruits qui croissent dans leurs jardins, pour qu'il en dispose à son gré.

MERCURE.

AIR : *Vénus nous traite en rivales.*

A faire mauvais ménage
Vous avez perdu tous deux :
L'Amour en était plus sage,
Et l'Hymen bien plus heureux.

Mercure conseille encore à l'Amour de se déguiser, & ils sortent pour exécuter leur projet.

LA ROSE,

OU

LES JARDINS DE L'HYMEN.

Le Théatre repréſente un jardin fermé d'une grille, au milieu duquel on voit un roſier : aux deux côtés de la porte ſont deux ſtatues repréſentant la Jalouſie & la Médiſance.

Roſette ouvre la ſcène avec Silvie ſa couſine, qui lui conſeille de prendre ſoin de ſon jardin, & de ne pas ſonger encore à garder un troupeau, parce que, pour porter une houlette, il faut être une fille faite, & avoir vu le loup. Roſette aſſure ſa couſine qu'elle n'en aura pas peur.

SILVIE.

AIR : *Menuet de Roland.*

Petite téméraire !

ROSETTE.

Bon ! le monde ſe plaît
Preſque toujours à faire

Le loup plus gros qu'il n'eſt.

Laiſſe-le venir ſeulement : tu verras ſi je t'appelle à mon ſecours.

SILVIE.

Et quand crois-tu qu'on te confiera le ſoin d'un troupeau ?

Elle lui apprend que ſa mere lui a promis la houlette & la clef des champs, dès que ſa roſe ſerait fleurie, & qu'elle vient d'éclorre ce matin même, quoique ce ne ſoit encore que le premier jour du Printems.

ROSETTE.

AIR : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Va prévenir, ma chere,
Les Bergers d'alentour
De la jeune Bergere
Qu'on inſtale en ce jour
Dis, pour ſa bien venue,
Qu'au plus joli Paſteur
Roſette eſt réſolue
De donner cette fleur.

Silvie prétend qu'il faudra que la

mere de Roſette ſe leve de bon matin, ſi elle ne veut pas trouver la fleur moiſſonnée ; car elle pourrait bien la troquer contre la houlette du premier Paſteur qui viendra s'offrir. La mere de Roſette, qui ne peut croire que la roſe ſoit déjà fleurie, vient s'en convaincre par elle-même, & lui défend bien d'y laiſſer toucher, juſqu'à ce que l'Hymen ſoit venu la cueillir ſur le roſier.

ROSETTE.

Ah! l'Hymen! & pourquoi pas l'Amour?

LA MERE.

AIR : *Je ne ſuis né ni Roi, ni Prince.*

Fi donc : c'eſt un monſtre farouche ;
Prenez bien garde qu'il n'y touche :
Pour l'Hymen laiſſez la fleurir ;
C'eſt à lui que je la deſtine :
L'Amour vient-il à la cueillir,
Il ne reſte plus que l'épine.

Songez bien, Roſette, qu'aucun Berger ne voudrait s'aſſocier avec vous, ſi l'Hymen n'avait reçu votre premiere offrande. C'eſt un uſage conſtant ici.

Elle sort pour l'aller chercher, & Rosette lui crie :

AIR : *Ton himeur est Cathereine.*

Et du jour à cette quête
Ne passez pas la moitié,
Car cette fleur n'est pas faite
Pour être long-tems sur pié ;
On n'en vit jamais de vieille :
C'est leur sort infortuné ;
Le matin, fraîche & vermeille,
Le soir (*elle souffle dans sa main*) autant de fané.

La mere embarrassée, après avoir fait entrer Rosette dans le jardin, imagine, pour la guetter, d'appeller Colin, dont la rusticité ne lui laisse rien à craindre ; mais l'amour, qui rodait autour du jardin, saisit cet instant, & engeole si bien Rosette, qu'elle consent à lui laisser cueillir la rose, s'il peut trouver le moyen d'entrer dans le parterre. Ils ébranlent la grille, en chantant ensemble :

Poussons, poussons, poussons fort,
Mais poussons d'accord.

Heureusement Colin arrive, & ap-

pelle la mere qui lui dit que la roſe n'eſt pas pour lui, mais pour l'Hymen qui doit s'en couronner.

AIR : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Fi donc, fi donc, j'apprête
A l'Hymen ennuyeux
Un ornement de tête,
Qui lui conviendra mieux :
Ce n'eſt pas une roſe
Qu'il faut à ſon bonnet,
Mais bien une autre choſe
Que l'Hymen ſeul connaît.

La mere l'aſſure ſur ſa foi qu'il n'en tâtera pas. L'Amour lui demande ſi c'eſt ſur ſa foi conjugale, & ſort en ſe mocquant d'elle.

LA MERE, *à Colin.*

AIR : *Ton joli, belle Meuniere.*

Pour l'avoir chacun la guette,
Mon pauvre Colin ;
Je crains même que Roſette
N'y porte la main :
Veille ſur cette folette
Et ſur ſon jardin.

Colin ne ſçait pas de meilleur moyen

d'empêcher les autres de la prendre, que de la cueillir lui-même ; mais la mere lui signifie que, si elle trouve une feuille de manque à son retour, elle le fera pendre en qualité de voleur domestique. Aussi-tôt qu'elle est partie, Rosette vient la lui offrir ; mais, effrayé de la menace, il se garde bien de la cueillir : ce qui produit une situation très-plaisante. Rosette, voulant le rassurer, lui apprend ce que des Bergeres viennent de lui dire.

AIR : *Voulez-vous sçavoir qui des deux.*

Elles m'ont dit qu'en pareil cas
Une fille ne manque pas
De roses artificielles,
Où les plus fins seroient dupés :
Les yeux de l'Hymen, disent-elles,
Tous les jours même y sont trompés.

Colin, qui n'est point rassuré, ne veut pas courir le risque d'être pendu ; mais Rosette se console de ses refus, par l'espérance de la donner à quelqu'un des Bergers que sa Cousine Silvie a fait avertir. Le premier est un bel esprit, qui lui dit avec emphase :

Tel qu'on vit autrefois de l'Argonaute avide

La Nef ambitieuſe aborder la Colchide ;
Tel & plus empreſſé, je viens pour conquérir
L'ouvrage merveilleux de Flore & de Zéphyr.

ROSETTE.

Je n'entends ni le Grec, ni le Latin : Tenez, je ſuis de ces filles qui veulent qu'on leur parle Français. N'eſt-ce pas à ma roſe que vous en voulez ?

Elle lui demande ce qu'il lui donnera en échange. Il lui promet des fleurs de Rhétorique, & un bouquet qui éternisera ſes charmes. Roſette y conſent, & eſt prête à la lui donner, lorſqu'un Vieillard arrive, & obtient la préférence pour une pomme d'or qu'il lui donne. Mais celui-ci eſt bientôt éconduit par un jeune Berger qui n'a que ſon cœur, mais qui l'offre d'une maniere ſi galante, que Roſette ne peut le refuſer, cependant à la condition ſuivante.

ROSETTE.

AIR : *Du Menuet de Grandval.*

Que Monſieur le Cueilleur de roſe
Renonce donc à ſon métier,
Et me jure, avant toute choſe,
De n'en cueillir qu'à mon roſier.

LE BERGER.

Air précédent.

Très-volontiers, mais que Roſette
Me jure auſſi de bonne foi,
Et de ſon côté me promette
De n'en laiſſer cueillir qu'à moi.

L'Amour, qui arrive, eſt le garant de leurs promeſſes, & les aide à forcer la ſerrure. La Mere accourt avec l'Hymen ; mais ils arrivent trop tard La Bergere a déjà troqué ſa roſe contre la houlette du Berger. La Mere ſe déſeſpere, mais l'Hymen la conſole, en lui diſant :

Il a ſecondé mes intentions : c'eſt à ce Berger que je deſtinais une ſi belle roſe. Quelle ſoit le gage de ſon union avec Roſette, & de ma reconciliation avec l'Amour.

Les Bergers célébrent la Fête au ſon de leurs muſettes, & la Piéce finit par le Vaudeville ſuivant :

VAUDEVILLE.

Climene, avant ſon mariage,
Maſquait les défauts de ſon cœur
On vantait dans le voiſinage

Sa complaiſance & ſa douceur :
Cette Gente chérubine
Vient de s'unir à Damon ;
C'eſt le diable à la maiſon :
La roſe eſt changée en épine.

Quoique, ſur le retour de l'âge,
Philis s'étonnait, l'autre jour,
Qu'on ne lui rendait plus hommage,
Et s'en plaignait au Dieu d'Amour.
Il prit d'une main badine
Un miroir au même inſtant :
Voyez, dit-il en s'envolant,
La roſe eſt changée en épine.

Hier à certaine fillette,
Que par hazard il rencontra,
Damon conta mainte fleurette,
Et même ne s'en tint pas là.
Je gagerois, à ſa mine,
Qu'à préſent il s'en repent :
En cas pareil on voit ſouvent
La roſe changée en épine.

Jouiſſez, aimable Jeuneſſe ;
Le tems perdu l'eſt pour toujours :
N'attendez pas dans la vieilleſſe
A faire uſage de vos jours.
Si vous ſuivez ma doctrine,

Cueillez des fleurs au Printems :
L'Hyver regne-t-il dans nos champs,
La roſe eſt changée en épine.

Au ſein de la perſévérance,
Tous les Amans du bon vieux tems
Se ſoutenoient par l'eſpérance,
Et filaient d'ennuyeux momens.
Fi de ces vieilles routines
Que l'on ſuivait autrefois :
L'Amant, ſous de plus douces loix,
Cueille la roſe ſans épines.

Quand l'Hymen cueillait une roſe,
Jadis il s'y piquait les doigts :
Aujourd'hui c'eſt toute autre choſe
Il n'eſt plus d'obſtacle à ſes droits :
Avec ces fléches badines,
L'Amour épluche un roſier ;
L'Amour fait ſi bien ſon métier,
Qu'Hymen n'y trouve plus d'épines.

Liſe, au ſortir de ſa toilette,
Enchante les regards ſurpris ;
Le ſoir, quand la Belle en cornette
Quite ſes roſes & ſes lys,
N'entrez point à la ſourdine,
Vous que charmait ſa beauté :
L'art reprend ce qu'il a prêté ;
La roſe eſt changée en épine.

Cet excellent Opéra Comique eſt le dernier ouvrage que M. Piron ait donné à ce Théatre, ſans doute rebuté par les difficultés qu'il éprouva. Il eſt vrai que l'équivoque y eſt ſouvent employée, mais d'une maniere ſi délicate, qu'elle ne peut bleſſer l'oreille la plus ſcrupuleuſe. Ce petit Ouvrage eſt un chef-d'œuvre d'eſprit, & l'on y reconnaît facilement le cachet d'un grand homme. Le Public ne pouvant manquer de prendre le plus grand intérêt à cet eſtimable Auteur, nous croyons lui faire plaiſir, en l'aſſurant que l'âge n'a rien affaibli dans la ſanté ni dans l'eſprit de M. Piron. La tranquillité de ſon ame & la franchiſe de ſon caractere lui conſervent la même vigueur & la même gaîté qu'à quarante ans; & nous avons tout lieu d'eſpérer qu'il enlevera à M. de Fontenelle le titre du *Neſtor* des Auteurs Français.

LE TOUR DOUBLE,
OU
LE PRÊTÉ RENDU;

Opéra Comique en un acte. *

26 Février 1745.

Zémire, fille de Monaffac, Gouverneur de Bagdad, avoue à Zaïde sa confidente, qu'elle se sent émue de compassion pour l'un de ces Etrangers qu'elle a vus, le soir précédent, au bas de sa fenêtre, & croit qu'ils sont plus qu'ils ne paraissent. Elles entendent du bruit, & se retirent. C'est le Prince de Damas, & Pierrot son confident, qui paraissent couverts de mauvais habits. Le Cady, jugeant à leur mine que ce sont des voleurs, veut les interroger.

LE CADY.

AIR: *Des Feuillantines.*

De ma Charge le devoir
Est d'y voir,

* La scène se passe à Bagdad.

Et d'exercer mon pouvoir :
Aux coquins Juge ſévere,
Je ferais, (*bis*) s'il fallait, pendre mon frere.

Holà, hò! Gens de biens, que faites-vous là?

Le Prince honteux, & n'oſant ſe faire connaître, raconte qu'il eſt de Damas, & que l'envie de voyager lui ayant fait prendre la route de Bagdad, il a été ſurpris par des voleurs, qui, après les avoir dépouillés lui & ſon camarade, leur ont par charité donné les haillons qu'ils portent. Fort bien, dit le Cady; & pourquoi rodiez-vous ici? Seigneur, répond Pierrot, ſçachez que cette maiſon renferme un objet pour qui mon Maître ſoupire. Le Cady écoute cette hiſtoire comme une fable; mais elle lui fournit une idée de ſe venger du Gouverneur qui eſt ſon ennemi. Seigneur Damaſquin, dit-il au Prince, la perſonne que vous aimez eſt la fille du Gouverneur: je veux vous la faire épouſer, en vous donnant les moyens de paſſer pour le fils du Sultan de Damas. On va vous donner des habits convenables, pourvu que vous ſçachiez jouer ce perſonnage.

LE PRINCE.

AIR : *Ne m'entendez-vous pas,*

Seigneur, c'en eſt aſſez,
Comptez ſur ma parole ;
Je remplirai mon rôle
Mieux que vous ne penſez :
Seigneur, c'en eſt aſſez.

LE CADY, *à Azouf ſon confident.*

Ces drôles-là ſont des aventuriers ; je vais bien attrapper le Gouverneur.

AIR : *Jeanneton, l'amour lui-même.*

Sa fauſſe délicateſſe
Me chicanne inceſſamment :

AZOUF.

Avec grande impoliteſſe
Il vous reproche ſouvent
Que pour l'eſpéce
Chez vous l'on trouve aiſément
De la faibleſſe.

Le Cady frappe à la porte du Gouverneur, le prie d'oublier leur inimitié, & lui annonce l'arrivée du Prince de Damas, qui vient épouſer Zémire. Monaffac, fort honoré de cette alliance, appelle ſa fille. Le Prince paraît. Zémire,

le reconnaiſſant pour l'un de ces Etrangers qu'elle a vus le jour précédent ſous un équipage ſi miſérable, paraît étonnée, lui donne cependant la main pour obéir à ſon pere ; & ce dernier n'eſt pas plutôt ſorti, pour ordonner une fête, qu'un Frippier, conduit par Azouf, vient rapporter les haillons du Prince, & reprendre ſes habits qu'il n'a fait que louer. Le Prince indigné tire de la bourſe que le Gouverneur vient de lui donner, une poignée de ducats que le Frippier reçoit avec joie, & ſort en riant. Cette aventure humiliante étonne Zémire, mais elle n'affoiblit point ſon amour. Le Prince charmé la raſſure, & ajoute qu'il veut ſe faire connaître en préſence de Monaffac.

ZEMIRE.

AIR : *Entre l'amour & la raiſon.*

Voyez ce perfide Cady ;

ZAIDE.

On ſçait qu'il eſt votre ennemi.

ZEMIRE.

Je ſçaurai d'un juſte ſalaire,
Dont il reſſentira l'effet,
Payer & le bien qu'il ma fait,
Et le mal qu'il m'a voulu faire.

Il

Il semble que ce devrait être ici la fin de la Piéce. Cependant, pour en remplir le titre, l'Auteur a été obligé de joindre la suite de l'histoire, qui aurait pu fort aisément former un second acte.

Zémire vient trouver le Cady, de qui elle n'est point connue. Sa beauté donne dans la vue de ce scélérat; & elle acheve de l'enchanter par ses discours. Voyez, lui dit-elle, si, avec tous les avantages dont le Ciel m'a pourvue, je ne suis pas bien infortunée, ayant un pere barbare, qui publie par-tout que je suis un monstre de laideur, & me tient sous ce prétexte dans une étroite captivité.

ZEMIRE.

AIR : *Pierre Bagnolet.*

Je suis, dans la journée entiere,
Renfermée ainsi qu'un hibou;
Et, pour jouir de la lumiere,
Ma chambre n'a qu'un petit trou,
Qu'un petit trou.
Je suis, &c.

Le Cady, transporté d'amour, veut épouser cette charmante fille, & lui demande quel est son pere. Je suis, répond Zémire, fille d'Omar le Teinturier.

Teinturier ! replique le Cadi, n'importe, je tiendrai ma parole. Zémire ſort. Le Cadi envoye chercher Omar, & lui demande ſa fille en mariage. Omar, croyant qu'on ſe mocque, commence à faire le portrait affreux de cette fille, que le Cadi interrompt, en diſant qu'il veut l'avoir abſolument. Pour le dégoûter de ſa pourſuite, le Teinturier exige non-ſeulement que le Cadi prendra la fille ſans dot, mais qu'il payera mille ducats, & qu'avant de voir l'épouſe, il ſignera le contrat en bonne forme. Le Cadi amoureux, & perſuadé de la beauté de celle qu'il va recevoir, ne balance pas à ſouſcrire aux conditions. Auſſi-tôt on apporte une boëte, dans laquelle eſt une figure voilée. Juſtes Cieux ! s'écrie le Cadi, lorſque la fille d'Omar paraît à découvert, l'effroyable objet ! Dans le moment Zémire entre, accompagnée du Prince. Le Cadi, l'appercevant, la reconnaît pour la perſonne dont il eſt épris, & la veut embraſſer. Le Prince l'arrête, ſe fait connaître pour le Prince de Damas ; & Zémire ſon épouſe pour la fille du Gouverneur. Le Cadi ſort, furieux du tour qu'on lui joue, en diſant au Teinturier qu'il peut remporter ſa fille.

PIERROT, *au Cadi qui s'en va.*

AIR : *Lanturlu.*

De votre malice,
Monsieur le Cadi,
Par notre artifice,
Vous voilà puni :
En bonne justice,
Ce n'est qu'un prêté rendu,
Lanturlu, &c.

OMAR.

Je reprendrai bien la marchandise ; mais je ne rendrai pas l'argent.

LE PRINCE, *à Zémire.*

Vous voilà bien vengée, Madame, & le Cadi doublement trompé.

Suit un Divertissement & un Vaudeville dont voici un couplet.

Lorsqu'un époux chez sa voisine
Porte sa flamme libertine,
Qu'est-ce que sa légéreté ?
C'est un prêté :
Sa femme, de ses droits privée,
Chez le voisin, moins réservée,
Va cueillir le fruit défendu ;
C'est un rendu.

Cette Piéce, qui eſt de M. Gallet, eſt tirée des Contes Arabes : c'eſt exactement la même choſe que la Vengeance Comique & le Cadi dupé, qui lui ont ſuccédé.

LES FESTES PUBLIQUES.

Février 1747.

Cette Piéce, qui eſt de Meſſieurs Favard, Lagarde & Leſueur, fit beaucoup plus de plaiſir dans le moment où elle fut donnée (pour le mariage de M. le Dauphin), que l'extrait n'en procurerait ici. Mais ce qui peut en cauſer davantage, c'eſt un événement qui en fit beaucoup alors. A la répétition générale de cette Piéce, Mademoiſelle S... connue ſous le nom de *Ma mie Babichon*, ſe gliſſa derriere le banc des Simphoniſtes qui étaient rangés ſur une ligne dans l'Orcheſtre. Ces Muſiciens avaient des perruques; Babichon y entortilla des hameçons qu'elle avait préparés avec des crins imperceptibles : ces crins ſe réuniſſaient à un fil de rappel, qui répondait aux troiſiémes loges. Babichon y monte, attend qu'on donne le ſignal pour l'ouverture. Au premier coup d'archet la toile ſe leve, & les perruques s'envolent toutes en même temps. M. B.... Directeur du grand Opéra, qui préſidait à cette répétition avec toute

sa dignité, scandalisé d'une pareille indécence, voulut en connaître l'auteur, pour le faire punir. Babichon, qui avait eu le tems de descendre, était auprès de lui, & haussait les épaules en joignant les mains ; mais on connut, à son air modeste, que c'était elle qui avait fait le coup. Elle l'avoua, & dit à M. B... *Hélas ! Monsieur, je vous supplie de me pardonner ; c'est un effet de l'antipathie que j'ai pour les perruques ; & même, au moment que je vous parle, malgré le respect que je vous dois, je ne puis m'empêcher de me jetter sur la vôtre :* ce qu'elle fit, en prenant la fuite aussi tôt. Chacun dit qu'il fallait venger l'honneur des têtes à perruques. Babichon fut mandée le lendemain à la Police ; mais elle raconta l'histoire si naïvement, & d'une façon si plaisante, que le Magistrat s'étouffait de rire, en la grondant. Elle en fut quitte pour une mercuriale.

LE POLYGAME;

Parodie Pantomime en un acte, de la Tragédie d'Ameſtris, repréſentée par la Troupe Pantomime.

15 Juillet 1747.

Le Théatre repréſente une place publique, dans laquelle on voit d'un côté une boutique de Marchande de modes, & de l'autre celle d'une Coëffeuſe.

La ſcène ſe paſſe en Gréce.

Pierrot, dégoûté de ſa femme par le tems qu'il vit avec elle, & par la nouvelle conquête qu'il a faite d'une Coëffeuſe ſa voiſine, veut répudier cette femme, épouſer le nouvel objet de ſa tendreſſe, & le mettre en poſſeſſion de tout ce dont ſa premiere femme jouit. Pour cet effet il donne ordre à l'Huiſſier de lui aller ſignifier un congé. L'Huiſſier, que touche l'humanité, n'oſe qu'à regret prêter ſon miniſtere à cette action cruelle; mais les loix l'autoriſent, & les menaces de Pierrot le déterminent.

Cette malheureuſe femme eſt irritée

du procédé de ſon mari, & de dépit déchire le congé que vient de lui remettre l'Huiſſier.

La Coëffeuſe, contente du mariage qu'elle va contracter avec Pierrot, inſulte au chagrin de ſa voiſine. La fureur s'empare de l'une & de l'autre; & quelques coups, donnés & rendus de part & d'autre, ſervent de ſoulagement à leur rage. Le dégât des habits, & les bonnets roulant ſur la pouſſiere, font un combat comique d'un ſi tragique différent.

Arlequin, en pere de famille, fait ceſſer ce combat; &, comme les motifs lui en ſont connus, pour appaiſer ſa ſœur, au préjudice de ſa fille, il ſort pour joindre Pierrot.

La vengeance de la Marchande n'étant pas ſatisfaite, elle répand de l'argent à ces hommes ruſtiques, pour les engager à détruire la maiſon voiſine, & à faire périr celles qui en ſont en poſſeſſion.

Pierrot, ayant un intérêt particulier de ſe faire un beau-pere de celui qui n'eſt que ſon frere *, cherche à le revêtir de

* Selon l'uſage du lieu où ſe paſſe la ſcène.

titres d'honneur, à condition qu'il épousera sa fille. Arlequin, à ce prix, renonce à toutes dignités. Pierrot en vain veut le forcer à les recevoir ; Arlequin fuit plutôt que de les accepter.

Après que Pierrot a essuyé de sa femme les justes reproches que lui a mérité sa perfidie, les larmes qu'elle verse lui font connoître l'injustice de son choix ; il abhorre son infidélité, & se propose de ne plus partager un amour que sa femme seule sçait mériter.

Cette troupe de canaille, ameutée par la femme de Pierrot, vient exécuter ses ordres. Au même instant la boutique de la Coëffeuse est mise en piéce. Un déluge de poupées, de coëffures & de papillottes voltige par la fenêtre : la mere même de la Coëffeuse s'y trouve précipitée. La fille se sauve au milieu des débris, & vient faire connoître à Pierrot que cet événement est l'ouvrage de la jalousie de sa femme. Pierrot, en la menaçant, emmene la Coëffeuse. Sa femme les suit.

Le Théatre représente la mer. Tandis que le Notaire taille sa plume, pour dresser les articles du contrat de Pierrot avec la Coëffeuse, la Marchande tire le sien de sa poche, pour faire voir à Ar-

lequin l'injuſtice de Pierrot ; mais Pierrot, arrachant le canif des mains du Notaire, en donne un coup dans ſon contrat. On fait ſigner la Coëffeuſe : ce qui indigne tellement Arlequin, qu'il enleve ſa fille, & va la jetter dans la mer. Des Matelots, voyant cette cruauté, s'y précipitent en même tems. Pierrot eſt ſi pénétré de douleur, qu'il veut ſe poignarder. Sa femme l'en empêche ; & Pierrot ſe retire, aſſez puni de ſe voir obligé de vivre avec ſa femme.

Cette Pantomime, qui eſt très-plaiſante à l'exécution, eſt une Parodie très-critique de la Tragédie d'Ameſtris, de M. Mauger. Elle fit le plus grand plaiſir, & eut le plus grand ſuccès : ce qui nous a déterminés à la rapporter, quoique nous ayons projetté de ne point parler des Ballets de l'Opéra Comique. L'extrait, que nous venons d'en donner, eſt tiré du Programme imprimé qui fut alors diſtribué.

LES AMOURS GRIVOIS;

Opéra Comique, en un acte, en Vaudevilles.

1er. Août 1747.

Le Théatre représente un Hameau Flamand. On voit dans l'éloignement une Ville dont les remparts sont détruits par le canon; de l'autre côté, un camp à la tête duquel est une batterie de canon. Les aîles représentent des maisons de Payſans & des estaminettes. Le milieu de la scène est occupé par plusieurs Flamands, dont les uns jouent de divers instrumens sous un grand arbre, pendant que les autres, autour de plusieurs tables, boivent, fument, jouent & danſent.

Madame Guillemette dit à Fanchon, sa fille, qu'elle ne veut point la donner à Jolicœur, qu'elle n'ait auparavant éprouvé ce Grivois, parce qu'elle prétend que le Français est aussi volage

pour ſa Maîtreſſe, qu'il eſt fidéle à ſon Roi. Jolicœur arrive, & cette mere lui dit qu'elle attend un autre Amant pour ſa fille.

C'eſt un Monſieur qui vient chez nous;
Il a plus d'or & plus d'argent que vous;
Il en a tout plein ſes caſſettes:
C'eſt ce qu'il faut pour les fillettes.

JOLICŒUR.

Et autre choſe itou,
La mere Guillemette,
Et autre choſe itou,
Faut s'entr'aimer ſur-tout.

Jolicœur entre dans une grande colere; mais Madame Guillemette l'appaiſe, en lui diſant que ce n'était que pour l'éprouver. Des Grivois arrivent, font un exercice galant au ſon du tambour, & terminent cette ſcène.

Des Bergers & des Bergeres, écartés par le bruit des armes, reviennent. Un Pandour vient ſe mêler avec elles, parce qu'il retrouve une Bergere qu'il aime, & dont il eſt aimé. Ballet général de Bergers.

Iſabelle, Demoiſelle Flamande, paraît traveſtie en ſervante, & ſuivie d'une

Confidente à qui elle avoue qu'elle eſt amoureuſe d'un Grenadier, pour lequel elle fait cette démarche haſardée. Il paraît, & lui parle cavalierement de ſon amour.

AIR : *Le Trantran.*

Attaquer une citadelle,
Et l'emporter d'un plein effort;
Faire le ſiége d'une Belle,
Comme on ferait celui d'un fort;
Marcher en amour comme en guerre,
Sabre à la main, tambour battant :
C'eſt le tran, tran, tran, tran, tran
D'un brave militaire.

Iſabelle lui répond qu'elle n'eſt point née pour un ſoldat.

LE GRENADIER.

AIR : *Et mon petit cœur de quinze ans.*

D'un ſoldat faites plus d'état : (*bis*)
Quand au combat Louis nous mene,
Tout ſoldat vaut un Capitaine;
Tout Capitaine eſt un ſoldat.

AIR : *Je ſuis un bon Jardinier.*

N'ayez point tant de mépris;
Un bon ſoldat vaut ſon prix :

Voyez donc un peu,
Par la ſarpejeu!
Votre erreur eſt extrême;
Quand Louis nous conduit au feu,
Il eſt ſoldat lui-même,
Morbleu!
Il eſt ſoldat lui-même.

Il lui apprend que Monſieur vaut bien Madame, & qu'il ſe nomme Léandre, fils d'un Gentilhomme Picard. Iſabelle reconnaît en lui celui que ſon pere lui deſtinait, & l'engage à quitter le ſervice.

ISABELLE.

AIR: *Ah! ſi j'avais connu M. de Catinat.*

Conſervez-vous pour moi, ne ſervez plus le Roi;
Car aux plus grands dangers il vole ſans effroi.

LE GRENADIER.

Sans appréhender rien, de grand cœur je le ſui;
Il ne craint que pour nous, je ne crains que pour lui.

Une marche de tous les Flamands

termine cette ſcène, & eſt ſuivie de cette ronde qui termine la Piéce.

Amis, chantons à pleine voix,
Vive le bon Roi de France :
Enfin nous voilà ſous ſes loix,
Au gré de notre eſpérance ;
Enfin nous voilà ſous les loix
De ce bon Roi de France.

C'était malgré tous nos Bourgeois,
Qu'on lui faiſait réſiſtance ;
Chacun criait ſur les toits :
Y avance, y avance, y avance.
Enfin, &c.

Sur tous nos cœurs il a des droits,
En vertu de ſa clémence :
Je goûtons, graces à ſes exploits,
Le repos & l'abondance.
Enfin, &c.

La bierre nous rendait ſournois ;
Du vin j'ignorions l'uſance :
Il nous fait boire du Pivois ;
Morgué ! quelle différence !
Soyons à jamais ſous les loix
De ce bon Roi de France.

Dès qu'on le voit, on l'aime tant,
Que l'on ſe ſent l'ame épriſe ;
Sur-tout le beau Sexe Flamand
Le mettrait dans ſa chemiſe :
Pour moi, je l'aime franchement ;
Chacun loue à ſa guiſe.

Si, pour célébrer les grands Rois,
Je n'avons pas d'éloquence,
Tout Flamand, comme un franc Gaulois,
Ne dit rien que ce qu'il penſe :
Parquoi je diſons : vive les loix
De ce bon Roi de France.

NICODEME.

Quand on m'a dit : v'là les Français,
Je m'en fis cacher dans not' cave ;
Et puis, quand ils m'ont trouvé là,
Au lieu de me couper la tête,
Ils m'ont fait boire à la ſanté
De ce bon Roi de France,

BABICHON.

Moi, j'fus m'cacher derriere du foin :
Un ſoldat ſuivait des poules ;
Il m'trouvit là : j'crus qu'il me tuerait
Mais il m'fit bien des carreſſes ;

Ah ! qu'on eſt poli ſous les loix
De ce bon Roi de France !

Ce divertiſſement, dont le mérite eſt fait pour être plus ſenti à la repréſentation qu'à la lecture, eſt de M. Favard, & eut tout le ſuccès qu'il pouvait en attendre.

Fin du premier Volume.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES PIÉCES
CONTENUES
DANS LE PREMIER VOLUME
DE L'HISTOIRE
DE L'OPÉRA COMIQUE.

A.

Acajou, Page 444.
Académie Bourgeoiſe, 222.
Acmet & Almanzine, 130.
Acte, 171.
Amant ſuppoſé, 343.
Amours de Nanterre, 61.
Amours grivois, 491.
Amphigoury, 330.
Animaux raiſonnables, 44.

Ariade & Théſée, Page 279.
Arlequin, Défenſeur d'Homere, 29.
Arlequin-Orphée, 279.
Arlequin traitant, 35.

B.

Bal bourgeois, 312.
Barriere du Parnaſſe, 380.
Boëte de Pandore, 72.

C.

Chercheuſe d'eſprit, 375.
Comédie ſans hommes, 166.
Comédiens Corſaires, 116.
Coq du village, 435.
Coquette ſans le ſçavoir, 437.

D.

Départ de l'Opéra Comique, 198.
Droit du Seigneur, 237.

E.

Eaux de Merlin, 25.

Ecole des Amans, Page 42.
Enchanteur Mirliton, 89.
Ennemis reconciliés, 281.
Essai des talens, 333.
Eveillés de Poissi, 156.

F.

Fausse Duegne, 425.
Fausse Ridicule, 145.
Fêtes de la halle, 307.
Fêtes publiques, 485.
Foire de Cythere, 428.
Foire de Guybrai, 13.
Fossé du scrupule, 313.
France galante, 146.
Funérailles de la Foire, 64.

G.

Génie de l'Opéra Comique, 233.

H.

Histoire de l'Opéra Comique, 276.

J.

Jardins de l'Hymen, Page 461.
Jardins d'Hébé, 390.
Jeune Vieillard, 80.
Jeunes Mariés, 388.

M.

Magazin des Modernes, 259.
Menſonge véritable, 277.
Monde renverſé, 55.

N.

Niéce vengée, 150.
Nouvelle Sapho, 241.

O

Obſtacle favorable, 122.

P.

Palais de l'Illuſion, 288.
Pélerins de la Mecque, 105.
Pierrot, Valet de Magicien, 278.

Pygmalion, Page 227.
Polygame, 487.
Pot-pourri, 173.
Préface, 1.
Prété rendu, 477.
Princesse de Carisme, 51.
Prix de Cythere, 413.

Q.

Qu'en-dira-ton, 408.
Querelle des Théatres, 49.

R.

Réconciliation des sens, 187.
Régiment de la Calotte, 68.
Regiſtre inutile, 496.
Réjouiſſances publiques, 346.
Repas allégorique, 322.
Répétition interrompue, 251.
Retour d'Arlequin, 9.
Rien, 301.
Roſe, 461.

Routes du monde, Page 139.

S.

Sancho Pança, 125.
Saut de Leucade, 97.
Servante justifiée, 356.
Sinceres malgré eux, 211.

T.

Tableau du mariage, 33.
Temple de l'Ennui, 32.
Temple de Mémoire, 92.
Temple du Destin, 21.
Temple du Sommeil, 158.
Théfée, 457.
Tombeau de Nostradamus, 16.
Tour double, 477.
Triomphe de l'ignorance, 176.

V.

Vaudeville, 281.

Fin de la Table.

2560-443